ÉTUDES SUR LES ÉTATS-UNIS

ETUDES

SUR LES

ETATS-UNIS

PAR

MATTHEW ARNOLD

TRADUCTION

DE

EDMOND DE NEVERS

QUÉBEC
DUSSAULT & PROULX, IMPRIMEURS

1902

E168
A751Y
1902
xx x

ŒUVRES DE EDMOND DE NEVERS

Les soutiens de la société.—L'union des jeunes.

Deux pièces de Henrik Ibsen, traduites du norvégien. 1 vol in-12, Paris, 1893—chez Perrin & Cie.

L'avenir du peuple canadien-français.

1 vol. in-12 489 pp. —Paris, 1896.

L'âme américaine.

2 volumes in-12, Paris, 1900. — En vente chez MM. Granger frères, Montréal.

EN PRÉPARATION :

L. B. Z. Chamard, l'illustre tribun canadien.

Roman de mœurs.

PRÉFACE

On a souvent observé qu'il semble y avoir une incompatibilité absolue dans la manière d'apprécier les faits et de juger les événements, entre certains grands écrivains anglais et la masse de leurs compatriotes. Des penseurs comme Seely, James Bryce, Freeman, Matthew Arnold et plusieurs autres, ont été ou sont, pour ainsi dire, la conscience éclairée de la nation. Si leurs enseignements ne triomphent pas toujours du chauvinisme insulaire, ils laissent cependant, en général, une trace profonde. Ce sont ces hommes qui ont semé et qui sèment dans le sol britannique les idées de justice, de tolérance, d'humanité qui, espèrons-le, malgré le triste spectacle qui nous a été donné à la fin du siècle dernier et depuis le commencement de celui-ci, par plusieurs grands peuples appelés civilisés et progressifs, finiront par triompher.

Alors que, suivant en cela la tendance qui distingue spécialement notre époque, nous sommes hypnotisés par le succès matériel ; alors que le désir de s'enrichir se substitue insensiblement, dans nos classes supérieures, à la plupart des autres aspirations, peut-être sera-t-il salutaire d'apprendre ce que l'une des sommités intellectuelles de la nation dont on désire, en certains milieux, que nous nous assimilions l'idéal et la manière d'être et d'agir, pensait de cet idéal et de cette manière d'être et d'agir.

Alors que chez les esprits simplistes et naïfs, notre vieille fierté de race s'éclipse devant les plus grands magasins, les installations plus cossues, les valeurs de bourse plus considérables, les dépôts dans les banques plus importants de nos compatriotes d'une autre langue ou de nos voisins de l'autre coté du 45ème. Alors que la civilisation américaine qui nous pénètre à notre insu, mine peu à peu en ce pays, la probité politique et l'honnêteté civique, peut-être sera-t-il opportun de savoir combien l'un des plus grands moralistes et critiques des dernières générations déplorait les profondes lacunes qui amoindrissent et dépriment la vie des sociétés que nous sommes trop portés à choisir comme modèles.

Certes, notre auteur rend justice aux Amé-

ricains et aux biens enviables qu'ils possèdent ; il loue leurs institutions, l'égalité relative qui règne chez eux la clarté de leur vision en tout ce qui les concerne eux-mêmes, mais il leur dit aussi de dures vérités. S'il ne fut pas disparu avec le XIXe siècle, je ne crois pas qu'il eut pris part aux manifestations européennes qui, il n'y a pas longtemps, à propos de la guerre de la puissante république contre les Espagnols, ont rappelé si joyeusement ce passage de la fable du bon La Fontaine, *les animaux malades de la peste :*

> .....Vous leur fîtes, Seigneur,
> En les croquant beaucoup d'honneur.

Les quatre essais qui composent ce volume ont été publiés à des dates diverses—de 1881 à 1888—dans une des principales revues de Londres, le *Nineteenth Century*. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des aperçus inédits sur l'histoire américaine ; il ne faut pas s'attendre à ce que l'œuvre de l'illustre écrivain qui n'a fait que deux courtes visites dans quelques-unes des principales villes de l'Union, abonde en révélations ; c'est le moraliste et l'esthète qui parle, plus que le touriste. La partie qui traite des civilisations comparées des Etats-Unis

et des Iles Britanniques est surtout, croyons-nous, très piquante, car, sous prétexte de dire leur fait aux Américains, c'est en somme, le procès de la bourgeoisie anglaise que Matthew Arnold instruit.

On remarquera son magnifique éloge de notre très distingué compatriote ontarien, M. Goldwin Smith.

Il y a des réserves à faire sur la manière dont le grand critique envisage la population de la République qu'il déclare n'être qu'un rameau de la race anglo-saxonne. L'erreur qu'il commet a, d'ailleurs, été celle de la plupart des écrivains étrangers qui se sont occupés des Etats-Unis. L'anglais étant la langue dominante dans le continent nord américain, rend cette erreur excusable, il faut en convenir, pour quiconque n'a pas consulté les statistiques de l'émigration.

On ignore généralement que, lors de la guerre de l'indépendance, la population blanche des treize Etats qui était d'environ 2,250,000 âmes, comprenait déjà un tiers d'Irlandais, un tiers d'Allemands, et un peu moins de deux cent mille Hollandais et Huguenots. Depuis plus de soixante ans, les émigrants sont venus presque annuellement, surtout d'Irlande et d'Allemagne, par centaines de mille. J'ai

démontré ailleurs (1) qu'à l'heure qu'il est, peu de familles américaines probablement, en dehors des émigrés des quarante dernières années, sont exclusivement anglaises, exclusivement irlandaises ou exclusivement allemandes par le sang. " Les races se sont cependant perpétuées, ai-je dit, par leurs représentants mâles et si les noms n'avaient pas été si souvent modifiés, changés et traduits, nous pourrions établir la part revenant à chaque nationalité dans la formation de la population de l'Union, en un tableau qui serait à peu près celui-ci. " Et j'ai indiqué, en me basant sur des statistiques irrécusables, un apport de vingt-six millions d'Irlandais et descendants d'Irlandais, de vingt millions d'Allemands et descendants d'Allemands, et de six millions, tout au plus, de descendants des anciens colons de race anglo-saxonne.

Beaucoup de publicistes anglais ne se font peut-être pas d'illusions sur ces faits ; mais constatant l'essor prodigieux des Etats-Unis, ils se disent qu'il est de bonne politique de cultiver l'amitié d'un pays qui constitue un facteur aussi considérable dans l'équilibre mondial ; ils savent qu'un grand nombre d'Amé-

---

(1) *L'Ame Américaine*, dernier chap. du Vol. 1er.

ricains, même de descendance irlandaise, sont flattés d'être par eux appelés *cousins*, et ils invoquent les liens d'une parenté plus que problématique. C'est une flatterie qui ne coûte pas cher après tout, et qui plaît à une démocratie susceptible et, admettons-le, quelque peu vaniteuse.

Je n'ai pas à présenter Matthew Arnold aux lecteurs canadiens-français. Poète très distingué, critique érudit, moraliste profond, son éloge dans les revues et les journaux a déjà formé la matière d'un bon nombre de volumes. Je me contenterai de citer une phrase d'un article récent de la *Contemporary Review* de Londres : " Matthew Arnold est le seul sociologue " et critique de valeur classique qu'ait produit " le règne de la reine Victoria, " et quelques extraits d'une étude parue le mois dernier (août 1902) dans le *Daily News*, au sujet d'un livre que vient de publier sur notre auteur, M. Herbert W. Paul : (1)

" Peu d'hommes, au XIXe siècle, ont étudié " la vie sous autant d'aspects variés et cueilli " des lauriers dans autant de champs divers " que Matthew Arnold... Comme poète, il

---

(1) *Matthew Arnold*, by Herbert W. Paul, De la série " English men of letters " MacMillan & Co.

" ne sera jamais aussi populaire que Tennyson
" et cela, surtout parce qu'il se sert de formes
" trop sévèrement classiques et que son sens
" du rhytme était défectueux. Mais si son
" influence comme poète n'est pas étendue, elle
" est profonde. On pourrait dire de lui ce que
" Landor disait de lui-même, qu'il dîne tard et
" qu'il a peu de convives, mais que ces con-
" vives appartiennent à une élite... Il avait
" en lui la source de la vraie poésie et, comme
" le cœur de tout poète sincère, le sien battait
" à l'unisson avec celui de son époque et de
" son pays. Nous trouvons l'une des preu-
" ves de l'impénétrabilité des grands mystères
" de la vie, dans ce fait, que le plus athénien
" des modernes a été, en même temps, le plus
" fidèle interprète de l'esprit de son temps...
" Sa philosophie était sereine et l'idée qui
" revient le plus souvent dans son œuvre est
" celle-ci : " Le royaume de Dieu est en nous-
" mêmes. "

" Lis bien ton propre cœur
" Et ç'en sera fait de toutes tes craintes.
" En vain chercherais-tu pendant mille ans,
" Tu ne trouveras aucune autre lumière.

" Sa religion était basée sur la morale et
" l'émotion et il rêvait d'une Eglise d'Angle-

" terre, probablement catholique dans sa forme,
" mais dépouillée de ses dogmes...

" Sa production comme critique et prosateur
" est, au moins, aussi importante que sa poésie
" et ses idées religieuses. Il a fait pour la
" littérature ce que Ruskin a fait pour l'art;
" si sa prose est moins majestueuse que celle
" de ce dernier, elle est plus claire et plus sobre
" .....Il a apporté à la science de la critique
" une érudition profonde, un esprit absolument
" dégagé de préjugés et une sûreté de juge-
" ment qu'égalait sa clarté d'exposition.....
" C'était un grand critique et ses œuvres en
" prose conserveront toujours leur rang dans
" notre littérature. "

E. de N.

ETUDES

SUR LES

ETATS-UNIS

PREMIÈRE PARTIE

LE GÉNÉRAL GRANT

On m'a dit, je ne sais pas jusqu'à quel point la chose est exacte, que, tandis que la vente aux Etats-Unis, des *Mémoires* du général Grant a rapporté à la veuve et aux enfants de l'ex-président, une somme de trois cent mille dollars, il ne s'en est pas vendu trois cents exemplaires en Angleterre. Le livre n'a certainement pas eu une grande circulation ici, on ne l'a guère lu ou discuté, et, je ne crois qu'il y ait lieu de s'en étonner.

Les *Mémoires* racontent avec un grand luxe de détails l'histoire militaire de la guerre civile américaine, c'est-à-dire les opérations aux-

quelles Grant à pris part ou qu'il a dirigées. Une histoire de ce genre ne peut évidemment offrir à la masse des lecteurs européens, l'intérêt qu'elle offre aux habitants des Etats-Unis ; quant à sa valeur pour un spécialiste des choses militaires, c'est une question sur laquelle j'entends exprimer des opinions absolument contradictoires et n'ai moi-même, on le comprend, aucune opinion à exprimer.

En admettant, cependant, que le livre, malgré les détails techniques militaires dont il est rempli, puisse avoir quelque attrait pour le lecteur non américain, vu l'importance des principes qui se sont trouvés en jeu dans la guerre de sécession et celle des personnages qui y ont été mêlés, il faut bien avouer que nous autres, Européens, nous ne pouvons nous défendre absolument d'un peu de défiance lorsqu'on nous met en présence d'un récit des hauts faits de "*la plus grande nation de la terre*" dû à la plume d'un Américain. On nous pardonnera si nous ne sommes pas sûrs de trouver dans ce récit, de la mesure et de la sobriété. Ajoutons que le général Grant, la figure principale de l'ouvrage, n'est pas pour les lecteurs anglais, le héros de la guerre civile américaine ; pour eux, ce héros, c'est Lee, et, les *Mémoires* nous parlent peu du général Lee.

Rappelons, enfin, que lorsque Grant lui-même est venu en Angleterre, il n'a guère intéressé notre population. Plus tard, dans son pays, il est tombé entre les mains de spéculateurs et, ses embarras financiers, bien qu'ils aient excité notre compassion, ne nous ont pas donné le spectacle " d'un homme de bien luttant contre l'adversité. (1)" C'est pour toutes ces raisons que les *Mémoires* ont été reçus en Angleterre, avec froideur et indifférence.

J'avais vu, moi aussi, le général Grant en Angleterre et je ne l'avais pas trouvé intéressant. Pour dire toute la vérité, il m'avait paru ennuyeux, taciturne et d'aspect commun. L'expression de bonté et même de douceur que lui prêtent les portraits accompagnant les *Mémoires*, m'avait échappée. Un homme robuste, résolu, pratique qui, grâce à la possession de ressources illimitées en soldats et en argent, ressources mises en œuvre sans aucune restriction, avait réussi à épuiser les forces du Sud, telle était, à peu de choses près, l'idée que je me faisais de la personnalité de l'ex-président.

C'est en lisant quelques documents publiés

---

(1) Spectacle que Sénèque déclarait être digne des regards de la Divinité. N. du Trad.

par le général Badeau, dans les journaux américains que, pour la première fois, mon attention fut attirée d'une manière sérieuse sur Grant. Parmi ces documents il y avait une lettre de lui, témoignant de qualités pour lesquelles — l'ayant jugé comme trop souvent nous jugeons nos semblables, d'une manière hâtive et peu charitable — j'étais loin de lui avoir donné crédit. C'était la lettre d'un homme possédant assez de force de caractère pour affronter la clameur populaire, *civium ardor prava jubentium*, et y résister. Les hommes de cette trempe sont rares dans tous les pays, mais ils sont peut-être plus rares en Amérique que partout ailleurs. L'opinion publique désirait que la guerre fut conduite d'une manière brutale et insolente, et les autorités gouvernementales semblaient insister pour que le général Grant se conformât aux désirs du populaire. Le général avait résisté avec fermeté et dignité.

Après avoir lu cette lettre, j'achetai les *Mémoires* qui venaient de paraître. Cet homme, me dis-je, mérite le respect et l'attention et, je lus, de la première à la dernière page, les deux énormes volumes. J'y trouvai Grant tel qu'il m'était apparu tout d'abord, en Angleterre. Un homme robuste, résolu et pratique ; une

personnalité sans magie ; une figure qu'aucun rayon d'en haut n'avait touchée et qui n'en dégageait aucun. J'y trouvai un style incorrect, employant à tort et à travers les diverses formes du futur et du conditionnel , un anglais fantaisiste où l'on pouvait admirer l'infinitif " conscrire, " le participe présent " conscrivant, " et qui parlait, dans une dépêche au ministre de la guerre, " d'avoir rudement fouetté l'ennemi (1) ; un anglais sans charme et ne témoignant pas d'une haute éducation. Mais ces *Mémoires* me révélèrent, en même temps, un homme d'un rare bon sens, d'une grande fermeté, un homme tout à la fois modeste, simple, humain, n'affichant jamais trop de confiance en soi, jamais vantard quand il s'agissait de lui-même, rarement quand il s'agissait de sa nation, et vantard seulement en ces circonstances, où seuls, un grand génie ou une culture de tout premier ordre, je suppose, peuvent empêcher un Américain de l'être. J'y trouvai un langage allant droit au but, ferme, nerveux, ayant, en général, le rare mérite de dire en peu de mots ce qu'il fallait dire, et

(1) *Badly whipped*, américanisme ; le verbe *to whip* (fouetter) est fréquemment employé par le peuple, aux Etats-Unis, dans le sens de battre, vaincre, repousser. (N. d. T.)

le disant souvent avec des tours heureux et inattendus.

La lecture des deux volumes renouvela et confirma en moi, l'impression que m'avait faite celle de la lettre publiée par le général Badeau.

Et maintenant, tout en ne dépassant pas les bornes que je me suis assignées dans cette étude, je veux laisser les *Mémoires* parler pour eux-mêmes au public anglais qui, je suppose, les connaît aussi imparfaitement que je les connaissais, il y a quelques mois.

Le général Grant est né à *Point Pleasant*, dans l'Etat de l'Ohio, le 27 avril 1822. Son prénom, Ulysse, nous fait penser à Tristram Shandy (1) ; mais que de fois les noms américains nous font penser à Tristram Shandy ! Le père du jeune Ulysse était tanneur de son métier. Grand liseur de livres et de journaux, " avant même d'avoir vingt ans, nous dit son fils, il collaborait assidûment à des périodiques de l'Ouest, et, il fut, jusqu'à l'âge de cinquante ans, l'un des orateurs les plus écoutés des nombreuses associations fondées dans cette partie de l'Union, pour la culture de l'art oratoire. " De beaucoup de fermiers et d'artisans améri-

(1) Célèbre roman anglais du XVIIIe siècle, par Sterne.

cains c'est là, aussi, l'histoire. Le général Grant, cependant, ne partagea jamais l'engouement paternel et national pour la parole en public. Relativement à son éducation scolaire, Grant nous dit qu'il ne s'absenta pas de l'école une seule minute, à partir du moment où il fut en état d'y aller, jusqu'au jour où il quitta le toit paternel pour entrer à l'école militaire de West-Point. Mais l'éducation que l'on donnait alors dans les écoles était des plus sommaires :

" Un seul instituteur—homme ou femme, qui, même en communiquant toute sa science aux jeunes gens qu'on lui confiait, n'était pas en mesure de leur enseigner grand'chose—avait sous ses soins trente ou quarante élèves, depuis l'enfant épelant l' *A. B. C.* jusqu'à la jeune demoiselle de dix-huit ans et au grand garçon de vingt ans, lesquels étaient initiés aux plus hautes branches des connaissances qui formaient le programme de ces écoles, les trois R (1). Je n'ai jamais vu un traité d'algèbre ou aucun livre traitant de la science des nombres, autre que l'arithmétique, avant d'entrer à West-Point. J'achetai alors un ouvrage sur l'algèbre à Cincinnati, mais comme je n'avais

(1) La lecture, l'écriture, l'arithmétique. *Reading*, *Riting*, *Rithmetic*, manière populaire de désigner ces trois sciences.

pas de professeur, ce fut du grec pour moi. "

Cet enseignement scolaire ne ressemble guère à celui que l'on donne à nos jeunes *gentlemen* qui se préparent pour Sandhurst et Woolwich (1) ; mais la vie que menait Grant en dehors de ses heures d'école est encore plus différente de la leur. Il vient de nous dire avec quelle régularité il fréquentait l'école, quelle qu'elle fut, il continue :

" Cela ne m'exemptait pas du travail manuel. Dans mon enfance, au pays que nous habitions, tout le monde travaillait plus ou moins ; la somme de labeur exigée de chacun était en raison directe de ses moyens pécuniaires ; il n'y avait que les gens très pauvres qui pouvaient se passer de travailler. Mon père, en même temps qu'il exploitait une tannerie dont il était lui-même l'un des ouvriers, possédait et cultivait une grande étendue de terrain. Je détestais le métier de tanneur, lui préférant, je crois, toute autre besogne ; mais j'aimais l'agriculture et, en général, les travaux pour lesquels on se sert de chevaux. Parmi nos propriétés se trouvait, à un mille du village, une forêt de 50 acres où, chaque automne, nous faisions couper par des bûcherons tout le bois qu'il nous

(1) Deux écoles militaires anglaises.

fallait pour l'année. A l'âge de sept ou huit ans, je commençai à charroyer le bois dont nous avions besoin pour la maison et les boutiques ; je ne pouvais pas charger le bois sur les voitures, mais je savais conduire les chevaux ; les bûcherons chargeaient et d'autres hommes, à la maison, déchargeaient.

" A onze ans, j'étais assez fort pour tenir les manchons de la charrue.

" De onze à dix-sept ans, j'ai fait tous les travaux qui exigent l'emploi des chevaux, les défoncements, les labours, le renchaussage du maïs et des pommes de terre, la rentrée des récoltes, le charroyage du bois. J'avais, en outre, à avoir soin de deux ou trois chevaux, d'une ou deux vaches, à scier du bois pour les poêles, etc ; tout cela pendant que je fréquentais encore l'école !

" J'étais récompensé par le fait que mon père et ma mère ne me grondaient et ne me punissaient jamais et qu'ils ne me privaient pas non plus des amusements raisonnables. Il m'était permis de pêcher à la ligne, de me baigner dans un ruisseau, à un mille de la maison paternelle, de prendre un cheval et d'aller rendre visite à mes grands-parents qui demeuraient à quinze milles de notre habitation, dans un comté voisin ; je pouvais encore patiner sur

la glace et me promener en traîneau quand il y avait de la neige. "

Je suppose que la première éducation d'Abraham Lincoln a dû ressembler beaucoup à celle-ci. Si rudimentaire qu'ait été l'enseignement donné au jeune Grant à l'école, je ne puis m'empêcher de m'écrier : Quelle bonne, quelle saine éducation c'était ! Il me faut donner place, ici, à une anecdote de l'enfance du général ; c'est lui-même qui la raconte, bien qu'il n'y joue pas un rôle brillant :

" A quelques milles du village vivait un certain M. Ralston, lequel possédait un poulain dont j'avais grande envie. Mon père avait offert vingt dollars de la bête, Ralston en voulait vingt-cinq et l'on ne pouvait s'entendre. Le poulain, cependant, me tenait tellement au cœur qu'après le départ de Ralston, je sollicitai mon père de payer le prix demandé. Mon père y consentit, mais, en m'affirmant que le poulain ne valait pas plus de vingt dollars. " Offre d'abord cette somme, me dit-il ; si on te refuse, consens à donner vingt-deux dollars et demi, et, si l'on tient toujours aux vingt-cinq dollars, hé bien, donnes-les ! " Je montai à cheval et me rendis immédiatement chez M. Ralston. " Papa m'a dit de vous offrir vingt dollars pour le poulain, m'écriai-je en arrivant, si vous ne

les acceptez pas, de vous en offrir vingt-deux et cinquante sous, et si vous refusez encore, de vous donner vingt-cinq dollars. " Il n'y a pas besoin d'être de l'Etat du Connecticut pour deviner quel prix j'ai payé. Je ne devais pas avoir plus de huit ans alors. Cette transaction a été pour moi, la source de gros chagrins ; elle fut connue des petits garçons du village, et, il s'écoula de longues années avant qu'elle tombât dans l'oubli. "

Les petits garçons ont dû bien s'amuser en effet, car il est étonnant de trouver un jeune Américain aussi peu malin, aussi peu roublard. Mais aussi, comme c'est délicieux, comme c'est rafraîchissant et comme cela promet pour le caractère de l'homme que deviendra cet enfant !

Grant s'est signalé, plus tard, par une clarté, une rectitude de vision, supérieure à celle de la plupart des hommes, supérieure même à celle de la plupart des Américains dont c'est l'une des qualités maîtresses—car, dans les choses qui sont de leur compétence, les Américains voient clair et voient droit,—mais il n'a jamais été rusé le moins du monde, et c'est l'un de ses mérites.

Lorsque que le jeune Grant eut dix-sept ans, le sénateur fédéral de l'Etat de l'Ohio obtint son admission à l'école militaire de West-Point.

Lui-même ne tenait pas à faire un cours militaire. Son père lui dit un jour : " Ulysse, je crois que vous allez recevoir votre carte d'admission. " Quelle admission ? fis-je.—A West-Point ; j'en ai fait la demande pour vous. " Mais, je n'irai pas, repris-je. Il se contenta de répondre qu'il croyait que j'irais, et, *je l'ai cru aussi, puisqu'il le croyait.* Je n'avais aucune objection sérieuse à entrer à West-Point, si ce n'est que je me faisais une très haute idée des qualifications nécessaires pour y réussir ; ces qualifications, je ne croyais pas les posséder, et, la pensée d'échouer m'était pénible. "

Il entra à West-Point. S'il avait peu de penchant pour la carrière militaire, d'un autre côté il désirait voir le monde. Déjà il avait plus voyagé que la plupart des jeunes gens de son village ; il avait visité Cincinnati, la capitale de son Etat natal et Louiseville, la principale ville du Kentucky, l'Etat voisin ; il avait été jusqu'à Wheeling dans la Virginie ; et, maintenant s'il se rendait à West-Point, il aurait l'occasion de voir Philadelphie et New-York. " Après avoir visité ces villes, dit-il, j'aurais été heureux d'un abordage de bateaux, d'une collision de trains de chemins de fer, ou de tout autre accident qui m'eut rendu tempo-

rairement invalide et non admissible à l'Ecole."

Il fit le voyage à petites journées ; ayant quitté la maison paternelle au milieu de mai, il n'arriva à West-Point qu'à la fin du mois. Quinze jours plus tard, il passa heureusement son examen d'admission, à sa grande surprise, nous dit-il. Les cours qu'il suivit ne l'intéressèrent pas, bien qu'il eût des succès dans l'étude des mathématiques, qui lui sembla très facile. Toute la première année, il trouva la vie ennuyeuse et s'amusa à lire des romans, n'ayant pas l'intention de demeurer dans l'armée, même s'il parvenait à passer l'examen qui terminait le cours de quatre ans, ce sur quoi il ne comptait guère.

Lorsqu'en 1839, un projet de loi ayant pour but l'abolition de l'école militaire, fut discuté par le Congrès, il espéra qu'il serait voté et que la liberté ainsi lui serait rendue. Le projet fut rejeté. Grant nous dit qu'un an plus tard, il eut été chagrin de son adoption, cependant que la vie à West-Point n'eut pas cessé de lui paraître ennuyeuse. Ses deux dernières années s'écoulèrent plus vite que les deux premières, mais il déclare qu'elles ont encore été "cinq fois plus longues que les années de l'Ohio."

Finalement, il passa ses examens et reçut une

commission dans un régiment d'infanterie. Avant de se rendre à son poste, il obtint la permission d'aller voir son père, chez lequel il arriva avec une toux désespérante et une taille d'échalas, ayant grandi trop vite pour ses forces.

En septembre 1843, il alla rejoindre son régiment, le 4ème d'infanterie, aux casernes Jefferson à Saint-Louis. L'entraînement qu'il avait reçu à West-Point, institution hautement estimée et où les cours sont sérieux, lui avait été évidemment d'un avantage incalculable ; cependant il ne se sentait pas encore disposé à embrasser définitivement la carrière militaire. A Saint-Louis, il fit la connaissance d'une jeune fille qu'il épousa plus tard, Miss Dent, et il conçut alors l'espoir de se faire nommer professeur de mathématiques à West-Point. Dans ce but il relut, aux casernes Jefferson, un traité de cette science et s'occupa également d'études historiques. Mais la guerre du Mexique éclata et le retint dans l'armée.

Avec l'annexion du Texas en vue, le régiment de Grant reçut l'ordre de se rendre au fort Jessup, sur la frontière occidentale de la Louisiane. Les troupes américaines étaient censées avoir pour mission de réprimer les entreprises de flibustiers au Texas ; en réalité

on voulait qu'elles constituassent une menace contre le Mexique, au cas où ce pays aurait eu l'intention d'intervenir par les armes. La vie de Grant en Louisiane fut agréable. Ses devoirs professionnels prenaient beaucoup de son temps, plusieurs officiers de son régiment ayant été détachés en missions spéciales. Il abandonna l'idée de devenir professeur de mathématiques et ne lut plus que pour son amusement : " Et encore, ne lut-il que fort peu. " Il faisait des courses à cheval, visitait les planteurs de la Rivière-Rouge et passait presque toutes ses journées en plein air ; aussi se guérit-il complètement de la toux et des symptômes de phtisie qu'il avait emportés de West-Point. " J'ai souvent pensé, ajoute-t-il, que ma vie a été sauvée et ma santé rétablie par les exercices en plein air et les fatigues auxquels j'ai dû me soumettre, en conséquence d'un acte de l'administration et d'une guerre que je réprouvais. "

Qu'il désapprouvât les provocations faites au Mexique et la guerre qui s'en suivit, la chose est certaine. On aime à s'attarder sur cette période de la vie d'un homme distingué, la période de croissance et de formation, dont l'importance est si grande pour l'avenir. Déjà, sous des dehors modestes et un air plutôt insou-

ciant, un jugement sain et indépendant s'était développé chez le jeune Grant.

" En général, dit-il, les officiers de l'armée étaient indifférents à la question de l'annexion, mais pas tous. Pour ma part, j'étais absolument opposé à cette mesure et je regarde encore aujourd'hui, la guerre qui en a été la conséquence, comme la plus injuste qui ait jamais été engagée par une nation forte contre une nation plus faible. "

Le Texas, un pays plus vaste que l'empire d'Autriche, fut annexé et, lorsqu'on en eut pris possession, l'armée d'occupation, sous les ordres du général Taylor, poursuivit ses opérations et s'empara de quelques autres territoires en dispute. Les Américains ne s'en tinrent pas là, ils poussèrent leurs incursions encore plus loin avec l'intention évidente de forcer le Mexique à les attaquer et à commencer la guerre.

" Nous avions été envoyés pour provoquer la guerre ; seulement, il était essentiel que le Mexique commençât. Le Congrès ne l'aurait probablement pas déclarée, mais si le Mexique attaquait nos troupes, le président pourrait alors décréter : Attendu que la guerre existe par le fait de etc. etc... et pousser les hostilités avec vigueur. Une fois la guerre com-

mencée, peu d'hommes publics auraient le courage de s'y opposer. "

Irrités de ce que les Américains s'étaient fortifiés sur le Rio-Grande, en face de Matamoras, les Mexicains tirèrent enfin le coup de feu attendu et la guerre commença. Cela se passait en mars 1846. En septembre 1847, l'armée américaine entrait à Mexico. Vera Cruz, Puebla et les autres principales villes du pays étaient déjà en sa possession. En février 1848, fut signé un traité de paix qui accordait aux Etats-Unis le Texas avec le Rio-Grande comme frontière et tout le territoire alors compris dans le Nouveau-Mexique et la Californie. Pour le Nouveau-Mexique et la Californie, cependant, les Etats-Unis payèrent une somme de quinze millions de dollars.

Grant expose avec sagacité et justesse les causes et les résultats de la guerre du Mexique.

Au fur et à mesure que le Nord se développait et croissait en population, le Sud, pour en contre-balancer l'influence, était tenu lui-même d'agrandir son territoire ; or, ce n'est qu'en ayant la haute main sur le gouvernement national qu'il pouvait maintenir l'esclavage dans ses possessions ainsi agrandies. A force d'énergie et d'habileté, il avait jusqu'alors atteint son but. Les Sudistes s'emparèrent du

Texas ainsi que d'autres immenses régions destinées à être peuplées de Noirs et s'occupèrent ensuite, au moyen des forces mises à leur disposition par l'Etat, d'assurer leur pouvoir sur les esclaves, tant dans le Nord que dans le Sud. Mais plus le pays dans lequel existait l'esclavage, était vaste, plus les esclaves étaient nombreux, plus il était difficile de les maintenir dans l'obéissance et plus, en même temps, croissait dans le Nord l'irritation de voir appliquer à une telle fin, les lois et les ressources de toute la nation. *La loi des esclaves fugitifs* porta cette irritation à son comble, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase ; la guerre civile éclata. " La rébellion du Sud, dit Grant, fut dans une grande mesure, le résultat de la guerre du Mexique. Les nations, comme les individus, sont punies de leurs prévarications. Nous avons été punis par la guerre la plus ruineuse et la plus sanguinaire des temps modernes. "

La part que prit Grant dans la guerre du Mexique fut nécessairement celle d'un officier subalterne, et, il nous en parle lui-même avec une modestie caractéristique. Il eut l'occasion de montrer cependant, de quel bois il se chauffait, et ses exploits avec un certain obusier, dans le clocher d'une église, plurent tellement

à son général qu'il envoya chercher Grant, le félicita et ordonna qu'un second obusier fut mis à disposition. Un capitaine de voltigeurs accompagna l'engin supplémentaire, sur le toit de l'église. " Je ne pouvais dire au général, remarque Grant, qu'il n'y avait pas de place dans le clocher pour deux canons, parce qu'il aurait probablement considéré cette affirmation de la part d'un sous-lieutenant, comme un manque de discipline. Je gardai le capitaine avec moi, mais je ne me servis pas de son canon. "

Après l'évacuation complète du Mexique, Grant épousa, en août 1848, Miss Dent avec qui il était fiancé depuis plus de quatre ans.

Pendant les deux années qui suivirent, le jeune couple vécut à Détroit, dans le Michigan, où Grant se trouvait attaché par son service ; puis le régiment du futur généralissime reçut l'ordre de se rendre sur la côte du Pacifique. Il fut convenu que pendant l'absence de son mari, madame Grant demeurerait dans sa famille à St-Louis. Le régiment stationna successivement à Aspinwall, en Californie, puis dans l'Orégon. En 1853, Grant fut promu capitaine, mais il se trouvait alors père de deux enfants, et ne voyait pas de perspective de pouvoir subvenir aux besoins de sa famille avec sa solde d'officier. Il décida de donner sa

démission, ce qu'il fit effectivement l'année suivante. C'est avec de grands regrets, nous dit-il, qu'il quitta la côte du Pacifique, et avec l'intention bien arrêtée d'y établir sa demeure, un jour, intention à laquelle il ne renonça qu'en l'hiver 1863-64, alors que le Congrès vota une résolution, le nommant lieutenant-général des armées de la République.

La manière dont il vécut, après avoir quitté l'armée, de même que son éducation première, forme un contraste curieux avec ce qui a lieu généralement chez nous. Il essaya d'abord de l'agriculture, sur une ferme appartenant à sa femme, près de Saint-Louis ; mais malgré ses durs labeurs, il ne put lui faire donner un rendement suffisant. Il manquait de capitaux et souffrait plus que sa part d'attaques de fièvre maligne. Au bout de quatre ans, il entra en société avec un cousin de sa femme, du nom de Harry Boggs, pour l'exploitation d'une agence d'immeubles à Saint-Louis. Il s'aperçut bientôt que l'agence ne donnait guère de besogne que pour un homme et ne rapportait pas suffisamment pour nourrir deux familles. En mai 1860, il se rendit à Galena, (Illinois) et se plaça en qualité de commis, dans une boutique de cuirs appartenant à son père. C'est alors qu'il commença à s'intéresser à la politique,

et, je tiens à noter ses impressions, à ce moment, au sujet de la guerre de sécession que l'on sentait imminente.

" Jusqu'à la guerre du Mexique il y avait toujours eu un petit nombre d'abolitionnistes acharnés, qui manifestaient leur hostilité envers l'esclavage, dans toutes les élections, depuis celle d'un juge de paix jusqu'à celle du président de la République ; ils étaient bruyants mais peu nombreux. La grande majorité des gens du Nord où l'esclavage n'existait pas, étaient opposés à cette institution et considéraient son existence, dans quelque partie du pays que ce fut, comme malheureuse. Ils n'en tenaient pas les habitants des Etats esclavagistes pour responsables, et croyaient qu'il fallait protéger le droit de propriété s'exerçant sur les esclaves, jusqu'à ce qu'on eut trouvé quelque moyen acceptable de se débarrasser de l'institution. L'opposition à l'esclavage ne constituait la foi politique d'aucun parti. Mais avec l'ouverture des hostilités contre le Mexique, de fait, avec l'annexion du Texas, l'inévitable conflit commença. A l'époque de l'élection présidentielle de 1856, alors que j'eus pour la première fois l'occasion d'exercer mon droit d'électeur, l'animosité entre les partis commençait à battre son plein. »

Grant lui-même, en 1856, vota pour Buchanan, le candidat du Sud esclavagiste, parce qu'il voyait clairement, dit-il, que dans l'état d'exaspération où se trouvaient les esprits à cette époque, élire un président républicain, c'était amener la sécession de tout le pays esclavagiste et jeter la nation dans une guerre dont personne ne pouvait prévoir l'issue. Il espérait qu'au cours des quatre années qui suivraient—les Etats à esclaves ayant un président de leur choix et se trouvant sans prétexte de sécession—les passions se calmeraient et la catastrophe pourrait être détournée ; si cependant une rupture était fatale, le pays serait, au moment où elle se produirait, croyait-il, mieux préparé pour recevoir le choc et y résister.

Il ne m'appartient pas de discuter les raisons qui ont dicté le vote de Grant en 1856, mais je désire faire remarquer que ses réflexions font complète justice des reproches que les Américains ont si souvent adressés aux Anglais, de n'avoir pas sympathisé avec le Nord luttant contre l'esclavage, dans une guerre où le Sud se faisait le champion de cette institution. Les paroles de Grant nous prouvent que lorsque la guerre commença, le Nord ne songeait nullement à attaquer l'esclavage.—Grant et Lincoln lui-même, n'entretenaient pas cette pensée.—

Tous deux, et les citoyens du Nord en général, désiraient que " le droit de propriété sur les esclaves fut protégé, jusqu'au moment où l'on pourrait trouver une manière satisfaisante de se débarrasser de l'institution. "

L'Angleterre a cru le Nord sur parole et a considéré cette guerre comme une guerre faite dans le but de maintenir l'Union, de maintenir la grandeur et la force qui résultent de l'Union et non pas dans celui d'abolir l'esclavage. Les gens qui voyaient loin, ont dû, en vérité, prévoir que le résultat de la guerre, si le Nord en sortait vainqueur, serait l'abolition de l'esclavage, et pour cette raison, devaient-ils désirer le succès des Unionistes. En réalité, ces gens-là l'ont désiré, assez froidement, j'en conviens, car l'attitude du Nord n'était guère propre à inspirer de l'enthousiasme, mais sincèrement. Beaucoup d'Anglais, d'un autre côté, ne regardant qu'à la surface des choses et, voyant clairement que l'intention du Nord n'était pas d'attaquer l'esclavage, mais simplement de maintenir la force et la grandeur des Etats-Unis, ont cru pouvoir se permettre de sympathiser avec le Sud, le plus faible des belligérants, qui faisait une lutte vaillante, et de souhaîter le démembrement de l'Union.

Ce fut là le vrai grief. Les Américains du

Nord, admirant et appréciant par dessus toutes choses leur grande République, n'ont pu pardonner qu'on lui montrât de la froideur ou de l'antipathie et n'ont attribué ces sentiments qu'à l'envie et à la jalousie.—Les gens qui, en Angleterre, étaient en état de prévoir l'avenir, n'auraient-ils pas dû se dire que le maintien de l'Union non seulement amènerait, en toute probabilité, l'abolition de l'esclavage, mais encore, et pour d'autres raisons, qu'il était désirable dans l'intérêt même de l'humanité ? Nos artisans ne devaient-ils pas voir d'un bon œil les institutions populaires et démocratiques des Etats-Unis et être hostiles à un affaiblissement quelconque de l'Union ?

Le fait est que ces sentiments ont prévalu en Angleterre, comme chacun le sait, au point de dicter au gouvernement la ligne de conduite qu'il a suivie pendant la guerre de sécession. Cependant, il y a eu aussi beaucoup d'antipathie et encore plus de froideur. Les Américains ont été et sont encore indignés de ce que le maintien de leur grande République ait eu en Angleterre des amis aussi froids, et autant d'ennemis. C'est comme l'étonnement indigné de George Sand pendant la guerre franco-prussienne " de voir l'Europe regarder avec indifférence le danger que courait une civilisation

comme celle de la France. " Mais l'admiration et la sympathie ne se commandent pas ; nous ne donnons notre admiration et notre sympathie qu'à ce qui nous réjouit, nous aide, nous élève et nous fait du bien. Il faut, tout d'abord, nous faire sentir qu'on réalise ce desideratum : Le fait de s'admirer soi-même et de chanter ses propres louanges, au lieu de nous convaincre, fort souvent nous indispose. La France nous attirerait plus, si elle était moins prompte à se déclarer la tête de la civilisation et l'orgueil de l'humanité ; la République américaine, si elle se pressait moins à se proclamer la plus grande nation du monde.

En 1860, Lincoln fut élu président et la catastrophe que Grant espérait voir détournée se produisit. En 1860, il n'avait pas droit de vote ; cependant les choses en étaient arrivées à ce point qu'il se voyait forcé de faire son choix entre un gouvernement de la minorité et un gouvernement de la majorité ; il fut heureux, en conséquence, de l'élection de Lincoln. La sécession était imminente et avec la sécession, la guerre. Grant confesse qu'à cette époque son opinion était celle qui fut plus tard exprimée officiellement par M. Seward, que " la guerre serait terminée en quatre-vingt-dix

jours. " Et cette opinion, nous dit-il, il la conserva jusqu'après la bataille de Shiloh.

Lincoln ne devait entrer en fonctions qu'au printemps de 1861. Le Sud était plein de confiance et agressif, tandis que dans le Nord il ne manquait pas de citoyens éminents et de journaux qui déclaraient que le gouvernemeut n'avait aucun droit légal d'imposer sa volonté au Sud. Le voyage de Lincoln, en mars 1861, pour aller prêter son serment d'office, ne se fit pas sans danger et l'on dût introduire par ruse le président élu, à Washington. Lorsque, le 4 mars, il prêta le serment de maintenir l'Union, onze des Etats s'en étaient séparés. Le 11 avril, le fort Sumter, à l'entrée du port de Charleston, fut attaqué et dût se rendre après quelques jours de siège. Le président, alors, appela 75,000 hommes, sous les armes. " Il n'y avait pas dans le Nord, dit Grant, un seul Etat d'un million d'habitants qui n'eut fourni, s'il avait été nécessaire, tout le contingent demandé, en beaucoup moins de temps qu'il n'en eut fallu pour équiper les volontaires. "

Dès que la nouvelle de l'appel des volontaires parvint à Galena, où demeurait Grant, les citoyens furent invités à se rendre, le soir, au palais de justice. L'édifice fut de suite encombré. Grant, bien que relativement un étranger

dans la localité, fut prié de présider la séance, attendu qu'il avait appartenu à l'armée, et qu'il avait déjà servi. " Avec beaucoup d'hésitation, nous dit-il, et un peu d'aide d'un souffleur, j'indiquai l'objet de la réunion. " Il y eut quelques discours ; puis on demanda des volontaires pour constituer la compagnie que Galena avait à fournir. La compagnie fut levée et les officiers et sous-officiers élus séance tenante. Avant de prendre le vote, on offrit à Grant d'en être le capitaine ; il refusa, mais il promit de faire pour la compagnie tout ce qu'il lui serait possible de faire et de prendre du service, si la guerre éclatait effectivement. " Jamais, à partir de cette réunion, ajoute-t-il, je ne retournai dans notre magasin de cuir, soit pour y ficeler un paquet, soit pour aucune autre besogne. "

Après avoir fait passer la compagnie en revue à Springfield, capitale de l'Illinois, Grant fut invité par le gouverneur de l'Etat à prêter son concours au bureau de la guerre où sa vieille expérience de l'armée lui permettrait de se rendre très utile. Le 24 mai, il écrivit à l'adjudant-général lui disant que " ayant passé quinze ans dans l'armée, dont quatre à West-Point, et comprenant que c'était le devoir de tous ceux qui avaient été instruits aux dépens

du gouvernement, d'offrir leur aide au gouvernement, " il désirait offrir ses services jusqu'à la fin de la guerre " en tel poste qu'on voudrait bien lui confier. " Il ne reçut aucune réponse. Il eut alors l'idée de se faire admettre dans l'état-major du général McLellan qu'il avait connu à West-Point, et il se rendit à Cincinnati dans l'intention d'y voir cet officier. Il se présenta deux fois chez lui, sans réussir à le rencontrer.

Pendant qu'il se trouvait à Cincinnati, cependant, le président lança un second appel de volontaires, de 300,000 hommes cette fois, et, le gouverneur de l'Illinois, se rappelant les services récents de Grant, le nomma colonel du 21ème régiment d'infanterie de cet Etat. En l'espace d'un mois, il avait discipliné et rompu aux exercices militaires les hommes qui se trouvaient sous son commandement ; il reçut alors l'ordre de se porter à certain endroit d'un chemin de fer du Missouri où un régiment de l'Illinois se trouvait cerné par les " Rebelles " Le récit qu'il nous fait de sa première expérience comme commandant, est très caractéristique et le peint bien :

" Mes sensations, à mesure que nous approchions de ce que je supposais pouvoir être *un champ de bataille*, n'étaient rien moins qu'agré-

ables. Au Mexique, j'avais pris part à tous les engagements auxquels il m'avait été possible de prendre part, mais sans exercer de commandement. Si un autre, à ma place, eut été colonel et que j'eus été simple lieutenant-colonel, je crois que pas un muscle en moi n'aurait tressailli. Mais nous n'étions pas encore prêts à traverser le Mississipi, près de Quincy, que je fus soulagé de mes appréhensions ; les soldats du régiment assiégé se précipitaient en désordre dans la ville. Je suis assez porté à croire que des deux côtés on avait eu peur. "

Quoiqu'il en soit, il venait de faire ses débuts et, jusqu'au jour où il reçut l'épée du général Lee, au palais de justice d'Appomatox, quatre ans plus tard, il fit constamment preuve du même caractère viril et des mêmes précieuses qualités. Il n'avait ni l'éloquence, ni la dignité de Lee, il ne sut jamais comme celui-ci, captiver l'intérêt doublé d'admiration, je dirais même, doublé d'affection, des militaires et du monde entier. Il n'avait ni le feu, ni l'entrain, ni la cordialité géniale de Sherman, dont la personne et les manières dégageaient un rayonnement ; un rayonnement qui (pour nous servir, en les modifiant légèrement, de ces vers bien connus du poète Lamb)

Qui mettait de la bonne humeur et de l'enthou-
[siasme dans l'air
Et l'en imprégnait.

Grant n'avait pas ces dons. Mais il possédait certainement beaucoup du caractère et des qualités que nous respectons, à si juste titre, chez le duc de Wellington. Tout à fait exempt de pose, d'étalage et de pompe ; homme de bon sens et de sagacité, envisageant une situation sur toutes ses faces, voyant les choses telles qu'elles étaient, se rendant compte de ce que les circonstances commandaient de faire et le faisant ; jamais indécis, jamais vacillant, mais jamais entêté non plus ; capable de revenir sur ses résolutions et de changer ses plans, homme de ressources ; une fois cependant que sa ligne de conduite était arrêtée, la poursuivant sans fléchir, sans désemparer ; une fois qu'il avait décidé quel clou il fallait enfoncer, l'enfonçant jusqu'à la tête.—Grant était tout cela, et certainement en tout cela, il ressemble au duc de Wellington.

Pendant la guerre de sécession, l'attention de l'Europe se fixa principalement sur les faits qui eurent l'Est pour théâtre. Or, Grant, ainsi que nous l'avons vu, ne commença pas sa carrière sur la scène spacieuse et bien en évidence de l'Est mais dans l'Ouest. Il ne vint dans

l'Est qu'après s'être emparé de Vicksburg et avoir, par cette action d'éclat, attiré tous les regards sur l'Ouest et sur les événements qui devaient s'y produire.

Nous savons comment se termina la première expédition que Grant eut à diriger. La seconde ne se termina guère différemment, et le général nous la raconte avec le même *humour*. Il avait reçu l'ordre de se porter contre un certain colonel Thomas Harris, campé près de la rivière Salt. Au moment où lui et ses hommes s'approchèrent de l'endroit où ils s'attendaient à trouver Harris " mon cœur, dit-il, se mit à battre de plus en plus fort, et le moment vint où je crus qu'il allait me sortir par la gorge." Lorsqu'ils atteignirent le point dominant la vallée où ils supposaient leur ennemi embusqué, celui-ci avait disparu. " Mon cœur reprit sa place, ajoute Grant, et l'idée me vint que Harris avait eu aussi peur de moi que j'avais eu peur de lui. C'était là un côté de la question que je n'avais jamais envisagé auparavant, mais que je n'oubliai jamais dans la suite. Je n'oubliai jamais qu'un ennemi avait autant de raisons de craindre mes troupes que j'en avais de redouter les siennes, la leçon fut précieuse."

Déjà Grant inspirait de la confiance. Peu de temps après son retour de la rivière Salt, le

Président demanda aux *congressmen* de l'Illinois, de recommander sept citoyens de leur Etat pour être élevés au rang de général de brigade ; à l'unanimité les représentants de l'Etat, inscrivirent le nom de Grant, le premier sur la liste.

Au mois d'août, on le mit à la tête d'un district militaire et, le 4 septembre, il alla prendre son commandement à Cairo, au confluent de l'Ohio et du Mississipi. Son premier fait d'armes remarquable fut de prendre d'assaut et de fortifier Paducah, poste important situé à l'embouchure du Tennessee et distant d'environ cinquante milles, de Cairo.

A la date du 1er novembre, il avait sous ses ordres 20,000 hommes bien disciplinés. Dans le cours du même mois, il engagea vaillamment l'action, à Belmont, sur la rive gauche du Mississipi, dans le but d'empêcher les Confédérés qui se trouvaient en force à Colombus (Kentucky) sur la rive droite, de détacher des troupes vers l'Ouest. Il réussit dans son dessein, et ses hommes, qui voyaient le feu pour la première fois, se conduisirent fort bien. Grant lui-même, eut un cheval tué sous lui.

Le fort Henry, sur le Tennessee, et le fort Donelson, sur le Cumberland, étaient des postes très importants pour les Confédérés ; Grant

pensa qu'il pourrait les déloger du premier. Il se rendit à St-Louis, voir le général Halleck dont il était le subordonné et lui exposer son plan. "Je fus reçu avec si peu de cordialité, dit-il, que j'énonçai l'objet de ma visite moins clairement que je n'aurais pu le faire autrement ; j'avais à peine prononcé quelques phrases qu'on me coupa la parole, comme si mon projet eut été prématuré ; je retournai à Cairo, très démoralisé."

Il persévéra cependant et, après s'être consulté avec l'officier qui commandait les canonnières en rade de Cairo, il suggéra de nouveau, télégraphiquement, que, si on le lui permettait, il pourrait s'emparer du fort Henry et s'y maintenir. Le commandant des navires appuya son affirmation. Le lendemain, il envoya par écrit un plan détaillé de l'entreprise projetée, et, deux jours après, il recevait du quartier-général, des instructions lui enjoignant de marcher sur le fort Henry. L'expèdition se mit en marche le 2 février 1862.

Grant se rendit maître du fort Henry, le 6 février et, en annonçant son succès au général Halleck, il l'informa qu'il allait maintenant s'emparer du fort Donelson. Le 16 février, le fort Donelson capitula et Grant fit 15000 prisonniers. Il y eut de la jubilation dans le Nord

et de la dépression dans le Sud. Grant fut immédiatement promu au grade de major-général de volontaires. C'était l'avis de Grant alors, et il n'en changea pas depuis, que par la capitulation du fort Donelson, la voie se trouvait ouverte aux armées du Nord, sur toute l'étendue du Sud-Ouest, où elles ne pourraient rencontrer que peu de résistance ; qu'un chef vigoureux, disposant de toutes les forces concentrées, à cette époque, à l'ouest des Alleghanies, aurait pu de suite marcher sur Chattanooga, Memphis, Corinthe, Vicksburg et sur tous ces points écraser l'ennemi. Ce chef n'existait pas et l'on donna aux Confedérés le temps de recruter des troupes et de fortifier de nouvelles positions.

Le premier poste à attaquer maintenant, était Corinthe, situé à l'intersection des deux plus importants chemins de fer de la vallée du Mississipi. Lorsque, après un combat acharné et sanglant de deux jours, où, du seul coté des Nordistes, plus de 10,000 hommes furent tués et blessés, Grant, qui avait eu lui-même le fourreau de son épée coupé en deux par une balle, eut remporté la victoire de Shiloh, le général Halleck, qui n'aimait pas le major-général, arriva sur le théâtre de la lutte et prit le commandement. "Bien qu'occupant un

grade immédiatement au-dessous du sien, dit Grant, et commandant en titre de l'armée et du district militaire, je fus par lui, ignoré aussi complètement que si j'avais été au point le plus éloigné placé sous sa juridiction. " Dans la marche sur Corinthe " je ne fus guère plus qu'un simple curieux. Les ordres étaient envoyés directement à l'aile droite où à la réserve, on m'ignorait absolument, et des marches en avant étaient exécutées d'une ligne de retranchement à une autre, sans qu'on me notifiât. De fait, ma situation était si embarassante que je demandai à plusieurs reprises d'être relevé de mes fonctions. " Lorsque Grant suggérait un mouvement de tro es, on lui imposait silence. Finalement, les Confédérés évacuèrent Corinthe en toute sécurité, emportant avec eux toute la propriété publique. Du coté des Nordistes, on fut très désappointé du peu de vigueur avec lequel on avait forcé l'ennemi et du succès relatif remporté par celui-ci, en sauvant son armée tout entière.

Quoi qu'il en soit, Corinthe était évacué ; les forces navales du Nord s'emparèrent de Memphis et se trouvèrent maîtresses du Mississipi, depuis sa source jusqu'à cette ville. La Nouvelle-Orléans et Bâton Rouge étaient aussi tombés entre leurs mains. Les Confédérés de

l'Ouest restaient maintenant réduits, pour leurs communications avec Richmond, à la seule ligne le chemin de fer qui partait de Vicksburg. S'emparer de Vicksburg était donc de de la plus haute importance.

Je veux clore ici cette partie de mon étude. L'attention publique ne s'était pas encore portée sur Grant, comme cela eut lieu après sa victoire de Vicksburg ; la prise de cette ville ouvre un nouveau chapitre dans sa vie. Mais déjà il avait montré son aptitude à réussir. Le cardinal Mazarin avait l'habitude de demander, avant de confier une mission à un individu : *Est-il heureux ?* (1) Grant était heureux.

---

(1) En français dans le texte.

II

Nous avons laissé Grant, au moment où il projetait d'attaquer Vicksburg. A l'automne 1862, la seconde année de la guerre, les perspectives paraissaient assez sombres pour le Nord. Les Confédérés étaient plus avancés qu'au commencement des hostilités. Bien des loyaux citoyens, dit Grant, désespéraient alors de jamais sauver l'Union ; le président Lincoln lui-même ne perdit jamais foi dans le triomphe de la cause, mais l'Administration, à Washington, était mal à l'aise et inquiète. Les élections de 1862 avaient été défavorables au parti qui voulait continuer la guerre, coûte que coûte, jusqu'à ce que l'Union fut sauvée. Les enrôlements volontaires avaient cessé ; pour remplir les cadres des armées du Nord, il avait fallu recourir à la conscription. A moins qu'un succès éclatant ne vint relever le courage des Nordistes, il semblait probable que l'on résisterait à la conscription, que les désertions commenceraient et que les autorités militaires perdraient le pouvoir de prendre et de punir les déserteurs.

C'était la conviction de Grant qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire " *marcher en avant à une victoire décisive* " Cependant, lui-même

ne se trouvait pas, après la bataille de Shiloh et la prise de Corinthe, en état d'accomplir beaucoup. Il semble qu'à cette époque, le général Halleck, son chef hiérarchique, fût mal disposé à son égard et qu'il l'ait traité avec froideur et impolitesse. En juillet 1862, Halleck fut nommé généralissime de toutes les armées du Nord, avec ses quartiers-généraux à Washington, et Grant conserva le commandement en chef dans le Tennessee. Mais, forcé tout d'abord, d'envoyer des détachements pour défendre de longues lignes de communication, pour réparer les chemins de fer endommagés, pour renforcer les généraux qui avaient besoin de secours, Grant se trouva avec une armée tellement décimée, qu'il dût se tenir sur la défensive, en territoire ennemi. Quoiqu'il en soit, dans une bataille qu'il livra pour défendre Corinthe, il repoussa l'ennemi en lui infligeant de grandes pertes ; alors, n'ayant plus d'inquiétudes pour la sécurité du territoire compris dans son commandement et ayant reçu des renforts, il résolut de marcher sur Vicksburg.

Vicksburg occupe le premier plateau élevé, sur le Mississipi, au dessous de Memphis. C'est par Vicksburg que communiquaient les parties de la Confédération qui se trouvaient séparées par le Mississipi. Tant que les Confédérés res-

teraient en possession de Vicksburg et de Port Hudson, situé un peu plus bas, la navigation libre sur le fleuve serait impossible. La prise de Vicksburg, comme l'événement l'a prouvé dans la suite, devait sûrement entraîner la prise de Port Hudson. Grant voyant presque toute son armée occupée à protéger les lignes de chemin de fer au nord de Vicksburg, était d'avis qu'en marchant en avant et en repoussant l'ennemi devant lui, sur le territoire du sud qui n'était pas encore soumis, ces lignes qui se trouveraient alors derrière lui, n'auraient presque plus besoin de protection et qu'il pourrait disposer de la plus grande partie de ses forces pour entrer en campagne. D'un autre côté, en avançant, il s'éloignait de ses bases de ravitaillement. L'une d'elles était Holly Springs, dans le nord de l'Etat du Mississipi ; l'ennemi l'attaqua, captura la garnison, et détruisit tous les magasins de vivres, de fourrage et les munitions. Cet échec donna à Grant une leçon dont lui-même et, plus tard, Sherman, profitèrent beaucoup : cette leçon c'est que, dans un territoire étendu et fertile comme celui dans lequel il opérait, maintenir des magasins de ravitaillement éloignés était inutile, que le pays fournirait tout ce dont il avait besoin. Il fut stupéfait, dit-il, lorsque forcé

par la perte de Holly Springs, de chercher des subsistances dans le voisinage de l'endroit où il se trouvait, il vit en quelle abondance elles s'offraient. Il constata que, tout en laissant aux familles réquisitionnées, des vivres pour deux mois, il pouvait, dans la région où il était, subvenir aux besoins de son armée pendant une période de temps quatre fois plus considérable que celle qu'il avait à y passer. Plus tard, au cours de la campagne, il bénéficia pleinement de l'expérience ainsi acquise.

La flotte, sous les ordres de l'amiral Porter, coopéra avec lui, mais tous les efforts pour s'emparer de Vicksburg du côté du nord furent vains. Le Mississipi fait des détours continuels à travers sa riche vallée d'alluvion ; le pays est coupé de *bayous* ou cours d'eau, alimentés par le fleuve, ombragés de grands arbres, et qui forment des chenaux étroits et tortueux dont les courbes ne pouvaient donner passage à un bateau de quelque longueur. Traverser un terrain aussi accidenté, en face d'un ennemi, était chose impossible. Le problème consistait à tourner la place que l'on voulait attaquer, et à prendre pied sur un terrain sec, du côté élevé, à l'est du Mississipi—celui sur lequel se trouve bâti Vicksburg—pour, de là, pousser les opérations. Le 30 janvier 1863, Grant ayant

quitté Memphis, transporta son quartier général à Young's Point, en Louisiane, sur la rive occidentale du Mississipi, un peu au dessus de Vicksburg, avec l'intention de résoudre le problème.

C'était un pays humide, au cours d'un hiver humide, alors que les eaux du Mississipi et de ses tributaires étaient fort hautes. Les troupes qui occupaient la rive, pour ne pas camper dans l'eau, étaient obligées de s'établir sur les levées ou chaussées qui longeaient le fleuve et sur le terrain immédiatement en arrière. Cela donnait si peu d'espace que, lorsque Grant prit le commandement à Young's Point, un corps de son armée se trouvait au Lac Providence, à soixante-dix milles au dessus de Vicksburg. Les hommes souffrirent beaucoup de fièvres paludéennes et d'autres maladies, mais le service des ambulances était excellent.

Pendant l'hiver, quatre tentatives furent faites par des routes diverses, pour atteindre la ville que l'on voulait assiéger, mais sans résultats. Grant, cependant, mûrissait son plan, qui consistait à traverser la péninsule où il se trouvait campé, à franchir ensuite le Mississipi, après quoi, il se trouverait en état d'attaquer Vicksburg, à la fois par l'est et par le sud. Au dessus de Young's Point, à Milliken's Bend,

commence une série de bayous, formant en quelque sorte, la corde d'un immense arc du Mississipi et se jetant dans le fleuve, à quelques cinquante milles au dessous de Vicksburg. Derrière les terrassements qui bordaient ces bayous, il y avait des chemins praticables par lesquels les troupes de Grant et leurs bagages pourraient traverser la péninsule. Les difficultés, certes, étaient grandes : il fallait construire quatre ponts sur de larges bayous, au moment où la chute rapide des eaux augmentait le courant et rendait le travail harassant. Mais pour une tâche de ce genre, le " soldat *Yankee* " est dans son élément. Le 24 avril, Grant avait ses quartiers généraux à l'extrémité sud de la courbe. La flotte, sous les ordres de l'amiral Porter, escortant des navires et des barges destinés à servir de ponts-flottants et à transporter les vivres, avait fait quatorze milles sous les batteries ennemies, dépassé Vicksburg et descendu le fleuve pour rejoindre Grant. Il restait encore vingt-deux milles à faire pour atteindre le premier terrain élevé, ou l'armée pourrait prendre terre et s'établir sur la rive-est. Le premier terrain élevé est à Grand Gulf, place où les Confédérés étaient fortement retranchés et qui était aussi inattaquable par la rivière que Vicksburg lui-même. Porter

passa sous les batteries de Grand Gulf, comme il avait passé sous celles de Vicksburg ; l'armée descendit le fleuve encore quelques milles et, le 30 avril, prit terre à Bruinsburg, sur la rive orientale, sans avoir rencontré un seul ennemi.

Le plan de Grant avait réussi. Il se trouvait établi sur la rive est, au dessous et en arrière de Vicksburg. Bien que Vicksburg ne fut pas encore pris, bien qu'il fut en pays ennemi et séparé de sa base de ravitaillement par un vaste fleuve et le château-fort qu'était Vicksburg, Grant nous dit que " de se trouver sur un terrain sec et dur et du même côté du fleuve que l'ennemi, il éprouva une sensation de soulagement comme on en a rarement éprouvé au même degré. "

Et, de fait, à partir de ce moment, ses succès furent ininterrompus. L'ennemi avait, à Grand Gulf, à Haines' Bluff et à Jackson, la capitale du Mississipi, Etat auquel appartenaient toutes ces places fortes, environ 60,000 hommes. Après une bataille perdue pour couvrir Grand Gulf, les Confédérés évacuèrent cette position que Grant occupa le 3 mai. Le sept mai, Grant fut rejoint à Grand Gulf par Sherman et se trouva à la tête de 33,000 hommes. Il résolut d'attaquer immédiatement l'ennemi, en arrière de Vicksburg, et de marcher ensuite sur la forte-

resse elle-même. Pour faire de Grand Gulf, sa base de ravitaillement, en vue de ces opérations, il lui aurait fallu ouvrir plusieurs chemins nouveaux, ce qui aurait pris beaucoup de temps. Aussi, décida-t-il simplement d'emporter de la ville prise, par le seul chemin praticable qu'il avait à sa disposition, tout ce qu'il était possible d'en emporter, en rations de biscuits, de café et de sel, et de laisser le pays qu'il traverserait fournir le reste. Le bœuf, le mouton, la volaille, la melasse et le fourrage, il le savait, s'y trouveraient en abondance. Le prudent Halleck désapprouverait certainement ce plan audacieux d'abandonner presque complètement sa base de ravitaillement, mais Grant comptait réussir dans son entreprise, avant qu'elle ne fut contrecarrée par des ordres venus de Washington.

Comme la nature du sol rendait la défense de Vicksburg, facile du coté sud, Grant résolut de se servir du chemin du fer qui va de Vicksburg, à l'est, jusqu'à Jackson, la capitale de l'Etat, et de marcher sur la forteresse par ce coté. A Jackson, les Confédérés se trouvaient en force, la ville était desservie par plusieurs lignes de chemins de fer et, c'est de là que venaient tous les secours en hommes et en vivres qui arrivaient à Vicksburg ; il s'agissait de tarir cette source. Mais pour marcher sur

Jackson, il fallait abandonner l'unique route par laquelle l'armée s'était en partie approvisionnée jusqu'alors, et se couper absolument de sa base de ravitaillement. Grant n'hésita pas un seul instant. Il entra victorieusement à Jackson le 14 mai, après avoir repoussé les Confédérés sous les ordres du général Johnston ; la place fut rasée, en tant que centre de chemins de fer et de fabrication d'approvisionnements militaires. Alors, il se tourna vers l'ouest et, après un rude combat, enferma Pemberton dans Vicksburg. Un assaut contre les défenses de Pemberton fut repoussé, mais Vicksburg se trouvait étroitement investi. Les ressources de Pemberton commencèrent à s'épuiser. Ne pouvant recevoir de secours de Johnston, le 4 juillet, anniversaire de la déclaration de l'indépendance, ce général rendit Vicksburg avec sa garnison de près de 32,000 hommes, son artillerie et ses magasins militaires. Ainsi que Grant l'avait prévu, Port Hudson capitula aussitôt que la nouvelle de la prise de Vicksburg fut connue, et, de nouveau, le grand fleuve se trouva libre depuis Saint-Louis jusqu'à la mer.

Dans le Nord, la bataille de Gettysburg fut gagnée le jour même ou Vicksburg capitula. Le président et ses ministres se trouvèrent

débarrassés de grandes inquiétudes ; le Nord reprit courage et décida de continuer la guerre énergiquement, avec l'espoir de la terminer bientôt par un succès définitif ; le grand événement, l'événement décisif qui avait amené ce résultat, c'était la chute de Vicksburg, et le mérite de l'importante victoire remportée, revenait à Grant.

Il avait réussi. Au milieu de son succès, il resta exempt de toute vantardise, de toute vanité personnelle, il conserva sa modération et son dévouement absolu au bien public. Voyons de quelle manière il nous raconte qu'il s'est trouvé exposé au feu pendant une attaque sans résultats des navires de l'amiral Porter, contre les batteries de Grand Gulf :

" Je me tenais sur un petit remorqueur, d'où je pouvais voir, des deux côtés, le résultat de la bataille, à portée des canons de l'ennemi ; *mais un petit remorqueur sans armements ne pouvait pas vraisemblablement attirer le feu des batteries, alors que celles-ci étaient attaquées elles-mêmes.* "

Ainsi, ayant à mentionner un danger qu'il a couru, il fait des efforts pour en amoindrir l'importance.

Lorsque, à Young's Point, il prit le commandement des mains du général McLernand dont

il était l'aîné et le supérieur en grade, celui-ci montra de l'humeur et récrimina :

" Sa correspondance avec moi sur le sujet, dit-il, fut plus de la nature d'une réprimande que de celle d'un protêt ; il y avait de sa part insubordination manifeste, mais, dans ce que je crus être l'intérêt du service, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Le général McLernand était membre du Congrès lorsque se produisit la rupture entre le Nord et le Sud ; il appartenait à ce parti qui s'est opposé de toutes ses forces à la poursuite vigoureuse de la guerre entreprise pour sauver l'Union ; mais il n'avait pas hésité à se déclarer en faveur de l'Union quoiqu'il dût arriver, et, il n'y avait rien eu dans sa déclaration qui nous inspirât de suspicion quant au parti qu'il embrassait dans la lutte. "

Vis-à-vis d'un homme de cette catégorie, Grant voulut se montrer conciliant, pouvant se dire, qu'après tout, il n'y avait que sa dignité personnelle, à lui, qui se trouvait en jeu. Mais, quand plus tard une irrégularité commise par le même général eut pour effet de porter préjudice à la bonne entente et à l'unité qui régnaient dans l'armée, Grant se montra sévère et le châtiment ne se fit pas attendre.

" Je reçus une lettre du général Sherman et

une autre du général McPherson, m'informant que leurs officiers s'étaient plaints à eux d'un ordre du jour de félicitations impudent, adressé par le général McLernand au 13e corps. Cet ordre du jour commettait une grande injustice envers les autres troupes qui avaient pris part à la campagne. Ayant été expédié dans le Nord et publié, à mon insu, les journaux qui le reproduisaient étaient maintenant arrivés au camp. Je n'en avais pas entendu parler auparavant ; j'écrivis aussitôt à McLernand de m'envoyer une copie de cet ordre. Il le fit, et immédiatement, je le démis de ses fonctions de commandant du 13e corps d'armée. La publication de son ordre du jour dans la presse avait été faite en violation des ordres du ministère de la guerre et aussi des miens. "

Pour un Américain encore plus que pour un Anglais, la presse semble faire partie de l'ordre établi dans la nature, et, lutter contre elle paraît aussi difficile que de lutter contre la destinée. Grant avait des instincts de gouvernement.

" J'ai toujours admiré les gens du Sud, quelque mauvaise que j'aie trouvé leur cause, pour la promptitude avec laquelle ils ont imposé silence à toute opposition, à toute récrimination de la presse, ou de la part d'individus qui se

trouvaient dans les limites de leur juridiction."

Ses instincts l'auraient porté à suivre cet exemple ; mais, comme il ne pouvait rien faire contre le fléau des journaux et qu'il en était lui-même la principale victime, il le supporta avec la philosophie qui le caractérisait.

" Les gens qui visitaient les camps retournaient chez eux avec des histoires lugubres. Les journaux du Nord rapportaient ensuite aux soldats, ces histoires exagérées. Parce que je ne voulais pas divulguer mes plans définitifs aux visiteurs, ils me déclaraient paresseux, incompétent, incapable de commander en des circonstances difficiles, et demandaient mon rappel. Plusieurs d'entre eux ne se contentaient pas de demander ma destitution, mais encore, ils désignaient mon successeur. Je ne pris aucune mesure pour répondre à ces attaques, mais je continuai à faire mon devoir tel que je le comprenais, et à dépenser pour mon pays tout ce que j'avais d'énergie et de ressources. "

Certainement, le duc de Wellington aurait lu ces *Mémoires* avec plaisir. Il aurait pu lui-même publier cet ordre relativement à la manière de traiter les prisonniers : " Dites aux soldats d'être calmes et paisibles quand les prisonniers passent, et de ne faire aucune

remarque offensante ; " et cet autre, relativement à la conduite à tenir en pays conquis : " Faites comprendre à vos hommes combien il importe qu'ils traversent l'Etat d'une manière paisible et ordonnée, en s'abstenant de prendre tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à leur subsistance. Ils doivent tâcher de créer sur les habitants une impression aussi favorable que possible. "

Mais ce qui nous paraît surtout frappant à cette phase de la guerre, et d'un excellent augure pour l'Union qui se reconstituera plus tard, c'est l'absence en général, de toute animosité entre les combattants. On ne constate pas entre eux d'inimitié irréconciliable, inextinguible, mortelle, et l'on n'a à déplorer, ni dans la manière d'être, ni dans les actes, ni dans les paroles, rien de ce qui aurait pu la faire naître. Nous trouvons souvent les Sudistes vaincus, faisant preuve d'une audace pleine *d'humour* et les Nordistes vainqueurs, d'une patience débonnaire. Rappelons-nous Carrier, à Nantes, ou Davoust, à Hambourg, et voyons ensuite le tableau que trace Grant, de Sherman et de lui-même, à Jackson, au moment où leurs troupes qui venaient de chasser l'ennemi de cette capitale d'un Etat " rebelle, " détruisaient les magasins et le matériel de guerre :

" Sherman et moi nous nous rendîmes à une fabrique qui n'avait cessé son travail, ni pendant la bataille, ni au moment de l'entrée des troupes *yankee*. Notre arrivée ne parut pas attirer l'attention, pas plus celle du gérant que celle des ouvriers, dont la plupart étaient des jeunes filles. Nous nous arrêtâmes quelque temps à regarder la toile destinée aux tentes qu'on était en train d'enlever des métiers pour la mettre en rouleaux et dans laquelle étaient tissées les lettres " C. S. A. " (1) Finalement, je dis à Sherman que je croyais qu'ils avaient assez travaillé. Les ouvriers reçurent l'ordre de partir et la permission de prendre autant de toile qu'ils en pourraient porter. Quelques minutes après, la fabrique était en flammes. Alors que j'étais président, le propriétaire vint à Washington réclamer le paiement des dommages qu'il avait soufferts, prétendant que cette toile était sa propriété particulière. "

Ces jeunes filles américaines qui continuent tranquillement à faire les tentes des Confédérés, sous les yeux des généraux ennemis, et le propriétaire qui, plus tard, veut se faire rembourser par le Congrès, le prix de la toile, prétendant

---

(1) *Confederate States Army*. Armée des Etats confédérés.

que c'est sa propriété particulière, tout cela est charmant.

C'était l'une des superstitions de Grant, nous dit-il, de ne jamais demander une situation et de ne jamais se servir d'influences personnelles ou politiques pour l'obtenir. Il lui semblait que, promu de cette manière, il n'oserait entreprendre l'exécution d'aucun projet de sa propre conception, dans la crainte de faire peser des responsabilités sur ses patrons en cas d'insuccès possible. Si on le *choisissait* pour occuper un poste, il se croyait, dit-il, dégagé de toute responsabilité, "dès qu'il avait fait de son mieux."

"Chacun a ses superstitions; une des miennes était que, dans des fonctions entraînant de grandes responsabilités, chacun doit, lorsqu'il tient sa nomination des autorités compétentes, remplir son devoir le mieux possible, consacrer à la tâche qui lui a été confiée, toutes ses facultés, toutes ses forces, sans intriguer et se servir d'influences pour changer sa situation. Alors que j'étais à Cairo, je suivais avec beaucoup d'intérêt les opérations de l'armée du Potomac, considérant que c'était là le point principal du théâtre de la guerre. Je ne m'attendais pas à jamais atteindre, moi-même, un haut grade et, du reste, je ne m'en supposais pas digne; mais j'avais la vanité de croire, qu'en

qualité d'officier de cavalerie, je pourrais très bien réussir dans le commandement d'une brigade. Un jour, en causant avec mes camarades de l'état-major, je déclarai que je donnerais tout au monde pour commander une brigade de cavalerie dans l'armée du Potomac, et que je croyais que j'y pourrais rendre quelques services. Pourquoi ne demandez-vous pas d'être transféré là, pour y commander la cavalerie, suggéra le capitaine Hallyer. Je lui répondis que j'aimerais mieux me couper le bras droit, et je lui fis part de cette superstition. "

Mais sans sollicitations de sa part, voilà qu'on l'envoie " sur le principal théâtre de la guerre. " On le nomme, tout d'abord, au commandement de la " division militaire du Mississipi, " et dès le mois de novembre (1863), après une sanglante et victorieuse bataille qu'il livre sous les murs de Chattanooga, il délivre cette place forte, ainsi que Knoxville, que les Confédérés menaçaient. Le président Lincoln qui, tous les jours et à presque toutes les heures, lui avait télégraphié de " penser à Burnside, " de " faire quelque chose pour Burnside " assiégé à Knoxville, fut ravi. " Je tiens, écrivit-il à Grant, à vous exprimer, ainsi qu'à tous ceux qui sont sous vos ordres, non seulement mes

remercîments, mais ma plus profonde gratitude, pour l'habileté, le courage et la persévérance dont vous avez fait preuve, en menant à bonne fin cette importante entreprise, hérissée de tant de difficultés. Que Dieu vous bénisse tous ! " Le Congrès vota au général victorieux, des remercîments et une médaille d'or pour ses faits d'armes de Vicksburg et de Chattanooga.

Au cœur de l'hiver, le thermomètre étant au dessous de zéro, Grant fit une excursion dans le Kentucky, et il eut le plaisir de constater sur son passage, dans cet Etat et dans le Tennessee, que les populations, en général, professaient une profonde loyauté pour l'Union :

" Les gens s'assemblaient pour me voir, dans les petites localités où nous devions nous arrêter, le soir. Naturellement, ils s'attendaient à ce que le général commandant fut le plus vieux de la troupe ; j'avais alors quarante et un ans, tandis que mon chirurgien-major avait les cheveux gris et était probablement mon aîné d'au moins douze ans. La foule se groupait généralement autour de lui, ce qui me donnait le temps de descendre de cheval et de me retirer tranquillement.

Au commencement de l'année suivante (1864), une loi fut votée par le Congrès, rétablissant dans l'armée le grade de lieutenant-

général ; Grant fut choisi comme titulaire de cette haute fonction. et mandé à Washington où il reçut sa commission, des mains du président, en présence des ministres. Avant de se rendre à Washington, il avait l'intention de retourner reprendre son commandement dans l'Ouest, même après sa nomination comme lieutenant-général ; mais à Washington, il vit qu'il valait mieux abandonner ce projet. Le plus fort de la lutte se faisait maintenant entre l'armée du Potomac et le général Lee. D'après ce qu'il voyait, Grant était convaincu que, dans la guerre actuelle, lui seul, avec le rang supérieur qu'il occuperait désormais, pourrait probablement " résister à la pression que l'on exercerait pour lui faire abandonner ses propres projets et en adopter d'autres. " Il obtint, par conséquent, que Sherman fut nommé pour le remplacer à la tête de la division militaire du Mississipi. Le 12 mars, le département de la guerre publia un décret nommant Grant, généralissime de toutes les armées de l'Union.

La situation du général Meade qui, à cette époque, commandait l'armée du Potomac et qui avait gagné, l'été précédent, l'importante bataille de Gettysburg, se trouvait fort changée par la promotion de Grant. Tous deux se conduisirent avec beaucoup de tact. Meade, sup-

posant que le nouveau généralissime aimerait peut-être à avoir immédiatement sous ses ordres, Sherman, avec qui il avait servi dans l'Ouest, le pria de ne pas hésiter à faire la permutation, s'il croyait que le service en bénéficierait. L'œuvre à accomplir, lui disait-il, était d'une si haute importance, que les sentiments ou les désirs d'un individu ne devaient pas peser dans la balance lorsqu'il s'agissait de faire un choix judicieux. Lui-même était disposé à servir de son mieux, en quelque poste qu'on lui confierait. Grant l'assura qu'il ne songeait aucunement à le déplacer, et, dans ses *Mémoires*, après avoir relaté ce qui s'était passé, il ajoute : " Cet incident me donna de Meade une opinion encore plus favorable que celle que m'avait donnée sa grande victoire de Gettysburg, au mois de juillet précédent. Ce sont les hommes qui attendent qu'on les choisisse, et non ceux qui demandent des situations, qui rendront toujours les meilleurs services " Grant fit tout en son pouvoir pour rendre la position de Meade ce qu'elle eut été, si lui-même était resté à Washington ou était allé ailleurs. Il le chargea de l'exécution de tous ses ordres concernant les mouvements de l'armée du Potomac et, pour éviter la nécessité d'avoir à donner des ordres directs lui-même,

il établit son quartier-général tout près de celui de Meade, chaque fois que cela fut possible. La position de ce dernier resta toujours, évidemment, quelque peu embarrassante, mais cet embarras ne fut par augmenté par de l'aigreur de sa part ou par un manque de délicatesse de celle de Grant.

Dans l'Ouest, le grand but à atteindre pour Sherman, c'était la défaite de Johnston et de son armée et l'occupation d'Atlanta. Ce but il l'atteignit, puis il exécuta ensuite sa brillante et fameuse marche jusqu'à Savannah et à la mer, rasant tout l'Etat de la Georgie. Dans l'Est, les forces ennemies se trouvaient groupées entre les deux capitales—unioniste et confédérée—et substantiellement, dans la même situation vis-à-vis les unes des autres que lorsque la guerre avait commencé, trois ans plus tôt. Le président Lincoln dit à Grant, la première fois qu'il eut l'occasion de causer seul avec lui, qu'il n'avait pas la prétention de savoir comment il fallait conduire une campagne et qu'il n'avait jamais voulu se mêler de celles qui avaient eu lieu au cours de la présente guerre ; que, cependant, la lenteur de certains officiers-généraux et la pression qui avait été exercée par les populations du Nord et par le Congrès, *qui était toujours du même avis*, l'avaient forcé

à publier sa série d'ordonnances militaires. Il ne savait pas si toutes ces ordonnances n'étaient pas mauvaises, il savait que quelques unes l'étaient. Ce qu'il désirait, continua-t-il, " c'était un général qui prendrait sur lui la responsabilité et agirait, et, ce général, il le supporterait avec tout le pouvoir du gouvernement. " Il ajouta qu'il ne demandait pas même à Grant quels étaient ses plans. Mais telle est la nature humaine qu'un moment après, il apportait une carte de la Virginie, montrait au général deux petites rivières qui se jettent dans le Potomac, et lui suggérait un plan de sa façon, dans lequel il s'agissait de faire prendre terre à l'armée entre les embouchures de ces rivières qui protégeraient ses flancs, pendant qu'elle avancerait. " J'écoutai respectueusement, dit Grant avec une pointe d'ironie, mais je ne fis pas remarquer au président que ces mêmes rivières protégeraient les flancs de Lee, quand il nous couperait la route. "

En Grant, le président avait certainement trouvé un général qui prendrait la responsabilité de tout, agirait et garderait le secret de ses propres plans.

Battre Lee et faire son armée prisonnière, tel était le but à atteindre. Une fois Lee battu et ses hommes prisonniers, la chute de Rich-

mond était fatale. Si Richmond capitulait devant une armée que l'on y transporterait sur des navires, par la rivière James, pendant que l'armée de Lee resterait entière et prête au combat, la fin de la guerre n'en serait pas du tout plus prochaine. Or, il fallait terminer la guerre bientôt, car le Nord pourrait se fatiguer de la soutenir. Depuis trois ans, elle faisait rage, entraînant des pertes immenses des deux cotés, sans succès décisif pour aucun des belligérants. Si le Sud parvenait à prolonger cette lutte indécise d'année en année, il était à craindre que le Nord ne s'en fatiguât et consentit à la sécession. Bien convaincu de cela, Grant traversa le Rapidan avec l'armée du Potomac, au commencement de mai 1864, et commença la campagne de quarante-trois jours, appelée la campagne du Désert.

Le Désert est une langue de terre située au nord de Richmond, entre le Rapidan et le James, entrecoupée de ravins et de marais, très accidentée, couverte d'épaisses forêts, et peu habitée. Les principaux cours d'eau qui l'arrosent, entre le Rapidan et le James, sont des branches de la rivière Anna qui se réunissent dans le Pamunky et le Chickahominy. Le pays était favorable à la défense, et le général Lee était homme à tirer parti de tous ses avan-

tages. Grant s'avançait en pays ennemi, mais par son aile gauche il touchait à la mer, dont les Nordistes étaient maîtres, et il se trouvait abondamment pourvu de tout ce qui lui était nécessaire. De pièces d'artillerie, en particulier, il avait une telle quantité qu'il fut obligé d'en abandonner une partie. Possédant une supériorité écrasante, en hommes et en ressources de toutes sortes, il poursuivit sa marche sans broncher, éprouvant quelques échecs et repoussé parfois, avec une calme et infléchissable persévérance. Cette campagne, dont les épisodes sont les batailles de Chancellorsville, de Spottsylvania, de North Anna et de Cold Harbour, fut suivie en Europe avec un intérêt intense, et on la connait beaucoup mieux que les opérations militaires qui eurent l'Ouest pour théâtre. Je ne tenterai pas de la décrire. Quelle en fut la rigueur, les pertes subies par l'armée victorieuse de Grant vont nous l'indiquer. Au moment de traverser le Rapidan, l'armée du Potomac se composait de 115,000 hommes ; pendant les quarante-trois jours de la compagne, elle reçut des renforts atteignant le chiffre de 40,000. Lorsque l'armée traversa le fleuve James elle comptait 116,000 hommes, à peu près exactement le même nombre qu'au commencement de la campagne. Trente-neuf

mille hommes avaient été tués en quarante trois jours.

Les pertes auraient certainement été encore plus considérables, si Grant avait attaqué Lee en face de Richemond ; il ne le fit pas, mais traversant le James, il investit, après avoir veinement tenté de le prendre d'assaut, le fort de Pétersbourg qui était le point stratégique important de l'ennemi, au sud de Richmond. L'hiver vint et s'écoula. Lee n'avait rien à craindre dans ses retranchements et Richmond n'avait pas encore capitulé ; mais les ressources des Confédérés s'épuisaient, leurs ennemis se multipliaient et il était évident que la fin approchait. Après avoir rasé la Georgie et pris Savannah, en décembre, Sherman s'était tourné vers le Nord et avait dévasté les Carolines, prêt, maintenant, à se joindre à Grant pour attaquer Lee, au printemps. Sheridan, de son côté, s'était rendu maître de la Vallée de Shenandoah et avait coupé aux Confédérés cette grande source d'approvisionnements.

Enfin, Grant reprit les opérations en mars 1865, s'empara des défenses extérieures de Pétersbourg, du chemin de fer par lequel cette place se ravitaillait, et, le 3 avril, Pétersbourg fut évacué. Le généralissime s'occupa ensuite, de prendre possession du chemin de fer par

lequel l'armée de Lee et Richmond recevaient leurs approvisionnements. Lee avait déjà annoncé à son gouvernement que la position n'était plus tenable. Dans la plaine, il y eut un feu assez bien nourri pendant deux ou trois jours encore, mais l'armée de Lee s'émiettait, et, le 9 avril, celui-ci écrivit à Grant pour lui demander un entretien, en vue de capituler avec son armée. Grant souffrait d'un gros mal de tête au moment où l'officier porteur de la lettre de Lee, l'aborda, " mais quand je vis ce que contenait la lettre " dit-il, je me trouvai guéri. "

Dans l'après-midi du même jour eut lieu la fameuse entrevue du Palais de Justice d'Appomattox. Grant lui-même va nous la décrire :

" Lorsque j'avais quitté le camp, le matin, je ne me doutais pas que nous étions si prêts du but et j'avais, en conséquence, un accoutrement des plus simples ; je ne portais pas de sabre, ainsi que c'était mon habitude lorsque j'étais à cheval, en plaine ; j'avais comme habit une tunique de soldat, et les épaulettes de mon grade pour indiquer à l'armée qui j'étais. Lorsque j'entrai, le général Lee était là qui m'attendait ; après nous être salués et nous être donnés une poignée de mains, nous nous ssîmes.

" Ce que ressentait le général Lee, je l'ignore. Comme c'était un homme d'une grande dignité personnelle et que sa figure était impassible, je ne fus pas capable de deviner s'il était heureux au fond, de voir que tout était enfin fini, ou s'il était attristé du résultat, mais avait trop de force d'âme pour le laisser voir. Quels que fussent ses sentiments, ils échappaient absolument à mon observation ; mais moi, qui avais été si joyeux en recevant sa lettre, je me trouvais maintenant triste et abattu. La défaite d'un ennemi qui avait combattu si longtemps et si vaillamment pour sa cause, m'inspirait toute autre chose que de la joie, bien que cette cause fut, dans mon opinion, la pire cause pour laquelle un peuple se soit jamais battu.

" Le général Lee était en grande tenue, avait un uniforme tout neuf et portait une épée de grande valeur, très probablement l'épée qui lui avait été offerte par l'Etat de la Virginie. Avec ma rude tenue de voyage, l'uniforme d'un simple soldat et les épaulettes d'un lieutenant-général, je devais contraster étrangement avec un homme si bien mis, haut de six pieds et d'une stature irréprochable. Mais ce n'est que plus tard que cela m'est venu à l'idée.

" Nous engageâmes bientôt la conversation sur notre ancien temps de service à l'armée.

Il me fit remarquer qu'il se rappelait bien m'avoir vu dans la vieille armée (celle du Mexique). Je lui dis que, naturellement, je me souvenais de lui parfaitement, mais que, vu la différence de rang et d'âge—il était d'environ seize ans mon aîné—j'aurais cru ne pas avoir attiré suffisamment son attention, pour qu'il me reconnut après un aussi long intervalle. La conversation prit une tournure si agréable, que j'avais presque oublié le but de notre entrevue. Après quelque temps de cette causerie amicale, le général Lee appela mon attention sur le sujet qui motivait notre rencontre et me dit qu'il m'avait demandé cet entretien, afin de connaître les conditions que j'accepterais pour la reddition de son armée. Je lui dis que tout ce que je désirais c'était que son armée mît bas les armes, pour ne plus les reprendre pendant toute la durée de la guerre ; cette condition s'appliquant à ceux de ses soldats qui ne seraient pas échangés comme prisonniers de guerre. "

Lee y consentit et Grant qui, pendant toute cette entrevue, semble s'être conduit avec beaucoup de délicatesse et de bonté, se mit à écrire les termes de la reddition. Pendant qu'il écrivait, l'idée lui vint que ce serait imposer aux officiers une humiliation inutile, que de les

forcer à rendre leur épée, que certainement aussi, ils seraient contents de garder leurs chevaux et leurs effets personnels ; en conséquence, il inséra dans les termes de la reddition, que la remise des armes ne comprendrait pas l'épée, les chevaux et les effets des officiers. Lee observa que cela aurait un bon effet sur l'armée. Grant ajouta qu'il supposait que la plupart des soldats de Lee étaient de petits agriculteurs ; que le pays avait été tellement ravagé par les deux armées, qu'il était fort douteux qu'ils pussent rentrer les récoltes qui les feraient vivre, eux et leurs familles, pendant l'hiver suivant, sans l'aide des chevaux qu'ils montaient ; que les Etats-Unis n'en avaient pas besoin et qu'en conséquence, il donnerait des ordres pour que ceux des soldats considérés qui pouvaient réclamer la propriété d'un cheval ou d'une mule, pussent amener cet animal avec eux. Lee fit encore observer que cela produirait une heureuse impression.

A quatre heures et demie, Grant put télégraphier au secrétaire d'Etat, à Washington : " Le général Lee s'est rendu avec l'armée de la Haute-Virginie, cette après-midi. "

Aussitôt que la nouvelle de la capitulation fut connue, l'armée victorieuse commença à

tirer une salve de cent coups de canon ; Grant la fit cesser immédiatement.

La guerre était terminée. Johnston se rendit à Sherman, dans la Caroline du nord. Le président Lincoln visita Richmond, qui avait été occupé par l'armée du Potomac, le lendemain du jour où le gouvernement des Confédérés l'avait abandonné. De retour à Washington, le président invita Grant, qui venait lui-même de s'y rendre, à l'accompagner au théâtre, le soir du 14 avril. Grant déclina l'invitation, attendu qu'il partait ce soir-là, pour aller voir ses enfants qui se trouvaient dans une école du New Jersey ; en arrivant à Philadelphie, il apprit que le Président et M Seward avaient été assassinés. Il retourna immédiatement à Washington, pour y trouver la joie changée en deuil.

Avec ce tragique événement et la grande revue des armées de Meade et de Sherman par le nouveau président, Johnson, qui eut lieu le mois suivant, les *Mémoires* prennent fin.

Modeste pour lui-même, Grant est vantard quand il s'agit de sa nation, comme les Américains sont enclins à l'être. Il dit, ce qui est vrai, qu'une armée qui a livré quelques batailles, a été victorieuse et a poursuivi la série de ses succès, s'améliore à un point qu'il

serait fort difficile d'établir par des chiffres; il dit encore que ses troupes et celles de Sherman, qui avaient eu cet entraînement étaient, après la guerre, composées de soldats excellents et aguerris. Mais il aime à ajouter, dans ce que j'appellerai la veine américaine, *meilleurs qu'aucun soldat d'Europe.* Et la raison sur laquelle il base cette vantardise, est également dans la veine américaine "parce qu'ils n'agissaient pas seulement comme une machine, mais que la machine pensait. Les armées européennes savent très peu pourquoi elles se battent et s'en occupent encore moins"

Est-ce que l'armée allemande est une machine qui ne pense pas? Est-ce que les armées françaises de la Révolution ne savaient pas pourquoi elles combattaient et s'en occupaient encore moins?

Sainte Beuve dit, d'une manière charmante, qu'il "ne peut supporter qu'on se proclame le premier en quoi que ce soit, que la chose n'est pas admissible et que ces manières de classifier les gens sont offensantes." Les militaires allemands lisent les vantardises de Grant, et cela les provoque à répondre que les campagnes et les batailles de la guerre civile américaine n'ont été que les campagnes et les batailles d'une simple guerre de miliciens;

les militaires anglais, à leur tour, disent que les Américains, protégés par des retranchements et des ramparts, ont été assez fermes devant des réguliers, mais jamais en champ ouvert. Pourquoi les Américains, en parlant de leur nation, ne suivent-ils pas le conseil sage et prudent de Sainte Beuve ?

Il est bon d'insister sur ce point, parce que l'habitude d'établir des comparaisons, et des comparaisons qui soient à l'avantage de leur pays, est devenue chez beaucoup d'Américains un tic, une manie que chacun observe chez eux et qui parfois désespère leurs amis. La grandeur récente est toujours portée à être susceptible et à s'affirmer avec assurance ; rappelons-nous l'opinion d'Hermann Grimm sur Goethe. La littérature allemande, en tant que puissance, ne date guère que de Lessing ; si l'Allemagne avait possédé une grande littérature depuis six siècles, et pouvait se glorifier de noms comme ceux de Dante, de Montaigne, de Shakespeare, il est probable que Hermann Grimm n'aurait pas cru nécessaire d'appeler Goethe le plus grand poète qui a jamais vécu. Mais les Américains, dans leur rage pour les comparaisons, détiennent le record. Chaque fois qu'il est question d'excellence, il faut que l'Amérique occupe un des plateaux de la balance ou qu'elle dépasse

ses rivales. Ce naturaliste, si distingué et délicat, M. Burroughs, mentionne la truite, et aussitôt il ajoute : " La truite britannique, soit dit en passant, n'est pas aussi belle que la nôtre, elle est marquée de taches moins brillantes, et à des écailles beaucoup plus rudes ; il n'y a ni or ni vermillon dans ses couleurs. " Ici on réclame la supériorité ; mais s'il n'y a pas supériorité, il faut au moins que l'on possède l'égal de l'objet offert à l'admiration. C'est pourquoi, en littérature, nous avons le *Walter Scott américain*, le *Wordsworth américain* ; mieux encore, je vois annoncé un livre intitulé : *Eléments de la littérature américaine.* Imaginez-vous la figure qu'auraient faite Philippe ou Alexandre, en entendant parler des *Eléments de la littérature macédonienne !* Aurons-nous aussi des *Eléments de la littérature canadienne et des Eléments de la littérature australienne ?* (1)

---

(1) Depuis que les Etats-Unis ont pris place à la tête des grandes nations commerciales et industrielles du monde, et ont prouvé qu'ils seraient également, s'ils le voulaient, une grande puissance militaire, les écrivains et publicistes anglais qui, naguère, écrasaient les Américains de leur mépris hautain, ont pris l'habitude de les réclamer comme de leur parenté. Matthew Arnold ne fait, ici, qu'emboîter le pas à ses compatriotes des deux dernières décades. S'il y a des littérateurs américains, il y a une littérature américaine ; or, Matthew Arnold n'aurait,

Nous contribuons tous à une grande littérature, la littérature anglaise. La contribution de

---

certainement, jamais songé lui-même, à appeler Edgar Poe, Bancroft, Fenimore Cooper, Hawthorne, Longfellow, Emerson, Mark Twain, des littérateurs *anglais*. Au temps de Philippe et d'Alexandre, les lettres n'occupaient pas, au sein des nations, la place qu'elles occupent aujourd'hui, et, il y aurait beaucoup à dire sur la manière bien différente de celle qui prévaut de nos jours, dont on concevait l'état. La littérature est devenue une richesse nationale ; elle constitue même pour certains peuples leur principal titre à la fierté. Que les Américains ne veuillent pas laisser classer leurs poètes, leurs penseurs, leurs savants sous le nom collectif de " littérateurs ou savants *anglais*, " cela se comprend. La langue anglaise sert d'instrument aux poètes américains, mais elle interprète des pensées, des rêves, des émotions qui sont inspirés par un autre ciel que celui de la Grand-Bretagne, qui naissent d'un autre sol, et qui empruntent leur caractère et leurs couleurs à des conditions ethniques, sociales et politiques différentes. Oui, il y aura, il y a déjà, bien qu'encore à l'enfance, une littérature canadienne et une littérature australienne —Entre Ecossais et Anglais, qu'aucune mer ou aucune frontière naturelle ne sépare, qui se partagent la plus grande partie d'une même île, qui se mêlent un peu partout, surtout dans les grandes villes, et qui récriminent de moins en moins, au sujet des inimitiés et des luttes qui les ont divisés dans un passé lointain, on peut dire que la fusion est presque aussi complète qu'elle l'est entre deux provinces de France, comme la Normandie et la Provence, par exemple. On ne distingue pas entre leurs deux littératures, et la chose s'explique. Cependant encore, de même que Thomas Moore qui a écrit en anglais, est considéré comme un barde irlandais ; de même Burns reste, pour le grand public, un poète écossais.—(N. D. T.)

l'Ecosse à cette littérature est bien plus sérieuse et plus importante que celle de l'Amérique n'a encore eu le temps de le devenir, cependant, des *Eléments de littérature écossaise* seraient une absurdité. Et ces choses ne sont pas seulement absurdes, elles nuisent au progrès.

Mon opinion dans les questions militaires n'a, nécessairement, que peu d'importance ; mais, j'aurais cru que, dans ce que Napier appelle " force et majesté, " le soldat américain, en tant que combattant, s'il nous faut établir des comparaisons, a eu ses supérieurs ; aussi brave qu'un autre, il est trop ingénieux, trop mental, pour atteindre la perfection comme animal de lutte. Où le soldat américain n'a pas d'égal, c'est dans sa versatilité et son ingéniosité : adroit, plein de bonne volonté, d'esprit inventif, il peut se plier à toutes les besognes et exercer vingt métiers à la fois, en même temps que celui de soldat. Les *Mémoires* de Grant abondent en preuves de cette versatilité et de cette ingéniosité, qui n'auraient guère pu s'exercer au cours d'une campagne dans les Pays-Bas, mais qui furent d'un avantage incalculable dans les campagnes conduites par Grant et Sherman, en Amérique. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'affronter les batteries de Vicksburg avec des bateaux d'eau douce réquisitionnés, il ne se

trouva, naturellement, qu'un fort petit nombre des capitaines et des matelots qui voulussent rester à leur bord pour un service aussi dangereux. Force fut donc de demander à l'armée, des hommes qui eussent quelque expérience dans la navigation de rivière. " Il se présenta, dit Grant, un nombre suffisant de capitaines, de pilotes, d'ingénieurs, de matelots et de manœuvres pour équiper cinq fois plus de navires que nous n'en avions réquisitionnés. " L'esprit de ressource et la rapidité dont les troupes firent preuve dans la réparation des chemins de fer détruits par l'ennemi, sont merveilleux. Dans la campagne de Sherman, en Georgie, la cavalerie des Confédérés qui se mettait en embuscade sur ses derrières, pour brûler les ponts et obstruer ses communications, était devenue tellement découragée d'entendre le sifflet des trains qui passaient, quelques heures après qu'on avait brûlé un pont, que l'on proposa d'essayer de faire sauter quelques tunnels. " Inutile, camarades, dit l'un des cavaliers, le vieux Sherman a apporté des tunnels de rechange, et il les replacera aussi vite que vous pourrez les faire sauter ; il vaut mieux économiser votre poudre ! "

Mais pour tirer parti de ces forces actives et intelligentes, pour utiliser les immenses res-

sources du Nord, il fallait un chef, un chef sage, plein de sang-froid, ferme, audacieux, persévérant et en même temps, comme disait le cardinal Mazarin, *heureux ;* ce chef, les Etats-Unis le trouvèrent dans le général Grant.

Il termine ses *Mémoires* par quelques conseils à son pays et quelques observations sur le nôtre ;

" Les Etats-Unis, dit-il, vont comme s'ils jouissaient de la plus grande sécurité, alors qu'ils ne seraient pas capables de résister à l'invasion de flottes de puissances européennes de quatrième ordre, assez longtemps pour nous permettre de nous préparer à les recevoir. Les Etats-Unis devraient posséder une bonne marine et nos défenses côtières devraient être sur le meilleur pied possible. Tout cela ne coûte pas bien cher, si l'on se rappelle où va notre argent et ce qu'on nous donne en retour. "

Le ton et l'esprit de ses remarques sur l'Angleterre et sur la manière dont elle s'est conduite pendant la guerre, forment un heureux contraste avec l'acrimonie amère manifestée par des personnes qui auraient dû connaître mieux. " L'hostilité de l'Angleterre contre les Etats-Unis, pendant notre guerre civile, n'a pas été aussi réelle qu'apparente. Ça été l'hostilité des chefs d'un parti politique. L'Angle-

terre et les Etats-Unis sont des alliés naturels et devraient être les meilleurs des amis. "

Les *Mémoires*, ainsi que je l'ai dit, s'arrêtent à 1865 et n'embrassent pas la période de la présidence de Grant, de son voyage en Europe, de ses désastres financiers, de sa douloureuse maladie et de sa mort. Relativement à ses désastres financiers, je répéterai ce qu'un des meilleurs amis de l'ex-président, un homme d'une grande habileté dans les affaires, et possédant une grande fortune, me faisait remarquer à moi-même. J'avais dit ce que chacun dit si facilement, qu'il était malheureux que Grant se fut laissé exploiter par des spéculateurs. " Oui, me répondit son ami, c'est malheureux, mais considérez comment la chose est arrivée et mettez-vous à sa place. Comme Grant, vous pourriez avoir un fils pour lequel vous seriez partial et, comme Grant encore, vous n'entendez rien aux affaires. Si vous aviez occupé, comme l'ex-président, une situation telle, qu'un grand financier eut trouvé avantageux de venir à vous et vous avait dit que votre fils possédait des aptitudes exceptionnelles pour les affaires, que c'était un grand malheur de voir ces aptitudes non utilisées et s'il avait ajouté : " Confiez-le moi et j'en ferai un homme ; " n'auriez-vous pas été

flatté dans votre orgueil de père, n'auriez-vous pas consenti ? C'est ce qui est arrivé à Grant et c'est là la cause de tous ses malheurs financiers." J'écoutai et ne pus me dissimuler que très probablement la flatterie m'aurait conduit, comme Grant, à la ruine.

Les *Mémoires* de Grant sont une mine de choses intéressantes ; je n'ai fait qu'en effleurer la surface et en donner quelques échantillons. Lorsque je commençai cette étude, je ne savais pas que le livre avait été réimprimé en Angleterre ; je vois qu'il l'a été et que sa circulation ici, bien qu'insignifiante, comparée à celle qu'il a eu en Amérique, a été plus grande que je ne le supposais. Certainement, dans tous les cas, le livre n'a pas été lu chez nous autant qu'il le mérite. Il contient une galerie de portraits, ceux des généraux qui ont servi dans la guerre, pour laquelle seule, s'il ne contenait pas autre chose, on devrait le lire. Sa grande valeur, consiste surtout en ce que Grant, tout à fait simplement et inconsciemment, nous dévoile son propre caractère. Les Américains sont trop enclins à chanter leurs propres louanges, à forcer la note, et, en conséquence, comme dit Sainte-Beuve, à nous irriter. Le meilleur moyen pour eux de nous faire oublier cela et le leur pardonner, c'est de produire ce

qui est simple et de bon aloi. Au lieu d'*Eléments de la littérature américaine*, qu'ils nous donnent plus de *Maximes du pauvre Richard* (1) ; au lieu de nous assurer qu'ils sont "la plus grande nation de la terre" qu'ils nous donnent plus de Lee, de Lincoln, de Sherman et de Grant.

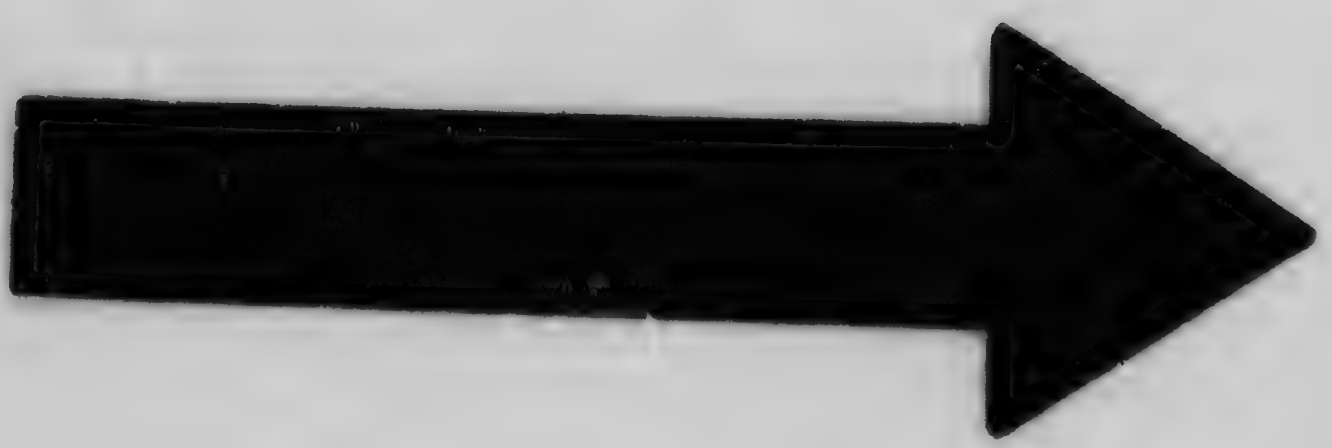
---

(1) De Benjamin Franklin.

DEUXIÈME PARTIE

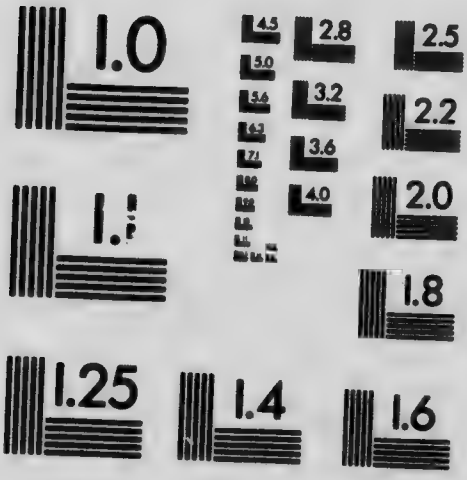
UN MOT SUR L'AMÉRIQUE

Dans un essai intéressant, mais quelque peu empreint d'aigreur, intitulé : *A propos d'une certaine condescendance chez les étrangers*, M. Lowell met sur leurs gardes, les Anglais qui seraient disposés à parler ou à écrire au sujet des Etats-Unis d'Amérique : " je n'ai jamais blâmé l'Angleterre, s'écrie-t-il, de ne vouloir aucun bien à la démocratie, comment le pourrait-elle ? " Mais les critiques et les procédés des Anglais vis-à-vis de l'objet de leur antipathie ont le don de l'impatienter, déclare M. Lowell. " Que les Anglais renoncent à vouloir nous comprendre, mais surtout qu'ils cessent de se figurer qu'ils nous comprennent, et qu'ils abandonnent diverses manières d'agir absurdes qui sont la conséquence de leur illusion ; car ils n'arriveront jamais à ce but si désirable, tant qu'ils n'auront pas appris à nous juger tels



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

que nous sommes et non pas tels qu'ils nous supposent. "

De certaines parties de l'Amérique, au contraire, nous arrivent des reproches de ne pas parler suffisamment de la grande République, de ne pas la citer assez souvent comme argument dans les propositions que nous soutenons ; M. Higginson se montre très surpris de ce que, par exemple, lorsque je disserte sur les bienfaits de l'égalité, c'est à la France que j'aie recours pour appuyer et confirmer ma thèse, et non aux Etats-Unis.

Un journal de Boston suppose que j'ai qualifié les manières américaines de *vulgaires*, et découvre, ce qui pis est, que la revue, *The Atlantic Monthly*, commentant cette opinion à moi attribuée, l'adopte et abonde dans le même sens. Car l'écrivain de l'*Atlantic Monthly* déclare que " la hideur et la vulgarité des manières américaines sont indéniables et qu'on ne peut attendre le salut que de l'œuvre de quelques individus enthousiastes ayant conscience de goûts cultivés et de généreux désirs " ou, comme l'écrivain en question appelle ces enthousiastes, " d'individus d'une civilisation plutôt supérieure, comme il s'en trouve quelques-uns dans chacune de nos grandes villes et leurs environs. "

Le journal de Boston observe avec assez d'à propos que c'est parmi ces enthousiastes exceptionnels que semblent se recruter les héros des histoires de M. James et de M. Howells ; il les décrit finement comme " des gens qui passent plus de la moitié de leur vie en Europe et ne reviennent que pour quereller leurs agents et hommes d'affaires, sur la modicité des fonds qu'ils leur remettent " ; et il allègue que cette sorte de gens " n'aura, et ne peut avoir aucune influence bienfaisante appréciable sur la véritable civilisation américaine. " Notre ami de Boston se retourne alors contre moi et dit que " ce sont des gens vulgaires des grandes villes, qui ont inspiré à M. Arnold son antipathie contre les manières américaines. " Il ajoute que " s'il arrivait jamais que la destinée cruelle forçat M. Arnold à traverser l'Atlantique, il trouverait dans les petites villes de l'intérieur des Etats du nord, du centre et du sud-ouest, des milieux sociaux simples et élégants, aussi absolument inconnus en Angleterre, en Allemagne ou en Italie, que la vie privée des ducs et des princes du sang est inconnue en Amérique. " Oui, j'y " trouverais une manière de vivre appartenant à la plus haute civilisation, dans des villes, des comtés, des Etats dont je n'ai jamais entendu les noms ; " et si je pouvais

amener avec moi, l'écrivain de l'*Atlantic Monthly*, déclare son compatriote, " ça lui ferait beaucoup de bien. "

Je ne me rappelle pas avoir, en aucun endroit de mes trop nombreux écrits, qualifié les manières américaines de vulgaires, ou avoir exprimé de l'antipathie contre elles. Il y a longtemps que j'ai pris l'habitude de considérer le peuple des Etats-Unis comme n'en faisant qu'un avec nous-mêmes, de regarder les Américains, tout simplement, comme " les Anglais de l'autre côté de l'Atlantique. " L'ethnologie de ce diplomate américain qui, il n'y a pas longtemps, affirmait devant un auditoire berlinois que l'énorme émigration d'Allemagne aux Etats-Unis avait fait de la grande République, un pays aussi allemand qu'anglais, ne m'a pas encore convaincu. Je m'en tiens à l'ancienne croyance, que les Américains des Etats-Unis sont des Anglais de l'autre côté de l'Atlantique ; elle me vient de Burke. Mais de Burke aussi, j'ai appris de quelles conséquences incalculables . . . quels immenses effets ce simple incident — l'établissement d'un rameau de la nation anglaise, de l'autre côté de l'Atlantique,—a été la cause et quels changements ont été accomplis par le fait de la constitution de ce rameau, en puissance indépen-

dante. Qu'on me permette de citer les profondes et impressionnantes paroles qu'il prononça sur la reconnaissance de l'indépendance américaine, en 1782 :

" *Une grande révolution vient d'avoir lieu —une révolution qui ne s'est pas faite par la destruction ou le changement du pouvoir dans aucun des Etats existants, mais par l'apparition d'un Etat nouveau, d'une espèce nouvelle, dans une nouvelle partie du monde. Elle a accompli un changement aussi grand dans les relations, l'équilibre, la gravitation des puissances, que celui qu'accomplirait l'apparition d'une nouvelle planète, dans le système solaire.* "

Quant à l'opinion que ce serait une cruelle destinée que celle qui me forcerait à visiter les Etats-Unis, j'emprunterai les paroles de Gœthe, et je dirai : " Ce n'est pas l'esprit qui est attaché au sol, ce sont les pieds ; " avec la meilleure volonté du monde, je n'ai encore jamais pu aller en Amérique et probablement que je ne le pourrai jamais.

Il me vient souvent de ce pays des communications bienveillantes. Lorsqu'un homme qui a beaucoup écrit sur l'égalité et la civilisation, s'entend dire qu'en Amérique, un amateur de ces entités morales trouvera tout ce qu'il

faut pour le satisfaire ; lorsqu'on l'invite, que, même, on le met au défi de s'enquérir de l'état de choses qui y est en honneur et d'en rendre témoignage, il semble qu'il soit impoli et lâche de ne pas tenir compte de ces invitations, et, de continuer à parler de l'égalité et de la civilisation, comme si l'Amérique n'avait jamais existé. D'un autre côté, il y a l'avertissement de M. Lowell. Les Anglais peuvent facilement tomber dans l'absurdité en critiquant l'Amérique, et le plus facilement du monde surtout, s'ils ne peuvent pas voir ce continent de leurs propres yeux et ne le jugent que d'après leurs lectures. Ajoutons encore que certaines gens sont susceptibles ; il serait certainement plus sage et plus agréable de ne rien dire. Et, de même que le prophète Jonas qui, chargé d'un message pour Ninive, se hâta, plein d'alarmes, de descendre à Joppa et là, de se rembarquer immédiatement pour une direction absolument opposée, on pourrait trouver un grand nombre de raisons pour se dérober à la tâche, lorsqu'on nous demande de donner notre opinion sur la civilisation aux Etats-Unis. Toutefois, Ewald prétend que ce fut un regrettable et indigne calcul, une subtilité de raisonnement humain mesquine — *menschliche vernunftelei* — qui porta Jonas à tourner le dos à sa tâche, de cette

manière. Nous ne tournerons pas le dos à la nôtre, si difficile qu'elle soit.

D'ailleurs, il y a des considérations qui en diminuent les difficultés. Lorsqu'un écrivain a exprimé l'opinion que le système social en honneur dans son propre pays, est si loin de la perfection, qu'il présente le spectacle d'une haute classe matérialisée, d'une classe moyenne vulgarisée et d'une basse classe brutalisée, il a peut-être conquis le droit de parler avec candeur des systèmes sociaux des autres pays. M. Lowell se plaint de ce que nous autres, Anglais, nous faisons de notre saxonnisme étroit, comme il l'appelle, le criterium de tout. "Mais nous ne valons quelque chose, dit M. Lowell de lui-même et de ses compatriotes, nous ne valons quelque chose qu'en autant que nous nous désinfectons du saxonnisme."

M. Hussey Vivian, membre de la chambre des Communes, pour Glamorganshire, fait un voyage en Amérique et, à son retour, enchanté du pays et de ses habitants, il donne publicité à cette opinion que, deux choses seulement manquent à leur bonheur :—Un souverain du type britannique et une chambre des Lords.—

"*Si les Américains pouvaient franchir le premier pas, et élire un roi du vieux stock, avec les mêmes conditions de pouvoir limité par*

la constitution qui sont faites à nos rois, s'ils unissaient ainsi leurs Etats séparés en une nation compacte et cohérente, un grand nombre d'entre eux n'en seraient que trop reconnaissants. Je ne puis, non plus, m'empêcher de penser qu'ils ne seraient pas fachés de transformer leur sénat en chambre des Lords. Il y a chez eux des fortunes amplement suffisantes pour supporter le système héréditaire des majorats ; et l'on verrait des hommes qui, à l'heure qu'il est, ne voudraient pour aucune considération, entrer dans la vie politique, faire leur devoir, sans doute avec autant de patriotisme que nos pairs, alors qu'ils ne seraient pas obligés d'affronter la boue d'une candidature. Quant à cette prétention que les idées aristocratiques sont étrangères aux Américains, je n'y crois aucunement. Je crois, au contraire, que les Américains sont un peuple très aristocratique."

Je suppose que ces quelques lignes peuvent être considérées comme un échantillon de cet anglo-saxonnisme qui exaspère tellement M. Lowell. Je ne partage pas les idées qui y sont exprimées. M. Hussey Vivian a apprécié comme il convient, les faits géologiques et bien évalué les richesses minières de l'Amérique ; mais quant aux conditions politiques du pays,

aux tendances réelles de sa vie et quant à son avenir, il ne me paraît pas s'être placé du tout, au centre de la situation. Loin de " ne vouloir aucun bien à la démocratie, " loin de croire qu'un roi et une chambre des Lords sur le modèle anglais, soient une panacée pour les maux sociaux, j'ai dit sans ambages, que notre système social anglais a, d'après moi, trop renfermé sur elles-mêmes nos classes moyennes, trop rejeté sur elles-mêmes, également, nos basses classes et que nous souffrons du manque d'égalité. Rien ne me serait plus agréable que de voir la difficulté résolue en Amérique, que d'y voir la démocratie triomphante, avec un type d'égalité produisant de si bons résultats que, lorsqu'on prêcherait cette vertu, on n'en démontrerait pas les avantages par l'exemple des Français, mais comme M. Higginson le recommande, par l'exemple du peuple des Etats-Unis. Je retourne à mon journal de Boston :—

Dans des villes dont M. Arnold n'a jamais entendu et n'entendra probablement jamais les noms, on trouvera presque invariablement, un groupe de gens de goûts cultivés, de bonnes manières, de bonne éducation, ayant le respect d'eux-mêmes, les égaux de n'importe quelle classe d'individus au monde. Ces gens-là lisent

les meilleurs livres, interprètent la meilleure musique ; ils s'intéressent aux questions générales qui occupent l'humanité et ils apportent à leurs relations mutuelles, cette courtoisie, ce respect de soi-même, qui sont le propre d'hommes et de femmes dont la situation sociale n'est pas contestée. "

Hé bien, c'est là ce que nous demandons, et, si la démocratie américaine nous donne cela, M. Lowell peut être sûr qu'aucun anglo-saxonnisme étroit ne m'empêchera de rendre justice à la démocratie américaine.

Seulement, il faut bien nous entendre sur un point spécial. Nous sommes, ici, en présence d'un état de choses où la question du nombre a une importance capitale. Même, dans notre pauvre vieux pays, avec sa classe aristocratique matérialisée, sa classe moyenne vulgarisée, sa basse classe brutalisée, on trouve, et cela à tous les étages de la société, je l'ai déjà dit très souvent, des individus épris d'une vie supérieure, épris de perfection et qui, s'ils se trouvent plus ou moins en conflit avec l'époque actuelle, nous font espérer un meilleur avenir. Des individus de cette catégorie, il y en a dans la société américaine, tout comme ici, je n'en doute aucunement. L'écrivain de l'*Atlantic Monthly* lui-même, si défavorable que soit le

jugement qu'il porte sur la civilisation de son pays, en général, admet qu'il y peut trouver un certain nombre " d'individus enthousiastes, ayant conscience de posséder des goûts cultivés et d'être remplis de désirs généreux. " " De ces individus d'une civilisation *plutôt supérieure*, il y en a quelques-uns, dit-il, dans chacune de nos grandes villes et leurs environs. " Son contradicteur du journal de Boston, prétend, lui, que ces centres de lumière et de douceur se rencontrent plutôt dans les petites villes que dans les grandes ; mais la chose n'a pas pour nous une grande importance. La question importante est celle-ci : En quel nombre se trouvent-ils ? Hé bien, dit le journal de Boston, " dans presque toutes les petites villes des Etats du nord, du centre et du sud-ouest. " Incontestablement c'est là de la civilisation. Un groupe d'individus épris d'une vie supérieure, " un ordre social simple et élégant, " ainsi que s'exprime notre panégyriste, existant dans presque toutes les petites villes des Etats du nord, du centre et du sud-ouest amé[illegible], et cela, sans compter certains cercles de New-York et d'autres grandes villes " où la vie sociale est aussi distinguée, aussi élégante, aussi noble qu'en aucun endroit du monde ; tout cela doit nécessairement élever le niveau

de la société américaine, et devra sûrement, si nous suivons l'exemple qu'on nous offre, nous donner les moyens de transformer la nôtre et d'en élever le niveau.

Déjà ce bon effet se produit sur la société américaine, car on nous dit :

"*Ce sont ces personnes qui maintiennent l'esprit général de la nation à un diapason élevé. Pendant que les "quelques individus d'une civilisation plutôt supérieure" traversent et retraversent l'Atlantique pour aller apprendre la dernière décision prise par un blanc-bec d'empereur, ou le dernier costume décrété par un homme-modiste, ces messieurs et ces dames américaines, dans la dignité de leur "home" font l'Amérique. Ce sont eux qui maintiennent le crédit national, ce sont eux qui améliorent sans cesse notre système d'éducation nationale. Si M. Arnold les rencontre jamais dans leurs propres résidences, ce sont eux qui lui apprendront quel est le type normal des manières américaines.*"

Notre critique de Boston écrit d'une manière si vive et si alerte, qu'on éprouve du regret à le quitter. J'affirme sincèrement que j'aimerais beaucoup mieux le lire et le citer qu'entrer en discussion avec lui. Il a vu l'Amérique et je ne l'ai pas vue. Peut-être les choses sont-

elles chez lui, telles qu'il le dit. J'espère qu'elles le sont, car, ainsi que je viens de l'indiquer, il y a longtemps que je suis convaincu que la société anglaise a besoin de se transformer ; il y a longtemps que je cherche en vain un modèle sur lequel nous puissions nous guider et dont nous puissions nous inspirer dans l'élaboration d'une nouvelle civilisation ; or, voilà le modèle tout trouvé.

J'avoue, cependant, que je m'étais imaginé jusqu'à présent, que, de même que nous, Anglais, avons à transformer notre civilisation, l'Amérique avait encore la sienne à créer ; et, que, bien que son exemple et sa coopération puissent et doivent probablement avoir pour nous une haute valeur, dans l'avenir, à l'heure qu'il est ils ne nous étaient guère d'une grande utilité. Je me rappelle qu'au moment où le journal de Boston dont je viens de citer quelques lignes, me tombait sous la main, j'achevais la lecture d'un des meilleurs romans de M. James, "Roderick Hudson." Le livre nous transporte dans une des petites villes de l'intérieur, une ville dont, je l'avoue, je n'avais jamais entendu parler, Northampton. Ceux qui ont lu Roderick Hudson, n'auront pas oublié que dans la partie de l'histoire dont la scène est à Northampton, il y a un person-

nage du nom de Striker, un commissaire-priseur. En lisant les affirmations du journal de Boston que, dans presque chacune des petites villes de l'Union, je trouverais un "ordre social, simple et élégant" le commentaire qui, de suite, vint à mes lèvres fut celui-ci : Je suppose que ce que j'y trouverais en grande majorité, c'est Striker—or, Striker est un Philistin. (1)

J'ai dit quelque part, qu'alors que notre société, en Angleterre, se compose de Barbares, de Philistins et de populace, la société américaine en est une copie exacte, si ce n'est que les Barbares manquent absolument à cette dernière et que la populace n'existe guère en Amérique. Il en résulte que les Philistins constitueraient la grande masse de la nation.— Une variété de Philistins plus gais que ceux de notre classe moyenne, laquelle a créé et

---

(1) C'est la seule fois que nous ayons rencontré dans un auteur anglais, avec l'acception qui lui est donnée ici, le nom de ce peuple ennemi d'Israël et que Samson a combattu d'une manière si originale. En Allemagne, *Philister* est le terme consacré pour désigner cette classe généralement peu lettrée, mais si utile, qu'en France, la gente littéraire et artistique appelle, non sans un certain mépris, *bourgeois*, *épiciers*. (Note du traducteur).

peuplé les Etats-Unis. (1)—Une variété de Philistins plus gais que les nôtres, dis-je, mais dégagés de l'influence et du faux idéal de nos Barbares, de ce fait laissés plus à eux-mêmes et ayant leurs coudées franches.

Qu'il en fut ainsi que je viens de l'écrire, cela me paraissait naturel ; et, qu'il en soit réellement ainsi, tout ce que j'ai pu lire et entendre dire sur l'Amérique tend à m'en convaincre. Et, lorsque mon ami de Boston parle de " l'ordre social simple et élégant, établi dans presque toutes les petites villes des Etats-Unis et du groupe qui existe en chacune d'elles, de personnes de goûts cultivés, de bonnes manières, de bonne éducation, ayant le respect d'elles-mêmes, les égales de qui que ce soit au monde, " je ne puis m'empêcher de penser que les choses ne sont pas aussi brillantes qu'il les représente et aussi supérieures à tout ce dont nous avons eu l'expérience ailleurs. Il doit confondre ensemble deux impressions : l'impression d'individus disséminés dans tout le pays, véritablement épris de raffinement et de beauté, mais pas assez nombreux ou groupés pour exercer beaucoup d'influence, et l'impres-

(1) Les Etats-Unis n'ont été peuplés par la classe moyenne d'Angleterre que dans une proportion très faible. (Voir notre préface).

sion de groupes de braves et dignes gens, qui se trouvent dans toutes les villes de l'Union, gens pleins de mérite évidemment, mais qui ne sont pas encore arrivés à ce véritable et heureux idéal de la civilisation " un ordre social simple et élégant. "

Nous aussi, nous avons partout des groupes de ce genre ; nous savons ce qu'ils peuvent faire pour nous, et aussi, ce qu'ils ne peuvent pas faire. Il est facile de les couvrir de louanges, de les flatter, d'exprimer à leur sujet une satisfaction sans bornes, de parler d'eux comme s'ils nous donnaient tout ce dont nous avons besoin. C'est ce que nous avons fait, ici, en Angleterre. Ces groupes chez nous, ces forces sérieuses et efficientes de la classe moyenne, nous les avons exaltés comme " la partie de la nation qui a étonné le monde par son énergie, son esprit d'entreprise, sa confiance en soi, qui, sans cesse, ouvre des routes nouvelles à l'industrie et subjugue les forces de la nature, qui a accompli toutes les grandes choses qui ont été accomplies dans toutes les sphères, et qui possède l'intelligence, la volonté et la force nécessaires pour toutes les bonnes et grandes choses qui restent encore à faire. " C'est ainsi que parlent nos journaux ; nos grands orateurs exploitent la même veine. " Les

gens de la classe moyenne qui, avec leur activité et leur religion, ont fait la race anglaise ce qu'elle est, sont le sel de la terre ! "

" Les cités que vous avez édifiées, s'écrit M. Bright, les chemins de fer que vous avez construits, les manufactures que vous avez créées, les cargaisons que portent les navires de la plus grande marine marchande que le monde a jamais vue ! " : voilà pour l'industrie. Et voici maintenant l'éloge de leur religion, la forme de religion inventée spécialement pour eux et indomptablement maintenue.

" Considérons, s'écrie encore M. Bright, quelle somme de ce qu'il y a de libre, de bon, de grand et de ce qui va se perfectionnant sans cesse, dans la Grande-Bretagne, est l'œuvre de la pensée non-conformiste. Voyez les églises et les chapelles qu'elle a élevées par tout le pays, voyez les écoles qu'elle a construites, voyez les ministres qu'elle a supportés, voyez l'œuvre chrétienne qu'elle a accomplie. Les non-conformistes, les jeunes gens surtout, feraient bien d'étudier l'histoire de leurs pères et d'apprendre d'eux, combien ils ont dû à la vérité et combien ils ont sacrifié à la conscience. "

C'est des groupes non-conformistes inébranlables, industrieux et religieux, de toutes les

villes, petites et grandes de l'Angleterre, que M. Bright, ici, fait l'éloge. Mais il consacre également un tribut de louanges encore plus magnifique à leurs frères de même race, de mêmes dispositions et de même vertu qui habitent l'Amérique.—Les vastes proportions des choses, en Amérique, impressionnent toujours fortement l'imagination de M. Bright—Il aime à faire le compte du nombre prodigieux d'acres de terre qu'ils possèdent, du nombre prodigieux de boisseaux de blé qu'ils récoltent. Le principe " volontaire, " le principe du nonconformisme anglais moderne s'épanouit là, en des proportions également vastes et impressionnantes : " Jamais sur la face de la terre, il n'y a rien eu dans ce que la piété et le zèle ont offert comme tribut, à la religion et aux œuvres religieuses, qui puisse se comparer avec ce qui a été fait par le peuple des Etats-Unis, en vertu du principe " volontaire ".

Je ne puis m'empêcher de penser, ai-je dit, que mon critique de Boston confond quelques personnes éprises de perfection avec les représentants, beaucoup plus nombreux, des vertus de la classe moyenne, gens sérieux, industrieux et par plusieurs côtés, admirables ; qu'il s'imagine que dans presque chaque ville des Etats-Unis, il y a un groupe de personnes éprises de

beauté et de raffinement, alors que les personnes de cette catégorie sont beaucoup plus clairsemées qu'il ne le suppose. Ce qui existe réellement dans presque chaque ville, c'est un groupe de représentants de la vertu bourgeoise. Et les fruits auxquels il reconnaît ses hommes, les résultats dont il sent que leur sont redevables la vie nationale et la civilisation, sont justement les fruits, faisons-le observer en passant, que les représentants de la vertu bourgeoise sont capables de produire, de fait, produisent aussi pour nous, en Angleterre, et pour la culture desquels nous n'avons pas besoin de mettre à contribution un nombre extraordinaire de personnes éprises de perfection. " Ce sont ces gens-là, dit-il, qui maintiennent le sentiment national, à un diapason élevé, quand éclate une guerre ou une rébellion. " Mais c'est justement ce que la vertu bourgeoise de notre race est absolument capable de faire, comme l'a prouvé l'Angleterre puritaine du dix-septième siècle et les héritiers des traditions puritaines, depuis lors. " sont eux qui maintiennent le crédit national, ce sont eux qui améliorent sans cesse notre système d'éducation nationale." Par éducation nationale, notre critique entend dire, l'éducation populaire et, ici encore, nous restons dans les limites de l'œuvre des classes

moyennes. En Angleterre, comme aux Etats-Unis, la classe moyenne est parfaitement capable de maintenir le crédit national et elle le maintient ; elle est absolument capable de reconnaître le devoir qui lui incombe d'envoyer les enfants du peuple à l'école ; plus même, de les envoyer aussi à une école du dimanche, s'il est possible, et à l'église ou à une chapelle. Tout cela est vrai ; et cependant, en Angleterre, dans tous les cas, la classe moyenne avec toute son industrie et toute sa religiosité—la classe moyenne dont j'ai signalé un type parfait, il y a déjà longtemps, dans la personne d'un certain M. Smith, secrétaire d'une compagnie d'assurance, lequel " vivait dans l'appréhension de tomber dans la pauvreté et d'être perdu pour l'éternité "—la classe moyenne en Angleterre, dis-je, nous offre à l'heure qu'il est, pour satisfaire à nos besoins actuels et faire face aux exigences de la civilisation nationale, un type défectueux de religion, un apport mesquin d'intelligence et de savoir, un goût du Beau faussé et des manières communes et rudes. Or, pour faire de la vie humaine, ce que les hommes commencent maintenant à voir qu'elle doit être, il ne faut pas seulement la puissance de l'industrie et de la conduite des affaires, mais aussi la puissance de l'intel-

ligence et du savoir, la puissance de la beauté, la puissance de la vie sociale et des bonnes manières. Le type d'existence qui est celui de notre classe moyenne, en Angleterre, en est un par lequel ne peuvent être satisfaites ni les exigences de l'intelligence et du savoir, ni les exigences de la Beauté, ni les exigences de la vie sociale et des manières.

Ce que nous appelons la classe moyenne, en Angleterre, c'est virtuellement, en Amérique, la nation tout entière. En Amérique, elle est dégagée dans une grande mesure, je l'ai déjà dit, de ce qui constitue, chez nous, la populace ; elle ne subit pas la pression et le faux idéal de nos Barbares. Cette classe moyenne est généralement industrieuse et religieuse, comme la nôtre. Sa religion est moins envahie, je crois, par l'esprit moderne que la religion de nos bourgeois. Un Américain, connu comme homme de science, me dit que dans une ville de cent cinquante mille âmes, où il demeure, il n'y a pas cinquante personnes qui ne croient pas que les premiers chapitres de la Génèse sont l'exacte vérité. M. Dale, de Birmingham, a trouvé, dit-il, que " les Chrétiens, en Amérique, étaient moins troublés par des attaques contre la croyance orthodoxe, qu'ils ne le sont en Angleterre. Ils semblaient sûrs de leur

terrain et ne témoignaient aucune crainte." Là, l'opinion populaire exige que les hommes publics fréquentent régulièrement une église. Les dénominations les plus en faveur aux Etats-Unis, sont celles qui nous sont familières ici, sous le vocable de "Protestants dissidents." Lorsque M. Dale nous parle des "Baptistes, non compris *les Baptistes de libre volonté*, *les Baptistes du septième jour*, *les Baptistes aux six principes* et quelques autres sectes mineures", nous nous imaginons lire une liste des sectes dans l'almanach de Whittaker. Mais en Amérique, ce type de religion n'est pas un type subordonné, c'est le type prédominant et accepté. Nos ministres dissidents se croient au paradis, lorsqu'ils visitent l'Amérique. Dans ce pays universellement religieux (1), la dénomination qui compte de beaucoup le plus grand nombre d'adeptes, c'est, je crois, celle des Méthodistes, fondée par Wesley (2) et que

(1) M. Arnold a été mal renseigné, ou bien une énorme transformation s'est accomplie aux Etats-Unis, en une douzaine d'années. Lors des dernières élections présidentielles, plusieurs journaux ont affirmé que plus de la moitié des électeurs n'avaient aucune croyance religieuse, et personne n'a cherché à réfuter l'affirmation.

(2) En 1896 le journal *The Independent*, de New-York qui s'occupe beaucoup du mouvement religieux aux Etats-Unis, établissait que le nombre des prati-

nous connaissons ici, pour avoir comme base de sa doctrine, les cinquante-trois sermons de Wesley et ses notes sur le Nouveau Testament. J'ai une sincère admiration pour Wesley et une sincère estime pour le corps des méthodistes wesleyens, en ce pays ; je l'ai fréquenté beaucoup, et il y a plusieurs de ses membres pour lesquels je professe une estime non seulement sincère, mais affectueuse.

Je sais combien les attaches et les croyances religieuses, chez un individu, sont déterminées par les circonstances de naissance et d'éducation ; et, probablement que si, moi-même, j'étais né et avais été élevé dans le wesleyisme, je n'aurais pas abandonné cette église. Mais certainement, j'aurais désiré que mes enfants l'abandonnassent, parce que, dans une question d'une importance aussi absorbante que celle que les wesleyens attribuent à la religion, vivre en soumettant son esprit à l'autorité d'un esprit de troisième ordre,—car tel était Wesley—me paraît une chose déprimante et injurieuse pour l'esprit humain, en général.

---

quants ou communiants des différentes églises, ne dépassait pas 22,943,378. Dans ce total, on comptait 8,273,309 catholiques, 5,653,288 méthodistes, 1,409,-905 presbytériens, 1,903,672 disciples du Christ etc. —(N d. T)

Des gens dont les esprits, relativement à la question la plus importante de la vie, sont constamment fixés sur un esprit de troisième ordre, forment le gros de la population de Etats-Unis, dans les petites villes et les districts ruraux surtout. Et cependant, notre ami de Boston nous demande de croire, qu'une population dont c'est là le niveau, peut produire ce que nous ne pouvons certainement pas produire, en Angleterre, et ce qu'aucun pays que je connaisse ne peut fournir, à l'heure qu'il est—un groupe dans chaque petite ville, et cela d'un bout à l'autre du pays, de gens de goûts cultivés, de bonnes manières, de bonne éducation, les égaux de qui que ce soit au monde, lisant les meilleurs livres, interprétant la meilleure musique et discutant les questions d'ordre général qui intéressent l'humanité.—Des individus de cette catégorie, les égaux de qui que ce soit au monde, l'Amérique peut certainement en fournir, et, avec cela, dans toutes les villes, des groupes de gens ayant d'excellentes qualités, semblables aux représentants de la classe moyenne et de la vertu bourgeoise parmi nous. Un pays capable de fournir de tels groupes, sera fort et prospère et possède beaucoup de choses dont il peut être reconnaissant ; mais il ne faut pas qu'il prenne ces groupes

pour ce qu'ils ne sont pas ; il ne faut pas qu'il s'imagine que, les ayant produits, il possède ce qu'il ne possède pas, ou qu'il a pourvu à des besoins pour lesquels il n'a pas encore pourvu.

" Les arts n'ont pas de chance dans les pays pauvres, dit M. Lowell. De père robuste à fils robuste, nous avons rendu ce continent habitable pour les races plus faibles du Vieux-Monde qui l'ont inondé, au cours du dernier demi-siècle. " Cela peut être très vrai, et les choses accomplies en Amérique par l'industrie bourgeoise, l'énergie et le courage bourgeois, la religion bourgeoise de notre race anglaise, sont peut-être tout-à-fait autant que nous avons eu droit d'en attendre, jusqu'à l'époque actuelle ; et seul, un peuple doué de grandes qualités était en état de les accomplir.

Mais là n'est pas la question. Il s'agit ici, de l'établissement en Amérique, sur une échelle quelque peu considérable, d'un type de civilisation combinant toutes les puissances qui contribuent à faire de la vie humaine ce qu'elle doit être, la puissance de l'intelligence et du savoir, la puissance de la beauté, la puissance de la vie sociale et des bonnes manières, de même que cette autre grande puissance, celle de la religion et de la conduite et la puissance indispensable de l'expansion. " N'est-ce pas

l'acte le plus digne d'une république, demande M. Lowell, que de faire des hommes de chair et de sang, au lieu de mouler en marbre les formes idéales de ces hommes ? " Accordons-le, " Peut-être, continue M. Lowell, notre lot est-il de donner un plus complet développement à l'humanité collective au lieu de le donner à l'humanité individuelle. " Il est certain que le bien-être des masses, et non pas seulement celui des individus et des classes, s'impose de plus en plus à chacun de nous, comme étant le but qui doit être poursuivi. Un grand nombre devra avoir part au bien-être, à la civilisation et à la culture ; nous ne devons pas l'oublier, et l'Amérique, heureusement, ne nous le laissera probablement pas oublier. Mais pour cela, il ne faut pas que l'idéal du bien-être, de la civilisation ou de la haute culture soit abaissé ou dégradé.

Voici maintenant que la *New-York Nation*—un journal que je lis régulièrement avec profit, un journal qui est, autant que mon expérience me permet d'en juger, le meilleur de tous les journaux américains et l'un des meilleurs journaux du globe—publiait, l'autre jour, sur la haute éducation en Amérique et sur son utilité, quelques observations très curieuses :

" *En Amérique* (dit la Nation) *presque au-*

cun citoyen dont la fortune permettra cette dépense, ne refusera à son fils, un cours dans un collège classique, si son fils le désire, mais probablement que pas un jeune homme sur mil. ne pourra dire, cinq ans après avoir terminé ses études, que son éducation classique lui a été du moindre secours, pour faire ses débuts dans la vie. Elle aura pu lui être fort utile comme moyen de culture intellectuelle et morale, mais n'aura servi en rien à l'adapter au milieu dans lequel il est destiné à vivre et à travailler; ou, en d'autres termes, à un monde où pas un individu, sur cent mille, n'a les manières ou la culture d'un gentleman, ne change de chemise plus d'une fois la semaine et ne mange avec une fourchette."

On pourrait commenter très longuement cette remarquable déclaration, je me contenterai d'une seule observation. Est-il croyable que, s'il se trouvait établi dans presque chaque ville de la grande majorité des Etats, un type " d'ordre social simple et élégant," un " groupe de gens de goûts cultivés, de bonnes manières, lisant les meilleurs livres, interprétant la meilleure musique, s'occupant de questions d'un intérêt universel, les égaux de qui que ce soit au monde ;" est-il croyable, qu'avec l'instinct de conservation qui est propre à l'huma-

nité, et alors que les choses de choix exercent, naturellement, une si grande attraction—est-il croyable que toute cette excellente semence produise si peu de résultats, que ces groupes demeurent si impuissants, si isolés, que ceux qui les entourent, dans un pays où la pauvreté est inconnue, constituent un monde ou " pas un individu sur cent mille n'a les manières ou la culture d'un *gentleman*, ne change de chemise plus d'une fois la semaine, ou ne mange avec une fourchette ? " Ce n'est pas croyable ; pour moi au moins, ce n'est pas croyable. Et je suis de plus en plus convaincu que notre ami de Boston a parlé de groupes, lorsqu'il aurait dû parler d'individus, et que plusieurs de ces individus, même, ont traversé et retraversé en Europe, ou, comme il le dit spirituellement, " chevauché sur l'Atlantique."

M. Lowell, lui-même, décrit ses compatriotes comme " *le peuple le plus limité à l'éducation de l'école primaire et le moins cultivé qui soit au monde.*" C'est aussi l'impression qu'ils font sur les étrangers. Renan dit que " les Etats-Unis ont créé une instruction populaire considérable,sans haute éducation sérieuse, et qu'ils expieront longtemps cette faute, par leur médiocrité intellectuelle, leur vulgarité de manières, leur esprit superficiel, leur man-

que d'intelligence générale." Un autre critique français très fin, parle d'une « dure intelligence " comme la caractéristique du peuple des Etats-Unis—*la dure inintelligence des Américains du Nord.* (1) Ils sont vifs et adroits, tout le monde le sait ; mais, malheureusement, l'adresse et la vivacité sont tout-à-fait compatibles avec " la dure inintelligence." Dans l'*humour* quinionesque de M. Mark Twain, si attrayante au Philistin du type gai et léger, tant en Angleterre qu'en Amérique, un troisième critique français voit la littérature qui interprète exactement l'intelligence d'un peuple de ce type et non d'un type supérieur. " En dépit de toute son éducation primaire, dit-il, l'Amérique est encore, au point de vue intellectuel, un sol très dur et très primitif, qui ne peut être cultivé que par des méthodes violentes. Ces intelligences primitives et à demi-sauvages ne sont remuées que par des récits très élémentaires, composés sans art, dans lesquels le burlesque et le mélodrame, la vulgarité et l'excentricité sont combinés à fortes doses." On peut dire des Français, des Français de la génération actuelle, dans tous les cas, qu'eux-mêmes considèrent sérieusement comme appar-

(1) En français dans le texte.

tenant à la famille de Goethe, de Molière et de Shakespeare, un auteur moitié génie, moitié charlatan, comme Victor Hugo. (1) Cela est

---

(1) Victor Hugo n'a pas besoin d'être défendu. Cette boutade de M. Arnold ne fait que confirmer la proposition souvent émise, qu'on ne peut goûter et apprécier intégralement, dans les œuvres poétiques, que celles qui nous parlent en notre langue maternelle. Ce qui nous charme dans les vers, ce ne sont pas toujours, ce ne sont pas seulement, les pensées qu'ils nous communiquent ou les rêves qu'ils nous confient ; ce n'est pas tant, a-t-on dit, le sens des paroles que le murmure qu'elles roulent : c'est ce chant obscur, cette incantation mystérieuse qui semble venir de derrière les mots, qui évoque de vieux souvenirs, fait vibrer en nous des fibres secrètes, et nous berce délicieusement comme des accords mineurs d'une musique entendue dans le lointain. Cette musique, nécessairement, ne frappe pas, ou frappe peu l'oreille de celui qui n'a pas appris, dès son enfance, la langue dans laquelle elle est modulée.

La poésie, qui a toujours été le premier interprète de l'âme collective d'un peuple, en est aussi la possession la plus intime, la plus intangible, la plus fermée à l'étranger. La gloire célébrée par le monde civilisé tout entier, de quelques grands génies poétiques, n'est jamais, tout d'abord, que l'écho des acclamations qui ont accueilli ceux-ci, dans leur propre patrie.

Dans une des plus jolies pages de ses "Contemporains", M. Jules Lemaître, après avoir énuméré les défectuosités qui l'ont frappé, dans le génie de Victor Hugo, s'écrie : "Oui, mais avec tout cela, "Victor Hugo est unique, il est dieu. On peut "affirmer, je crois, que nul poète, ni dans les temps "anciens, ni dans les temps modernes, n'a eu à ce "degré, avec cette abondance, cette force, cette pré-

vrai, cependant ilspeuvent juger d'une manière suffisamment sûre et exacte, la fausse littérature d'une autre nation qui ne fait pas appel à leurs côtés faibles. Je ne blâme pas l'Amérique d'être la victime de Quinion, ou aussi de Murdstone. (1) Nous sommes les victimes de Murdstone et de Quinion, nous-mêmes, je le sais très-bien, et les Américains sont absolument le même peuple que nous sommes. Mais je veux délivrer l'Angleterre de ces deux types et je regarde

---

" cision, cet éclat, cette grandeur, l'imagination de " la forme.... Aucun homme n'a jamais su déve- " lopper une seule idée par un si grand nombre de " métaphores et de comparaisons, ni si justes, ni si " brillantes, ni si rares, ni, en général, si claires, et " n'a su enchaîner ces images dans des périodes qui " eussent tant de mouvement, ni un mouvement si " large, si emporté, si continu—ni qui emplissent " l'oreille de rythmes plus sensibles, d'une musique " plus drue et plus sonore. " Or, ainsi que le reconnaît un écrivain du *Daily News*, de Londres, dont quelques phrases sont citées dans la préface de ce volume, " le sens du rythme était défectueux chez Matthew Arnold, " et, ajoute le même critique, " il " n'a pas apprécié Keats, le plus grand maître an- " glais, en la sorcellerie des mots, depuis Shakes- " peare, il a été injuste pour Tennyson, il n'a pas " reconnu la maîtrise de la forme chez Shelley. "

On croit généralement qu'il serait possible d'extraire de l'œuvre de Victor Hugo, quinze volumes de prose et de vers d'une beauté parfaite. De quel auteur ancien ou moderne pourrait-on en dire autant ? (N. d. T.).

(1) Personnage d'un roman de Dickens. (N. d. T.)

autour de moi, afin de trouver des auxiliaires dans l'accomplissement de la bonne œuvre que j'ai entreprise. Donc, lorsque le journal de Boston m'a parlé de l'ordre social simple et élégant, du groupe de gens de goûts cultivés et de bonnes manières, lisant les meilleurs livres, et interprétant la meilleure musique, que l'on peut admirer dans toutes les villes de l'Union, j'ai cru, tout d'abord, que j'avais trouvé ce que je cherchais et que je pourrais envahir le royaume anglais de Murdstone et de Quinion, avec l'aide d'un corps formidable d'alliés des Etats-Unis. Hélas ! je me demande maintenant si l'Amérique ne souffre pas elle-même de la prédominence de Murdstone et de Quinion—de Quinion dans tous les cas.

Oui, et de Murdstone aussi. Miss Bird, la meilleure des voyageuses, et qui raconte ses voyages d'une manière délicieuse, a rencontré le type américain rudimentaire de Murdstone, pas loin de Denver (Colorado) et nous l'a décrit. Denver—J'entends quelqu'un qui me dit ironiquement— : Denver ! Un territoire nouveau, les confins de la civilisation, les Montagnes Rocheuses ! Je préfère suivre une méthode qui pourrait faire de moi, je le sais, la proie des Américains, si je soutenais réellement une controverse contre eux et si j'attaquais leur

civilisation. Je ne soutiens pas une controverse contre eux. Je n'attaque pas leur civilisation. Je suis très inquiet de l'état de la nôtre, et je cause amicalement avec des Américains épris d'une vie supérieure qui m'apportent l'espoir d'améliorer la civilisation britannique, par l'exemple d'une grande force de véritable civilisation, d'un ordre social simple et élégant développé dans les Etats du nord, du centre et du sud-ouest de l'Union. Je n'ai pas envie de chercher des trous dans la civilisation des Etats bien établis. Mais dans un nouveau territoire, sur les c[illegible] de l'Union, je prends un échantillon d'un esprit que nous connaissons assez bien dans notre vieux pays, et qui a fait beaucoup de mal à notre civilisation ; et je demande à mes amis américains quel chemin cet esprit—puisqu'ils semblent au moins, le posséder sur leurs frontières—a fait et fait encore parmi eux. Se croient-ils sûrs de le maîtriser, croient-ils que " l'ordre social simple et élégant " sera trop fort contre lui ; ou craignent-ils, peut-être, qu'il ne soit trop fort contre " l'ordre social simple et élégant " ?

Miss Bird nous décrit la famille Chalmers, chez laquelle elle a logé quelque temps, lors de son voyage de Denver aux Montagnes Rocheuses. Miss Bird, comme tous ceux qui

ont lu ses livres le savent bien, n'est pas une bouche pincée, ni en aucune manière, une " belle dame " ; elle peut aller chercher un cheval au parc, le seller et le monter, " se rendre généralement utile, " laver la vaisselle, improviser des lampes, enseigner à tricoter. Mais — je lui laisse la parole :

" *Oh, dit-elle, quelle vie dure et mesquine que celle avec laquelle je me trouve actuellement en contact ! Une religion étroite et sans attrait que, cependant, je crois sincère, et un patriotisme intense, mais également étroit, sont les seules influences supérieures qui la dominent. Chalmers est venu de l'Illinois, il y a neuf ans. Il est peu intelligent, très opiniâtre, et tient à ce qu'on le croie bien informé, ce qu'il n'est pas. Il appartient à la secte la plus sévère des presbytériens réformés, et son grand orgueil, c'est que ses ancêtres étaient des covenantaires écossais. Il se croit un profond théologien, et, le soir, près des billots de pin, il me tient des discours sur les mystères des conseils éternels et des décrets divins. Le Colorado, ses progrès et son avenir, lui sert aussi de thème constant. Il hait l'An-*

gleterre d'une haine personnelle ardente. Il espère vivre assez longtemps pour voir la chute de la monarchie britannique et le démembrement de l'Empire. Il aime beaucoup la causerie et me questionne longuement sur mes voyages ; mais, si je parle favorablement du climat ou des ressources d'aucun autre pays, il considère cela comme une injure faite au Colorado.

Mistress Chalmers ressemble à la généralité des pauvres femmes anglaises que nous avons connues, dans notre enfance—maigre, propre, édentée et, comme quelques-unes d'entre elles, parlant d'une voix criarde et aigre qui vous ferait croire qu'elle en a contre vous.—Elle n'est jamais un seul instant inoccupée, est dure, sevère, et méprise tout ce qui n'est pas le travail. Elle me désigne toujours comme "cette femme." La famille se compose d'un grand garçon dégingandé, d'air mélancolique, sans ressorts, qui probablement soupire après une vie plus large ; d'une fille de seize ans, créature rechignée, d'une aspect repoussant, qui a les manières d'un cochon, et de trois enfants plus jeunes, êtres rugueux qui n'ont

rien de l'enfance. Toute la famille semble considérer que la courtoisie et la gentillesse en paroles ou en actions, sont " des œuvres de la chair" sinon " des œuvres du démon. " Ils renversent et jettent par terre des objets qui vous appartiennent, sans vous présenter leurs excuses, ou même sans songer à ramasser ces objets ; quand je les remercie pour quelque chose, ils me regardent avec une grimace étonnée. Je voudrais pouvoir leur enseigner de meilleures manières. L'âpre avidité, la poursuite exclusive du gain, avec une complète indifférence pour tout ce qui n'aide pas à s'enrichir, sont en train de détruire l'affection et la vie de famille, dans tout l'Ouest américain. C'est après une expérience totale de près de deux années aux Etats-Unis, que j'écris ces choses, et bien à contre-cœur. Mistress Chalmers est propre dans sa personne et ses habits, et la nourriture qu'elle nous sert, bien que pauvre, est propre aussi. Travail, travail, travail, en ce mot se résument tous leurs jours et toute leur vie. Ils sont absolument insociables. Ils ont une fille mariée qui demeure de l'autre côté de la rivière, elle

est tout comme sa mère, rude, sans affection, morale, et dure au travail. Tous les matins, un peu après sept heures, quand j'ai balayé la case, la famille y vient faire ses dévotions. Chalmers ânonne un psaume sur un ton dolent et lugubre ; ils lisent un chapitre de la Bible et, lui, ensuite, récite les prières. Le dimanche est un jour affreux. La famille observe le commandement à la lettre et ne travaille pas. On récite l'office deux fois, et plus longuement que les jours de semaine. L'homme s'essaye à lire un vieil exemplaire usé du "Boston Fourfold State," mais il s'endort bientôt et tous ne s'éveillent que pour les repas. Ce jour est affreux ; il semble qu'on n'en verra jamais la fin. Vous avez maintenant une idée de mon entourage. C'est une existence morale, mais *dure, sans affections, sans rien qui charme, sans rien qui console, sans rien qui embellit,* une existence *grinçante. Ces gens vivent dans un manque de confort, d'aisance et de raffinement qui ne semble possible que chez les gens de race britannique."*

Mais qu'est tout cela, si ce n'est la hideur, *l'immense ennui* de la vie dont nous avons parlé

si souvent, la vie de notre philistin britannique sérieux, de notre Murdstone ; la même vie avec son type défectueux de religion, son horizon étroit d'intelligence et de savoir, son sens faussé de la beauté, ses manières rudes et vulgaires, seulement, c'est cette vie à sa phase initiale, rudimentaire.

J'en ai de propos délibéré pris le tableau dans une région qui se trouve en dehors des Etats établis de l'Union, afin qu'il fut bien évident que je ne voulais pas décrire la civilisation américaine, et que les Américains puissent dire avec une vérité parfaite, que la civilisation américaine est quelque chose de totalement différent. Et si, pour faire pendant à ce portrait de notre Murdstone, en d'autres pays et en d'autres circonstances, nous vous présentions aussi—et nous y sommes tenus afin de bien dégager la clarté de nos impressions—un portrait de notre Quinion dans des conditions semblables,nous ne le prendrions pas du tout en Amérique,mais dans nos colonies australiennes. Le correspondant spécial de la *Bathurst Sentinel*, critique un chanteur italien qui, au théâtre de Sydney, joue le rôle du comte, dans la *Somnambule*, voici ce qu'il en dit : " Son ventre à part, c'est le plus bel artiste que j'aie vu au théâtre depuis des années, et, s'il ne s'insinue

pas dans les affections et ne brise pas les gésiers de la moitié des jeunes filles de Sydney, ce sera un signe certain qu'il y a rareté de baume en Galaad. " Ceci n'est pas de Mark Twain, ni d'un humoriste américain, c'est de la *Sentinelle* de Bathurst.

Ainsi, je suis allé aux Montagnes Rocheuses pour vous présenter le Murdstone du Nouveau-Monde, et en Australie pour vous offrir le Quinion du Nouveau-Monde. Je n'ai nullement attaqué la civilisation américaine dans ces Etats du nord, du centre et du sud-ouest auxquels les Américains ont droit de nous référer, lorsque nous cherchons à connaître leur civilisation, et auxquels, de fait, ils nous refèrent. Ce que je veux dire, et je ne donne pas à ma proposition la forme d'une assertion—c'est une simple question que je pose, une question à mes amis d'Amérique, qui, comme moi, croyant en l'égalité et épris d'une vie supérieure, me demandent pourquoi, lorsque je fais l'éloge de l'égalité, je n'emprunte pas mes exemples à la société américaine.—Ce que je veux dire, c'est ceci : Jusqu'à quel point l'influence de ces deux éléments, produits naturels de notre race, Murdstone et Quinion, l'un le Philistin amer et grave, et l'autre le Philistin tapageur, agit-elle sur la vie aux Etats-Unis, et en abaisse-t-elle

le niveau ? Je ne me prononce pas, moi-même, sur la question, je n'ai pas les connaissances requises. Mais tout ce que nous entendons dire sur l'Amérique—ce que nous entendons dire par les Américains eux-mêmes—indique, autant que j'en puis juger, la présence en grand nombre et la puissance de ces végétations anormales de la classe moyenne, chez eux comme chez nous. Nous n'avons pas réussi à contrecarrer leur influence, ici, et tant que nos hommes d'Etat et nos chefs politiques continueront à agir, comme ils le font actuellement, que Lord Frederick Cavendish félicitera la classe moyenne de l'énergie et de la confiance en soi-même dont elle fait preuve, en se passant d'écoles publiques, et que Lord Salisbury l'invitera à prendre part fortement et définitivement, en faveur du *surnaturel*, nous ne réussirons pas.

On nous parle, cependant, de groupes d'enfants de la lumière existant dans chaque ville des Etats-Unis, d'un ordre social élégant qui y prévaut et, cela nous rend tout d'abord fort jaloux. Mais, on se met bientôt à penser que sûrement, les optimistes qui nous renseignent font erreur. Les plaintes qui ont cours sur l'état de la vie publique aux Etats-Unis, sur l'impossibilité croissante où se trouvent les gens

qui se respectent d'y prendre part ; sur la corruption et la vénalité ; sur l'extrême violence du langage et l'abus de l'invective ; sur l'extravagance des attrape-nigauds ; les plaintes qui nous viennent d'Amérique, au sujet de tous ces maux, si nous y ajoutons un spectacle comme celui que nous a offert tout récemment le procès de Guiteau, nous portent à croire que Murdstone et Quinion, ces excroissances de l'esprit des classes moyennes anglaises, doivent exercer encore plus de ravages aux Etats-Unis que chez nous. M. Lowell, lui-même, précisément dans ce même essai où il se montre un peu aigre pour les Etrangers, parle de la triste expérience que fait l'Amérique du "gouvernement par la déclamation." Et cette semaine, comme pour confirmer ses paroles, nous voyons les journeaux américains protestant "d'une manière violente et comminatoire" contre le "brutal outrage infligé aux Etats-Unis qu'on a insultés dans la personne de citoyens américains, emprisonnés dans des donjons anglais." Nous les entendons crier : "Le peuple demande leur mise en liberté ; il faut qu'ils soient libérés ; malheur aux hommes publics ou au parti qui mettront obstacle à cet acte de justice !" Nous les voyons se retourner contre M. Lowell, lui-même, et

l'apostropher dans le style suivant : " Ce Lowell est un coquin et une disgrâce pour la nation américaine, le ministre Lowell s'est moqué de son propre pays et a renié tout ce qui dans son histoire et ses institutions, le fait grand et libre."

Il me semble—bien que je ne sois pas, je le confesse, en état de juger la question implicitement—que tout cela indique un développement en Amérique, de la personnalité de notre Murdstone et de notre Quinion, le Philistin bilieux et le Philistin tapageur, tous deux s'exhibant de compagnie avec une désinvolture parfaite et rencontrant peu d'obstacles. Comme j'écris de la rue Grub (1), j'ajouterai que, dans mon opinion, le sort que l'on a fait à la question des droits d'auteur entre nous et les Etats-Unis, nous mène exactement aux mêmes conclusions. Le refus par les Américains, de nous garantir nos droits d'auteurs, à nous pauvres diables d'Anglais, est un procédé qui devait nécessairement plaire à Murdstone et à Quinion ; la manière dont M. Conant justifie le

(1) Rue de Londres où vivaient autrefois, beaucoup d'écrivains s'occupant, surtout, de la confection des almanachs et des dictionnaires, de recherches historiques, et de compilations. On s'est habitué à dire, en parlant de certains littérateurs : C'est un monsieur de la rue Grub.—(N. d. T.)

procédé et y applaudit, et continue à le justifier et à y applaudir, en dépit de tout ce qu'on peut lui dire, et retourne effrontément nos arguments contre nous, est exactement la manière dont Murdstone et Quinion voudraient être soutenus et s'attendraient à être soutenus, après avoir réglé la question des droits d'auteur, à l'Américaine. En M. Conant, ils possèdent un homme précieux : *illi robur et æs triplex*, en effet Et sans doute quelques Américains, individus hautement civilisés, " qui chevauchent d'un côté à l'autre de l'Atlantique " désapprouvent fortement les paroles et les actes de M. Conant et de ses constituants. Mais, se peut-il qu'il existe des groupes persistants d'enfants de la lumière, réunis en un ordre social élégant, d'un bout à l'autre de l'Union ? S'ils existaient, est-ce que leur sens de l'équité, leur sens de la délicatesse, ou encore leur sens du ridicule, n'aurait pas prévalu, même dans cette question des droits d'auteur, contre l'opinion de M. Conant et de ses constituants ?

La vie civilisée de l'Amérique dépend, pour l'avenir, de la création et de la propagation de pareils groupes, comme en dépend aussi, pour l'avenir, la vie civilisée de l'Angleterre ; cela au moins, est certain. Si l'Amérique réussit à créer et à installer ces groupes chez elle, avant

que nous n'ayons réussi à créer et à installer les nôtres, elle enverra du secours de l'autre côté de l'Atlantique. Considérons, à l'heure qu'il est, nos positions respectives, et voyons quels sont les avantages que l'une possède et qui manquent à l'autre :

Nous avons, en Angleterre, la liberté, l'industrie, l'esprit de conduite, une splendide aristocratie qui sent la nécessité de la beauté et des bonnes manières ; nous avons, surtout, comme l'a signalé M. Charles Sumner, une classe unique de *gentlemen*, n'appartenant ni à la grande propriété foncière, ni à la noblesse, mais cultivés et raffinés. L'Amérique n'a pas notre splendide aristocratie ; il est vrai que cette splendide aristocratie est matérialisée, et, que dans la masse de la nation, [illegible] fait rien, ou presque rien, pour aider au [illegible]oppement du sens de la beauté et à celui de la vie sociale et des bonnes manières. Nous ne devons donc pas nous hâter de déclarer, avec M. Hussey Vivian, que la civilisation américaine souffre de son absence. D'ailleurs, il se créé très rapidement chez les Américains, nous dit-on, une classe de gens très riches et tout à fait suffisamment matérialisés. L'Amérique n'a pas notre classe considérable et unique de *gentlemen* ; elle en a quelques-uns, nécessairement,

mais en nombre absolument inférieur à ce que nous possédons ici. Notre classe anglaise de *gentlemen*, laissée à sa propre initiative et non entravée, a des qualités éminentes ; notre gouvernement de l'Inde, dont nous avons le droit d'être fiers, est en grande partie son œuvre ; mais, en présence de la grande puissance de barbarie qui prévaut ici, ou en présence d'une grande force de philistinisme, son activité est quelque peu limitée et inefficace ; notre classe de *gentlemen*, nous le savons, manque de foi et d'ardeur et ne constitue guère une force civilisatrice, pour la nation en général. Son influence ne se fait pas beaucoup plus sentir peut-être que celle des "quelques individus plutôt civilisés" qui, d'après notre ami de Boston, chevauchent d'un côté à l'autre de l'Atlantique, ne se fait sentir en Amérique. Peut-être que l'Amérique, avec ses besoins actuels, ne souffre pas beaucoup de la privation de notre classe spéciale de *gentlemen*. Ayant cette classe de moins que nous, mais aussi dégagés de l'influence et du faux-idéal de nos Barbares, les Américains ont, comme les Anglais, l'esprit de conduite, le sens religieux ; ils ont l'activité, et ils ont la liberté ; mais ils possèdent aussi, mieux que tout ce que nous possédons : cette excellente chose, l'égalité. Toute-

fois, nous avons probablement raison de croire que, de même que nous, en Angleterre, avec notre aristocratie, nos *gentlemen*, notre liberté, notre activité, notre religion et notre esprit de conduite, nous voyons la civilisation de la plus grande partie de notre peuple, de notre immense classe moyenne, entravée par un type défectueux de religion, un horizon étroit d'intelligence et de savoir, un sens faussé de la beauté, des manières communes et rudes ; de même, en Amérique, où cette classe est encore plus importante et plus puissante qu'elle n'est ici, la civilisation doit souffrir des mêmes maux. Avec un peuple de notre race, il ne pourrait guère en être autrement, aussi longtemps qu'il sera possible de le désigner, en toute sincérité, comme " le plus limité à l'éducation de l'école primaire et le moins cultivé qui existe. "

La culture réelle du peuple des Etats-Unis, comme celle de la classe moyenne en Angleterre, lui a été donnée dans sa religion et par sa religion, " la seule chose dont elle ait besoin." Mais l'insuffisance de cette religion devient, de jour en jour, plus manifeste ; elle s'occupe, il est vrai, d'entités et de paroles qui sont d'une vérité indestructible et inépuisable, en même temps qu'éternellement salutaires ; mais, elle a ses fondations et ses racines dans le surna-

turel ; elle ne peut s'approcher de ces êtres, ou recevoir ces paroles que dans des conditions surnaturelles. Or, une religion basée sur le surnaturel, est condamnée à la dissolution inévitable (1)—que ce soit avec ou sans la bataille d'Armageddon (2), pour laquelle Lord Salisbury se prépare. Fidélité à la conscience ! crie en Angleterre et aux Etats-Unis, le protestantisme populaire, qui, lorsqu'il a dit cela, croit en avoir dit assez. Mais l'analyse moderne scrute sans relâche cette conscience et lui demande de rendre compte d'elle-même. Quelle espèce de conscience, une vraie ou une fausse conscience ? " La conscience est la plus changeante des règles ; la conscience est présomptueuse chez les forts, timide chez les faibles et les malheureux, inquiète chez les indécis ; organe obéissant du sentiment qui nous domine et des opinions qui nous gouvernent ; plus trompeuse que la raison et la nature." Ainsi

(1) La religion qui n'est pas basée sur le surnaturel, n'est pas une religion, c'est un système philosophique. La religion, ainsi que son étymologie l'indique (*religare*, relier) est le lien qui nous unit à l'Etre surnaturel dont dépend notre vie, au créateur de toutes choses. Les conceptions de l'homme mortel sont éphémères comme lui-même. (N. d. T.)

(2) Célèbre champ de bataille sur lequel se sont plusieurs fois rencontrés, les Juifs et les Philistins. (N. d. T.)

s'est exprimé un des plus nobles et des plus purs moralistes, Vauvenargues ; et quelque terrible que cela soit à entendre au protestantisme populaire d'Angleterre et d'Amérique, Vauvenargues a ainsi décrit avec une vérité parfaite, cette conscience à laquelle le protestantisme populaire fait appel, comme à un terrain d'appui qu'il suppose inébranlable.

Ayant jusqu'à présent négligé tous les artifices de la polémique, et m'étant contenté de poser à mes amis américains, des questions sur l'état réel de leur civilisation, questions auxquelles ils peuvent répondre à leur avantage, si cela leur plaît, je veux leur laisser le dernier mot. Ils m'ont gracieusement offert le secours de leur civilisation, pour corriger la nôtre, et moi, sans vain anglo-saxonnisme, car je reconnais que notre civilisation insulaire est très peu satisfaisante, mais dans le but d'arriver à la vérité et de ne pas être déçu dans l'espoir que je concevrais de recevoir des secours d'un endroit d'où il ne peut venir, je demande si les Américains, en y regardant de près, croient sincèrement leur civilisation plus satisfaisante que la nôtre. Et, au cas où ils viendraient à la conclusion, après y avoir mûrement pensé, que, ni notre civilisation ni la leur ne sont dans un état satisfaisant, je veux terminer en

proposant un remède qu'il est réellement héroïque à moi de proposer, car j'ai mortellement ennuyé les gens à son sujet, et chaque fois que j'en fais mention, je me crée de nouveaux ennemis et je diminue le petit nombre d'amis qui me restent. Je ne puis m'empêcher, cependant, de demander si les défauts de la civilisation américaine—si tant est qu'elle soit défectueuse—n'aurait aucun rapport avec ce fait allégué par M. Lowell que " les Américains sont le peuple le plus limité à l'éducation des écoles primaires et le moins cultivé du monde." Une culture plus large, plus haute, une perception plus délicate, voilà ce qui manque. Les amis de la civilisation, au lieu de chevaucher d'un côté à l'autre de l'Atlantique, devraient passer quelque temps chez eux et travailler énergiquement à faire, de l'administration, des tribunaux, du théâtre, des arts, dans chaque Etat, des facteurs idéaux pour corriger et ennoblir le sentiment public. Les amis de la civilisation, quelque nombreux qu'ils puissent être, trouveront probablement qu'au moyen d'un apostolat sérienx de ce genre, ils peuvent accomplir beaucoup. Mais la réforme qui, réellement, sera la plus fructueuse et qu'il faut surtout désirer pour les Etats-Unis, en autant que j'en puis juger, c'est abso-

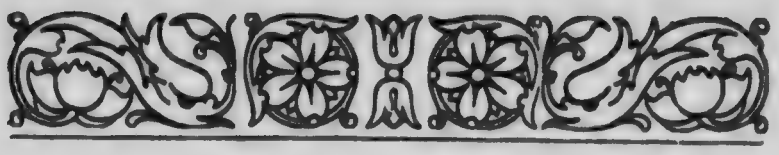
lument la même réforme que nous requérons avec urgence, en Angleterre—la réforme de l'éducati n secondaire. Les écoles primaires et communales aux Etats-Unis, sont bien connues et tout le monde en fait l'éloge. Relativement à l'éducation supérieure ou universitaire, elle suscite de si hautes ambitions, est tellement en évidence et n'est requise que par un nombre d'individus comparativement si restreint, que nous n'avons pas d'inquiétudes à concevoir. Une institution comme l'université de Harvard est probablement tout ce que l'on peut désirer. Mais des établissements d'éducation secondaire, réellement dignes de ce nom, pour former, en une proportion convenable, de l'âge de douze ans à celui de dix-huit ans, des membres de la jeunesse, dont un certain nombre seraient, chaque année, répartis dans la vie sociale : voilà ce dont l'Amérique à besoin, je crois, comme nous en avons besoin nous-mêmes et ce qu'elle ne possède pas plus que nous ne le possédons. Je sais qu'elle a des *High Schools ;* je connais leurs programmes : Latin, grec, français, allemand, arpentage, chimie, astronomie, histoire naturelle, philosophie, constitution des Etats-Unis, tenue des livres, trigonomètrie, etc. Hélas ! pour citer encore Vauvenargues : " On ne corrigera jamais les

hommes d'apprendre des choses inutiles. " (1) Mais de bonnes écoles commerciales, pas avec le programme de nos académies classiques et commerciales, mais avec un programme sérieux, adéquat aux besoins et aux capacités de ceux qu'on veut former, sont, dans mon opinion, je le répète, ce dont la civilisation américaine a actuellement le plus besoin, de même qu'ils sont ce dont notre civilisation, à nous, a également le plus besoin. C'est le remède naturel aux défauts dont sont entachés, à l'heure qu'il est, nos deux civilisations. Je le recommande à l'attention de mon critique de Boston, et, dans quelques mois, peut-être, quand Barnum exigera moins d'espace, pour les chroniques de Jumbo (2), il me dira ce qu'il en pense.

---

(1) En français dans le texte.

(2) Fameux éléphant du cirque de Barnum.



TROISIÈME PARTIE

ENCORE UN MOT SUR LES ETATS-UNIS

Pendant que j'étais à Chicago, l'année dernière, on m'a demandé si Lord Coleridge n'écrirait pas nn livre sur l'Amérique. Je me suis permis de répondre pour lui, en toute confiance, qu'il ne ferait rien de la sorte. Pas à Chicago seulement, mais presque partout où je suis allé, on s'est enquis si, moi-même, je n'avais pas l'intention d'écrire un livre sur l'Amérique. On peut répondre pour soi-même avec plus de certitude que pour ses amis, et, j'ai toujours répondu qu'assurément telle n'était pas mon intention. Ecrire un livre sur l'Amérique, après un simple tour comme celui que j'ai fait dans ce pays, et sans un bagage plus considérable d'études préparatoires et d'observations locales que celui que je possède, me paraîtrait une impertinence.

Il y a fort longtemps que j'ai lu le fameux

ouvrage de M. de Tocqueville sur la *Démocratie en Amérique.* J'ai le plus grand respect pour M. de Tocqueville ; mais le souvenir que j'ai gardé de son livre, c'est qu'à mon goût, il est trop rempli d'abstractions et, de plus, qu'il est écrit dans un style que plusieurs écrivains français ont adopté, mais que je trouve fatigant,—un style coupé par petits paragraphes, se donnant l'air de déductions rigoureusement scientifiques, sans la réalité de la chose.—Il est fort probable que je suis injuste envers M. de Tocqueville. Ma faiblesse dans la haute spéculation est bien connue, et, j'ai l'intention de relire son livre sur la *Démocratie*, quand j'aurai visité l'Amérique une seconde fois et que les années m'auront apporté, peut-être, plus d'esprit philosophique. Le fait que je ne suis pas entièrement satisfait, même, de l'ouvrage de M. de Tocqueville, prouvera, dans tous les cas, jusqu'à quel point j'estime que c'est une chose sérieuse, d'écrire un livre satisfaisant sur les Etats-Unis.

Avant mon voyage en Amérique, et alors que je ne m'attendais nullement à jamais faire ce voyage, j'avais publié sous le titre, *Un mot sur l'Amérique*, non pas un livre, mais quelques modestes observations relativement à ce que je croyais que pouvait être la civilisation aux

Etats-Unis ; j'avais sous les yeux un article d'un journal de Boston, affirmant que, si jamais je visitais ce pays, j'y trouverais telles et telles choses. Or, prenant cet article pour texte, je faisais observer que, d'après tout ce que j'avais lu et en autant que j'en pouvais juger, c'était plutôt telles et telles autres choses que j'indiquais, que je m'attendais à y découvrir. Je disais que d'une aristocratie telle que nous la possédons ici, j'étais, naturellement, sous l'impression que je n'en trouverais aucune trace aux Etats-Unis ; que vraisemblablement, aussi, j'y constaterais, dans une grande mesure, l'absence de notre basse classe ; mais, que je comptais que ma vieille et familière amie, la classe moyenne, régnait sur le pays tout entier. Et alors, m'armant de ces phrases joviales qui sont propres, quelquefois, à rompre un peu l'ennui de graves recherches de ce genre, j'exprimais l'opinion que l'on ne devait guère posséder, en Amérique, que nos Philistins, sans notre aristocratie et avec très peu de notre populace.

Un Américain d'un esprit distingué et d'une parfaite candeur, dont je ne voudrais, pour aucune considération, trahir le nom à ses compatriotes, lut mes observations et me dit, à leur sujet, des choses qui me frappèrent beaucoup :

"Oui, affirma-t-il, vous avez raison et votre supposition est juste. Ce que vous trouveriez là-bas, en général, ce seraient des Philistins, comme vous les appelez, sans votre aristocratie et sans votre populace. Seulement, j'ajouterai que vous trouveriez aussi autre chose que cela, certains faits que vous ne mentionnez pas et que peut-être vous ne pouvez pas connaître sans visiter les Etats-Unis, mais que vous noteriez, si vous veniez en contact avec eux." Mon ami était un vrai prophète. Quand je vis les Etats-Unis, je reconnus que l'opinion que j'avais hasardée n'était pas, il est vrai, erronée, mais qu'il fallait y ajouter quelque chose, pour la compléter. Je ne voudrais pas que mes amis d'Amérique ou mes compatriotes, ici, en Angleterre, crussent que mon article *Un mot sur l'Amérique* contenait ma pensée entière et définitive, relativement au peuple des Etats-Unis. Je vais leur communiquer les impressions nouvelles et modifiées que je dois à l'expérience, en toute bonne foi, comme je l'ai fait pour mes anticipations premières, aussi simplement et franchement que possible. Lorsque j'aurai visité les Etats-Unis de nouveau, vu les immenses régions de l'ouest et relu l'ouvrage classique de M. de Tocqueville sur la Démocratie, peut-être ma vision se sera-t-elle agrandie

et mes impressions présentes auront-elles encore été modifiées par de nouvelles idées. S'il en est ainsi, je promets d'en faire ma confession, comme il convient ; non pas même, alors en écrivant un livre sur les Etats-Unis, mais, en publiant un bref essai sur ce grand sujet, "*Un dernier mot*," qui, ainsi que ses prédécesseurs, sera un entretien sincère et à cœur-ouvert, avec les lecteurs de cette revue.

Je suppose que, par nature, je ne suis pas disposé à attacher aux "institutions" autant d'importance, que le font la plupart des gens. Les Américains pensent beaucoup de bien de leurs "institutions" et en parlent beaucoup. Je suis porté, par ma nature, à appeler toutes ces sortes de choses, *machineries*, et à m'occuper plutôt des hommes et des caractères. Mais avant d'aller aux Etats-Unis, je n'avais jamais vu un peuple favorisé d'institutions paraissant expressément et absolument faites pour lui et, en conséquence, je n'avais pu appécier convenablement les résultats d'un semblable état de choses.

Sir Henry Maine, dans un écrit admirable qui, bien qu'il ne soit pas signé, trahit son auteur par ses rares et si caractéristiques qualités de style et de pensée—Sir Henry Maine, dans la *Quaterly Review*, adopte et répète à

plusieurs reprises, cette proposition de M. Scherer que " *la Démocratie n'est qu'une forme de gouvernement.* " Il s'ingénie à tourner en ridicule une phrase de l'*Histoire des Etats-Unis* de M. Bancroft, où il est dit de la démocratie américaine " *qu'elle poursuit sa marche ascendante, uniforme et majestueuse, comme les lois de l'être, sûre d'elle-même comme les décrets de l'éternité.* " Admettons la manière de voir de Sir Henry Maine, et refusons à la démocratie américaine, le droit à une ambition aussi magnifique. N'acceptons pas, non plus, comme mieux fondée, cette affirmation de la Déclaration de l'indépendance, que " *tous les hommes ont été créés égaux et ont reçu de leur créateur, certains droits inaliénables, au nombre desquels sont la vie, la liberté et la poursuite du bonheur.* " Admettons que ces droits naturels sont une fiction, que le hasard et les circonstances ont contribué tout autant à faire les Etats-Unis ce qu'ils sont, qu'une prévoyance mûrie et des desseins préconçus ; admettons encore que le joug de l'Angleterre que les Américains ont secoué, n'était pas le gouvernement oppressif et tyrannique que les démagogues supposent, et, que le mérite des rebelles n'a pas été celui d'opprimés se levant contre des tyrans, mais celui de jeunes gens intelli-

gents se débarassant de gardiens stupides et gêneurs qui ne les comprenaient pas et les traitaient mal.

Accordons tout cela, si vous le voulez, mais, en faisant cette concession, ne perdons pas de vue le point réellement important qui est celui-ci : que les institutions des Etats-Unis leur vont parfaitement bien et que cette harmonie, cette concordance produit pour eux de magnifiques résultats. Si vous observez le jeu des institutions américaines, il vous vient à l'esprit la vision d'un individu vêtu d'habits qui lui vont à merveille, lui laissant toute l'aisance, toute la grâce de ses mouvements. Ils sont amples là où il faut de l'ampleur, et bien ajustés là où il vaut mieux qu'ils soient bien ajustés. Le gouvernement central des Etats-Unis tient entre ses mains toutes les fonctions qui doivent être exercées au siège du pouvoir central, pour que la nation conserve une unité réelle ; mais, ces fonctions seules et aucune autre. Les législatures d'Etats et les municipalités donnent au peuple la liberté absolue d'administrer ses propres affaires et constituent, en outre, une école permanente et précieuse où s'acquiert l'expérience pratique. Il se trouve encore—pour en revenir à notre comparaison—que ce merveilleux complet s'adapte naturel-

lement à la croissance de celui qui le porte et se prête à tous les agrandissements, au fur et à mesure qu'ils deviennent nécessaires. Je parle de l'état de choses qui prévaut en Amérique, depuis l'abolition de l'esclavage, de celui qui, à l'époque où nous sommes, frappe l'œil de l'observateur.

Il y a dans les institutions américaines, des points qui prêtent à la critique. On pourrait penser, par exemple, qu'il vaudrait mieux que le terme d'office du président fût de plus longue durée et que les ministres siégeassent au Congrès, ou possédassent la confiance du Congrès. On pourrait dire encore, que les lois relatives au mariage devraient être votées au Congrès, pour la nation tout entière, et ne pas varier selon le bon plaisir des législatures de chaque Etat. J'ai été frappé, moi-même, des inconvénients qui résultent du fait qu'un citoyen ne peut représenter au Congrès, que son propre district ; c'est ainsi qu'un homme, comme Wendell Phillips, s'est trouvé exclu de cette assemblée, parce que Boston n'a pas voulu le réélire. C'est comme si M. Bright, ne pouvant se faire élire membre du Parlement britannique, à Rockdale, se trouvait dans l'impossibilité d'avoir à sa disposition, aucune autre circonscription. Mais ce sont là des questions de

machinerie—pour me servir d'une expression à moi—qui ne doivent pas nous faire perdre de vue que le fait capital, en ce qui concerne les institutions des Etats-Unis, consiste dans leur adaptation parfaite au peuple américain et dans leur fonctionnement aisé et naturel. S'il ne nous est pas permis de dire avec M. Beecher que ce peuple "*a du génie pour l'organisation des Etats*", il faut admettre que, dans sa propre organisation, il a bénéficié d'une bonne fortune tout à fait exceptionnelle.

Oui, ce qu'on appelle, dans le jargon des publicistes, le problême politique et le problême social, le peuple des Etats-Unis me semble l'avoir résolu, ou, si l'on veut, la Fortune l'a résolu pour lui, avec un succès indéniable. D'une conquête ou d'une invasion du dehors, les Américains sont suffisamment forts pour n'avoir rien à redouter. Quant à leurs affaires intérieures, la première chose à rappeler, c'est qu'au fond, ils ne font qu'un seul peuple avec nous et que, comme nous, ils ont de l'esprit de conduite. On assure qu'il y a beaucoup de corruption parmi leurs politiciens, dans les administrations publiques, dans l'administration municipale et dans l'administration de la justice. Ce qu'en dit Sir Lepel Griffin nous ferait croire que l'administration de la justice

en particulier, est si absolument corrompue, qu'un individu qui a un procès n'a qu'une chose à faire, remettre à son avocat la somme nécessaire pour acheter les juges et qu'alors, le gain de sa cause est assuré. Les Américains eux-mêmes se servent d'un langage si énergique, lorsqu'ils peignent la corruption qui prévaut chez eux, qu'ils ne doivent pas être surpris, si les étrangers ajoutent foi à ce qu'ils disent. Pour ma part, j'avais tant entendu dire et tant lu sur le discrédit qui s'attachait à la vie politique américaine, sur le fait que les meilleurs citoyens s'en tenaient éloignés, et que ceux qui s'y abandonnaient étaient des hommes indignes, que j'avais fini par supposer qu'il en devait être ainsi et qu'il fallait chercher les bons Américains ailleurs que dans la politique. J'eus ensuite le plaisir de dîner avec M. Bancroft, à Washington ; et, bien que cet historien ait, dans l'opinion de Sir Henry Maine, loué outre mesure l'harmonie ı é-établie de la démocratie américaine, il avait, dans tous les cas, invité pour me rencontrer une demie-douzaine d'hommes politiques, qu'en Angleterre, nous déclarerions des membres du parlement, de la plus haute catégorie, tant à cause de leur maintien, de leurs manières, et de leur commerce sympathique, que de leur

intelligence et de leurs connaissances générales. J'ai découvert qu'en réalité l'habitude si répandue, en Amérique, d'appeler un politicien "*un voleur*", n'a pas une signification bien différente de celle qu'on attache, en Angleterre, au qualificatif de "menteur" appliqué à Lord Beaconsfield et à celui de "détraqué" appliqué à M. Gladstone. Cela veut dire tout simplement que l'individu qui s'exprime ainsi, diffère d'opinion avec l'homme politique en question et ne l'aime pas.

Ce n'est pas, du reste, que j'admette que le patriote américain à tous crins ait raison, lorsqu'il vous dit qu'il n'y a pas plus de corruption dans la politique et les administrations publiques aux Etats-Unis, qu'en Angleterre ; je crois qu'il y en a plus, que le niveau des deux est plus bas chez eux : et cela pour une cause sur laquelle j'aurai à revenir ci-après. Mais on exagère cette corruption, ce n'est pas le mal étendu et profond qu'on nous a représenté si souvent ; le mal n'a pas encore atteint un degré tel, que les bons éléments de la nation ne puissent l'extirper complètement, s'ils le veulent ; et ils le voudront. La vérité de ce que j'ai dit, relativement à l'excellence et à l'heureux fonctionnement des institutions

américaines, reste donc entière et n'est aucunement atténuée par ce qui précède.

De plus, la société américaine n'est aucunement exposée au danger d'une révolution. Je ne prétends pas que les Etats-Unis échappent à l'action de toutes les causes qui peuvent conduire à une révolution ; je veux dire que leur situation est bien supérieure, sur ce point, à celle des vieux pays d'Europe, et, je crois que ce qu'ils ont de bons éléments leur donnera les moyens d'échapper au danger, si tant est qu'ils en soient quelque peu menacés, eux aussi, et, dans l'avenir comme dans le présent— l'avenir pour lequel quelques observateurs signalent ce danger comme si certain et si formidable.—Lord Macaulay a prédit qu'un temps viendrait où l'on verrait règner aux Etats-Unis, le même état de choses que nous constatons aujourd'hui en Angleterre , que les villes se rempliraient, que toutes les terres seraient occupées. " *Et alors*, disait-il, *la division entre les riches et les pauvres, s'établira sur la même échelle que chez nous et sera tout aussi embarassante* " Il oubliait que les Etats-Unis n'ont pas ce qui, certainement, chez nous, fixe et accentue la division entre les riches et les pauvres, la distinction de classes. Non seulement, il n'y existe pas de distinction entre

nobles et bourgeois, entre une aristocratie et une classe moyenne, les Américains n'ont même pas de degrés entre le bourgeois et le laboureur ou l'artisan, entre une classe moyenne et une basse classe. Ils n'ont aucune base sur laquelle ils pourraient échaffauder de telles distinctions et les faire accepter. Leur domesticité se recrute parmi les Irlandais, les Allemands, les Suédois et les Nègres. En dehors de la domesticité, et dans la limite des carrières qu'il peut être appelé à remplir, un Américain passe facilement d'une besogne à une autre, de la pauvreté à la richesse et de la richesse à la pauvreté. Aucune des positions qu'il peut occuper ne lui paraît dégradante et ne le fait décheoir socialement. La pauvreté est pour lui un inconvénient et, il la considère plutôt désagréable qu'humiliante. Quand l'émigrant d'Europe fait souche dans sa nouvelle patrie, il devient semblable à l'Américain.

On peut donc dire que les Américains, lorsqu'ils ont conquis leur indépendance, n'avaient pas les éléments d'une division de classes et qu'ils n'ont pas de mérite de ne pas l'avoir inventée. Mais je ne soutiens pas la thèse que les Américains doivent recevoir des éloges pour les institutions qu'ils se sont données, je

constate seulement que ces institutions fonctionnent bien. Si l'on considère, cependant, combien les distinctions de rang et de classe sont prisées dans le monde, combien les hommes sont prompts à les adopter, combien les Américains eux-mêmes, indubitablement, sont susceptibles d'en sentir l'attraction, on devra reconnaître que les fondateurs de la République ont fait preuve de beaucoup de bon sens en se défendant de toute velléité de les créer à l'origine de leur vie nationale, et que leurs descendants ont également droit à nos éloges, d'avoir échappé ou résisté à la fantaisie de les inventer depuis lors. Evidemment, les Etats-Unis ne se sont pas constitués en des circonstances semblables à celles de l'époque féodale, mais en l'âge moderne ; non pas dans les conditions d'une époque favorable à la subordination, mais dans celles d'une époque d'expansion. Leurs institutions n'ont fait que se plier à la forme et à la pression de l'état de choses qui régnait alors. Une époque féodale, une époque de guerre, de défense et de concentration, a besoin de centres de pouvoir et de propriété, et elle consolide la propriété en y adjoignant les distinctions de rang et de classe. La propriété devient plus honorable, plus solide ; et, dans les âges féodaux, cela est bien, car sa facile trans-

mutation serait une source de faiblesse. Mais dans un âge d'expansion, quand il est entendu que chaque homme doit avoir autant de chances que ses voisins, à réussir et à faire fortune, le plus facilement la propriété change de maître, mieux cela vaut. L'envie avec laquelle on regarde son possesseur diminue et la société n'en a que plus de sécurité.

En dépit de tout ce que l'on dit sur le culte du tout puissant dollar, en Amérique, je crois que les riches y sont regardés avec moins d'envie et de haine qu'ils le sont en Europe. Pourquoi cela ? Parce que leur situation est moins stable, parce que le gouvernement et la législation ne les prennent pas plus au sérieux que les autres hommes, n'en font pas des grands seigneurs et ne leur aident pas à fonder des familles patriciennes et à les perpétuer. Chez nous, les principaux propriétaires du sol sont déjà des barons, et chaque homme riche aspire à devenir un grand seigneur, s'il est possible. C'est pourquoi un gentilhomme campagnard anglais se considère comme faisant partie de l'ordre de la nature ; le gouvernement et la législation justifient, chez lui, cette prétention.—Que le prix du blé tombe si bas, que ses dépenses en soient fortement diminuées, il vous

dira que si cela continue, il ne pourra plus vivre en gentilhomme campagnard ; et chez nous, toutes les personnes bien élevées lui donneront leurs sympathies et seront contrariées. Un Américain dirait " Et pourquoi continuerait-il à vivre en gentilhomme campagnard ? " Les journaux conservateurs aiment à nous donner comme argument, en faveur des lois sur la chasse, que sans ces lois, un gentilhomme campagnard ne consentirait pas à vivre sur son domaine. Un Américain dirait : " Et qu'importe ? " Peut-être qu'à une oreille anglaise, tout cela peut sembler brutal. Le fait est que l'Américain ne prend pas son homme riche aussi au sérieux que nous prenons le nôtre ; il n'en fait pas un baron, et si on lui proposait la chose, elle lui paraîtrait absurde. Je suppose que M. Winans, ce millionnaire américain qui, chez nous, ajoute forêt de cerfs à forêt de cerfs, et ne souffre pas qu'un fermier de ses domaines possède un simple petit agneau, regarde sa manière d'agir comme une manifestation colossale d'*humour* américain, " illustrant " les absurdités du système anglais de propriété et de privilèges. Demandez à M. Winans s'il ne veut pas travailler à l'introduction aux Etats-Unis, des lois de chasse de l'Angleterre, et il vous répondra, avec un rire joyeux, que l'idée

est ridicule, que ces folies britanniques ne sont bonnes que pour la consommation locale.

L'exemple de la France ne doit pas nous induire en erreur. Là, pourrait-on nous dire, les institutions sont républicaines, et cependant la division et la haine entre les riches et les pauvres sont intenses. Cela est vrai, mais en France, bien que les institutions soient républicaines, les idées et la morale ne le sont pas. En Amérique, ce sont non seulement les institutions qui sont républicaines, mais la morale et l'idéal qui prévalent le sont aussi. L'idéal et la morale d'une classe moyenne raisonnable et décente. Les éducateurs du peuple sont imbus de l'esprit de cette classe. En France, si vous pouviez lire dans le cœur des journalistes et des romanciers populaires, qui sont, pratiquement, les éducateurs du peuple, de l'autre côté de la Manche, vous trouveriez que leur idéal, c'est un régime du Barry ou Pompadour, sous lequel, eux-mêmes joueraient le rôle de Faublas. Avec la prévalence de cet idéal, cette vision d'objets pour la possession desquels la richesse est désirable, les détenteurs de la richesse deviennent haïssables à la multitude qui peine et endure ; et c'est ainsi que la société est minée. Là se trouve un des inconvénients dont ont à souffrir les Français, en

raison de leur culte de la grande déesse Lubricité, auquel ils sont voués (1).

---

(1) Dans un chapitre relatif aux mœurs, en France et en Angleterre, de son excellent et impartial ouvrage " *French and English* ", M. P. G. Hammerton relève cette accusation de M. Arnold. " Les affirmations étranges de publicistes anonymes et irresponsables, dit-il, méritent à peine notre attention, mais j'ai toujours profondément regretté, que plusieurs auteurs bien connus et spécialement Matthew Arnold, aient laissé leur patriotisme se manifester par de semblables accusations. En 1885, M. Arnold a écrit sur l'Amérique, un article dans le *Nineteenth Century* et a pris la peine de sortir de son sujet, pour dire que les Français sont actuellement voués au culte de la grande déesse " *La Lubricité.* " C'est là un de ces racontars sur la France qui obtiennent facilement créance en Angleterre, parce qu'ils flattent le désir patriotique des Anglais de se sentir meilleurs que leurs voisins d'Outre-Manche....

«Ai-je jamais connu un Français dont on pût dire qu'il était véritablement voué au culte de la lubricité ? — Oui. J'en ai connu un absolument adonné à ce vice....J'ai connu un cas semblable en Angleterre, également. Appliquée à ces deux hommes, l'expression de M. Arnold serait absolument juste. Mais cet état d'âme qui constitue une sorte d'insanité, de monomanie, est rare.» " Sont-ils tous strictement vertueux, en France ? " continue M. Hamerton, qui a vécu longtemps en ce pays. " Non — Sont-ils tous strictement vertueux, en Angleterre ? Non. " Et dans le parallèle qu'il établit plus loin, il démontre qu'il n'y a que de légères différences dans les mœurs des deux pays. Seulement, dit-il, en résumé, l'Anglais a cet orgueil de vouloir être un peuple moral, et ni les comptes-rendus des Cours de divorce, ni les témoignages des médecins (en ce qui se rapporte, surtout, à l'armée), ni ce qu'il peut voir de ses yeux

La richesse, en France, excite une haine d'autant plus violente, qu'on la conçoit comme le moyen de satisfaire des appétits de l'espèce la plus vile et la plus égoïste.. Mais en Amérique, Faublas n'est pas plus l'idéal que Cariolan. On ne conçoit pas pl··s la richesse comme l'agent des plaisirs d'une classe de libertins, que comme l'agent de la magnificence d'une classe de nobles. On la conçoit comme une chose que presque tous les Américains peuvent atteindre et dont presque tous les Américains feront un usage convenable. Sa possession, dès lors, n'inspire aucune haine et—je retourne à la thèse avec laquelle j'ai commencé—l'Amérique ne court pas le danger d'une révolution. On nous représente la division entre riches et pauvres, comme une cause de révolution qui bientôt, sinon de suite, agira là comme ailleurs ; et cependant nous voyons que cette cause ne présente pas, là, les caractères que nous sommes habitués à lui trouver ailleurs.

Un peuple homogène, un peuple qui s'est constitué en l'ère moderne, à une époque d'expansion et qui s'est donné des institutions qui conviennent parfaitement à cette ère et à cette

---

même, dans nos rues, ne le convaincra qu'il n'est pas moral. Le Français, lui, n'a pas cette prétention et s'en moque. (N. d. T.)

époque et qui lui vont parfaitement—un peuple qui n'a pas à redouter au dehors la guerre, ni à l'intérieur, une révolution,— tel est le peuple des Etats-Unis. Nous devons admettre qu'il a résolu avec succès le problème politique et le problème social. Reste, je le sais, le problème humain dont la solution demande aussi à être considérée, mais j'y reviendrai plus loin.

Ce que je soutiens, présentement, c'est que, politiquement et socialement, les Etats-Unis constituent une nation qui vit dans des conditions naturelles et qui a conscience de vivre dans de telles conditions. Bénéficiant de cet état de santé et d'une conscience saine, le peuple américain juge avec la sûreté d'un peuple sain ; sur tout ce qui se rapporte à son état politique et social, il voit clair et il voit droit. Ainsi, lorsque Sir Henry Maine et M. Scherer nous disent que " la démocratie est simplement une forme de gouvernement ", nous pouvons leur faire observer qu'aux Etats-Unis, c'est une forme de gouvernement dans laquelle le peuple se sent à l'aise, et bénéficie de conditions naturelles, grâce à laquelle, conséquemment, il voit les choses clairement et sous leur vrai jour.

L'intérêt que nous prenons à étudier le peuple anglais des Etats-Unis, provient surtout,

nécessairement, de la portée que ce que nous y trouvons pourrait avoir sur nous-mêmes, peuple anglais de ces Iles. J'ai rapporté franchement ce qui m'a le plus frappé et m'a paru le plus neuf dans la condition de la race anglaise aux Etats-Unis. J'avais dit, avant mon voyage, que je supposais que le Philistin des Etats-Unis appartenait à une variété de Philistins plus joviaux que notre Philistin anglais, parce qu'il n'a pas, pour le rabougrir et le détordre, la pression des Barbares à laquelle ce dernier est sujet. Mais, je ne prévoyais pas jusqu'à quel degré cette jovialité supérieure, le naturel des conditions dans lesquelles il vit et l'absence de cette pression, porteraient le Philistin américain. Je continue à me servir de mon vieux nom de *Philistin*, parce qu'il me paraît qualifier exactement la masse de la population en Amérique, de même qu'il convient à l'important groupe central de la nation anglaise. Mais, dans ma bouche, ce nom est à peine un reproche, tant je me rends compte de la nécessité de l'existence du Philistin, si volontiers je reconnais ses mérites, tant je trouve de ce type en moi-même. Le Philistin américain, cependant, est bien plus différent de son frère britannique que je ne l'avais supposé tout d'abord. Et cette différence pour-

rait être, pour nous, Anglais du vieux continent, le sujet d'une courte étude fort profitable. Je vais en dire quelques mots :

Certainement, s'il est une chose entre toutes, que le monde entier répète à notre sujet, par le temps qui court, une chose dont la vérité ne peut être contestée, c'est que nous agissons comme un peuple qui ne pense pas avec logique et qui ne voit pas les choses sous leur véritable jour. Je sais que les journaux libéraux, autrefois, se plaisaient à dire que ce qui caractérisait les membres de notre bourgeoisie, c'était " leur intelligence droite et virile, perçant les sophismes, ignorant les lieux communs et donnant aux illusions conventionnelles leur valeur réelle. " Il y a plusieurs année de cela, je me suis senti alarmé, en voyant le *Daily News* et le *Morning Star*, tels Sédécias, le fils de Chenaanah, s'amuser ainsi, à confectionner des cornes de fer (1) pour notre classe moyenne et lui crier " Allez et prospérez ! " et mes premiers efforts, comme écrivain sur des questions d'intérêt public, furent stimulés par le désir de protester, de même que Michée, fils d'Imlah,

---

(1) Un théologien épiscopalien me dit que le roi Achab, ayant, un jour, consulté Sédécias, celui-ci, faux-prophète, l'assura qu'en s'armant de cornes de fer, il triompherait de ses ennemis. (A. L. T.)

contre ces assurances décevantes des faux prophètes. Et, bien que, comme Michée, j'aie reçu, à maintes reprises, des soufflets sur la joue, ma persévérance n'a pas fléchi ; à l'Institut Royal, j'ai exposé comment nous avions l'air de gens qui s'agitent vainement et battent l'air de leurs bras ; à Liverpool, j'ai signalé, comme notre lacune principale, le manque de lucidité. Maintenant, tout le monde affirme la même chose sur notre compte : que nous marchons avec hésitation, parce que nous sommes incapables de prendre une décision, et que nous ne prenons pas de décisions parce que nous ne saurions que devenir après. Si notre politique étrangère n'est pas celle " du Philistin britannique, avec ses goûts et ses aversions, ses effusions et ses confusions, ses syncopes de chaleur et de froid, son manque de dignité et de cette stabilité qui résulte de la dignité, son absence d'idées et de la stabilité qui provient des idées " alors, il faut l'admettre, tout le monde, au temps présent, commet une grave erreur.

Mais laissons là nos affaires étrangères ; il me serait inutile de traiter ce sujet, puisque ce que je voudrais démontrer, est admis par chacun. Parlons plutôt de nos affaires intérieures. Prenons, par exemple, l'état actuel de notre chambre des Communes. Est-il possible de

trouver quelque chose de plus confus et de plus à contre-sens ? Cette assemblée s'est jetée dans des embarras inextricables et semble incapable de reprendre son état normal. Les membres de la chambre, eux-mêmes, peuvent passer assez agréablement leur temps à déguster les incidents personnels qu'un tel état de confusion ne manque pas de faire naître à profusion, et trouver un peu d'excitation, lorsque les mêmes circonstances forcent M. Gladstone, et cela arrive très souvent, à déployer ses merveilleuses ressources. Mais pour un Anglais de sens judicieux, en dehors de la chambre, ce spectacle est tout simplement affligeant et humiliant ; le sentiment qui s'éveille en lui n'est pas un sentiment de plaisir, en présence des dons admirables du vieux chef libéral, mais un sentiment de dégoût de ce que ce grand homme doive les exercer ainsi. Chaque jour où les séances de la chambre sont suspendues, les citoyens bien pensants éprouvent une sensation de soulagement ; chaque jour où elle siège ils sont remplis d'appréhension. Au lieu de constituer une influence bienfaisante, car tel devrait être le rôle d'une pareille assemblée, la chambre des Communes, à l'heure qu'il est, exerce une influence malsaine ; elle donne un exemple qui ne redresse, ni ne corrige aucun

des défauts de la nation, mais qui, au contraire, les encourage. Ce qu'il y a de mieux à faire, à présent, c'est peut-être de détourner les yeux, autant que possible, de la chambre des Communes ; celui qui la voit constamment piétiner sur place, dans une désolante confusion, se sent porté à emprunter le style fulminant des prophètes hébreux courroucés et à l'appeler " un étonnement, un objet de mépris et une malédiction. "

Ainsi donc, nous ne pouvons pas dire de notre plus haute institution, la Chambre des Communes : Elle fonctionne actuellement, comme les institutions américaines, facilement et avec succès.

Passons maintenant à l'Irlande. Je ne demanderai pas si nos institutions fonctionnent aisément et avec succès dans cette île ; poser une telle question serait une plaisanterie trop amère et trop cruelle. Ces détestables procès qui se sont déroulés, l'année dernière, devant les tribunaux de Dublin, suggèrent le mot sombre et fatal qui s'applique à tout ce qui touche à l'Irlande : *Anti-naturel*, *anti-naturel*, *contre nature* ; c'est là le mot qui me vient irrésistiblement à l'esprit, quand je songe à l'Irlande. Là, tout est contre nature, la manière d'agir des Anglais qui gouvernent, la manière

d'agir des Irlandais qui résistent. Mais c'est du fonctionnement de nos institutions anglaises dans l'île sœur, que je veux m'occuper pour le moment. Il n'est pas naturel que l'Irlande soit gouvernée par Lord Spencer et M. Campbell Bannerman ; aussi peu naturel qu'il le serait pour l'Ecosse, d'être gouvernée par Lord Cranbrook et M. Heally. Il n'est pas naturel que l'Irlande soit gouvernée sous l'autorité de *L'acte des Crimes.* Mais, répond le gouvernement, il y a nécessité. Hé bien, si cette malheureuse nécessité existe, il n'est pas naturel que les journaux irlandais aient la liberté d'écrire comme ils écrivent, et les députés irlandais de parler comme ils parlent—qu'ils aient la liberté d'enflammer et de pousser à l'exaspération l'esprit d'un peuple séditieux et de provoquer la continuation de cette malheureuse nécessité.—La nécessité de l'application de *L'acte des Crimes* implique la nécessité d'un gouvernement absolu. Avec notre système rapiècé d'administration, nous cherchons à faire croire que l'Irlande est gouvernée constitutionnellement. Mais elle n'est pas gouvernée constitutionnellement, et, personne ne suppose qu'elle l'est, si ce n'est ce gobeur-né de toutes les mauvaises plaisanteries, le Philistin britannique. Les Irlandais eux-mêmes, qui sont les

personnages absolument intéressés dans cette affaire, ne s'y laissent pas prendre, nos subterfuges ne font pas naître chez eux le moindre mouve ment de gratitude et ne produisent pas le moindre adoucissement. Et, de ce fait, les difficultés qu'éprouverait un gouvernement absolu se trouvent centuplés.

Le fonctionnement de nos institutions étant ainsi entravé, est-ce que le fonctionnement de nos esprits sur cette matière est plus aisé et plus naturel ? Je me représente un Américain, —ses institutions et ses habitudes de pensée étant ce que nous avons vu—nous écoutant parler politique et discuter la situation tendue qui prévaut en Irlande. " Certainement, dirait-il, ces gens-là sont en presence de considérables difficultés, mais ils ne les envisagent jamais directement, ils ne pensent pas avec rectitude." Qui n'admire pas les hautes qualités de Lord Spencer ? Je suis tout-à-fait prêt, pour ma part, à admettre que pendant une période déterminée, il peut non seulement requérir la mise en force de l'*Acte des Crimes*, tel qu'il a été voté, mais encore des pouvoirs de répression plus efficaces *pour une période déterminée ;* oui !—Mais après ? Lord Spencer a-t-il une claire vision des considérables et profonds changements qui devront être effectués en

Irlande, avant qu'un type de société prospère puisse s'y développer ? A-t-il seulement un plan pour l'avenir, un idéal, ou, se contente-t-il de rêver qu'un temps viendra, alors qu'il pourra aller rendre visite à Lord Kenmare ou à quelqu'autre grand propriétaire foncier de ses amis ; y trouver tous les fermiers prospères, déférents, payant ponctuellement leurs rentes, et la société irlandaise rétablie sur son ancienne base ? Il peut tout aussi bien espérer voir Strongbow revenir à la vie ! Qui de nous n'aime pas et n'estime pas M. Trevelyan et n'augure pas les plus grandes choses de son avenir ? Comme tous ses amis ont applaudi lorsque, se retournant vers les exaspérants députés irlandais qui avaient l'injure à la bouche, il leur a dit qu'il était " un *gentleman* anglais " ! Si l'on y songe, cependant, il a dit simplement aux députés irlandais qu'il appartenait à cette caste que l'Irlande ne désire pas avoir chez soi et qui ne peut lui faire aucun bien. L'Angleterre, la chose est certaine, a donné à l'Irlande beaucoup de ce qu'elle a de pire, mais elle a aussi donné, sans parcimonie, de ce qu'elle a de mieux. L'Irlande a eu une quantité suffisante de nos *gentlemen* anglais, avec leur honnêteté, leur courage personnel, leur imposante tenue, leurs bonnes intentions

et leur horizon borné. Ce dont elle a besoin, c'est d'hommes d'état ayant justement les qualités que le *gentleman* anglais typique ne possède pas : souplesse, esprit ouvert, appréciation large des hommes et des choses.

Partout, nous trouverons dans notre entendement, une sorte de protubérance qui l'incline à côté du champ réel de sa vision et lui enlève, ainsi, toute sa valeur. De la catégorie moyenne des Pairs qui écrivent au *Times*, sur la Réforme de la chambre des Lords, on ne peut guère s'attendre peut-être " à ce qu'ils comprennent les signes du temps présent. " Mais, le duc d'Argyle, lui-même, exposant sa manière de voir au sujet de la question agraire en Ecosse, fait l'effet de quelqu'un qui voit, pense et parle dans une autre planète que la nôtre. Un homme, enfin, aussi bien doué que M. John Morley, s'en prend à la chambre des Lords, et déclare carrément qu'il est absolument opposé à l'existence d'une seconde chambre ; or,—si telle chose existe qu'une démonstration en politique—le fonctionnement du sénat américain démontre qu'une seconde chambre bien composée, est le besoin urgent et la sauvegarde d'une démocratie moderne. Et, n'est-ce pas une tournure d'esprit bizarre, chez un homme de la force intellectuelle de M. Frederic Har-

rison, que celle qui l'a porté—pas tant, peut-être, dans l'exubérance de l'énergie juvénile, à se peser pour la course de la vie, en prenant sur ses épaules un grotesque vieux pédant français—mais, d'avoir, en son âge mûr, insisté pour se charger également des protestants dissidents, et, maintenant qu'il devient vieux, de ne rien trouver de mieux à faire que d'ajouter à ce fardeau, celui de la Société de la Paix ! Et quelle perversité encore chez M. Herbert Spencer, au moment même où les négligences du passé et les besoins du présent amènent les hommes à coopérer, et portent un ensemble de citoyens, en son caractère collectif et corporatif d'*Etat*, à agir en vue du bien public ; quelle perversité de saisir cette occasion, pour promulguer une doctrine extrémiste de l'individualisme, et, non seulement de traîner lui-même ce cheval mort, le long de la voie publique, mais de persuader à M. Auberon Herbert, de consacrer ses jours à le fouetter !

Ainsi, nous pensons d'une manière inexplicable, parce que nous vivons dans une situation tendue et qui n'est pas naturelle. Nous sommes semblables à des gens dont la vision est faussée, parce qu'ils regardent à travers une atmosphère trouble et dissolvante ; ou, dont les mouvements sont disloqués par des crispations résul-

tant d'une contrainte contre nature. Demandons-nous maintenant, nous plaçant au point de vue de gens qui désirent tout simplement découvrir la vérité, comment des hommes qui verraient clair et penseraient juste agiraient, comment un Américain, par exemple—dont la vision et le jugement ont, je l'ai dit, sinon sur tous les sujets, au moins, en général, sur ce qui se rapporte aux questions sociales et politiques, ces qualités de clarté et de justesse—comment, dis-je, un Américain agirait relativement aux trois confusions que j'ai mentionnées comme échantillons des nombreuses confusions au milieu desquelles nous nous débattons : la confusion de nos affaires étrangères, la confusion de notre chambre des Communes, la confusion de l'Irlande. Quand nous aurons découvert la manière naturelle de procéder dans ces trois cas, demandons-nous, avec la même sincérité, d'où provient cette lésion de l'esprit qui empêche la plupart d'entre nous d'y voir juste, et aussi, où se trouve le remède.

L'affaire Angra Pequena a été dernièrement, la cause de nombreuses et amères récriminations, et cela de tous côtés, contre Lord Granville, chargé de la direction de nos affaires étrangères. Je n'augmenterai pas le nombre des critiques. Rien n'est arrivé que ce qui

devait arriver. Il y a longtemps, j'ai fait remarquer que ce n'est pas Lord Granville lui-même qui décide de la direction à imprimer à notre politique étrangère et qui donne la formule des déclarations du gouvernement à ce sujet, mais un pouvoir derrière Lord Granville. Lui et ses collègues appelleraient ce pouvoir, le pouvoir de l'opinion publique. En réalité, c'est l'opinion de cette grande classe qui dirige chez nous et sur laquelle, jusqu'à présent, les gouvernements libéraux ont toujours compté pour se maintenir.—J'ai nommé les Philistins, ou la classe moyenne. Ce n'est pas, je le repète, avec Lord Granville, dans son état naturel, et conscient de sa force, que les gouvernements étrangers ont affaire, mais avec Lord Granville attendant pieusement pour voir comment le chat va sauter—et ce chat, c'est le Philistin britannique. Lorsque le prince de Bismark a des questions à régler avec Lord Granville, il s'aperçoit que leurs relations ne sont pas celles d'un esprit avec un autre esprit, qu'il n'a pas affaire à un égal intelligent, mais à un chaos de préférences et d'antipathies, de craintes et d'espoirs, d'intrigues de bourse, d'intérêts de missionnaires et de journaux, d'intérêts de tous genres—qu'il a affaire, en somme, à de l'ignorance derrière son intelligent égal. Si ignorante

que soit notre classe moyenne, ses volitions relativement à la politique étrangère, seraient plus intelligibles et plus consistantes, si elles étaient énoncées par un porte-parole appartenant à la même classe. Dans la bouche d'un noble comme Lord Granville, qui n'a ni la manière de penser, ni les habitudes, ni les idéaux de la classe moyenne et qui, tout de même, veut agir comme son représentant, elles ont tous les désavantages; le noble Lord ne peut pas même rendre justice à l'esprit philistin, tel qu'il est, et dont il s'est fait l'interprète, il ne le comprend pas bien et le traduit sans conviction et sans effet. Alors que la maison et la parenté des Murdstone tonne contre lui, du Cap, (et encore, avec Lord Derby comme interprète) et que l'inexorable prince de Bismark tonne contre lui, de Berlin, il arrive tout naturellement, comme conclusion, que Lord Granville tord ses mains adroites et s'écrie d'un ton lamentable : " Tout cela n'est qu'un malentendu ! " Plus pitoyable encore, peut-être, a été le cas de Lord Kimberly, après le désastre de Majuba Hill. Qui pourra jamais l'oublier, le pauvre homme, étudiant les figures des représentants des intérêts dissidents et s'exclamant : " Une pensée me frappe tout à coup ! Ne nous rendrons-nous pas coupables

du péché d'effusion de sang ? " Voilà où nous ont conduits la tradition de Lord Somers, l'oligarchie *whig* de 1688, et tout le Panthéon de Lord Macaulay.

J'ai dit qu'une source de force pour l'Amérique, dans les questions politiques et sociales, était le caractère homogène de la société américaine. Un homme d'Etat américain interprète avec d'autant plus d'effet, l'esprit de ses compatriotes, qu'il est en sympathie avec cet esprit, qu'il le comprend et qu'il en est lui-même animé. Il faut bien admettre que si, dans notre pays, la classe moyenne est réellement l'inspiratrice de notre politique étrangère, cette politique serait au moins soutenue avec plus d'énergie, si elle avait un Philistin pour porte-parole. Je crois donc que la vraie morale à tirer de ce que je viens de dire, pourrait peut-être se formuler ainsi; notre politique étrangère serait améliorée, si toute notre société était homogène.

Quant à la confusion qui règne dans notre chambre des Communes, à quelles causes, en dehors de règles défectueuses de procédure, peut-on l'attribuer ? D'abord et surtout, au tempérament et à la manière d'agir des députés irlandais, cela ne fait aucun doute. Mais, en laissant de côté, pour un instant, cette cause

de confusion, tout le monde peut voir que la chambre des Communes est beaucoup trop nombreuse et qu'elle se charge d'une foule d'affaires qui sont plutôt du ressort d'assemblées locales. Ce qui fait que la confusion ne fait qu'augmenter, car la population devient de plus en plus dense et plus éveillée à l'idée de ses intérêts, les affaires se multiplient et le nombre des membres de la chambre, qui se sentent portés à s'en mêler, devient de plus en plus grand. Est-ce que le remède à ce mal ne serait pas de suivre l'exemple des Etats-Unis, d'avoir une chambre des Communes beaucoup moins nombreuse et d'abandonner une grande partie de sa besogne à des assemblées locales, élues, comme la chambre des Communes le sera elle-même, désormais, par le suffrage des citoyens ayant feu et lieu?

J'ai souvent répété qu'il semble que nous ayons surtout besoin, en Angleterre, à l'heure qu'il est, de trois choses: plus d'égalité, de l'éducation pour la classe moyenne et un système municipal complet. Un système de législatures locales n'est que le complément naturel d'un système municipal. Ces assemblées seraient élues, comme il convient, par des circonscriptious ni trop étendues, ni trop restreintes, ni nécessairement de populations

égales, mais qui posséderaient certains caractères communs les rendant suffisamment homogènes et cohérentes. Ces unités nous viennent tout de suite à l'esprit, dans les provinces de l'Irlande, les Terres-Hautes (*Highlands*) et les Basses-Terres (*Lowlands*) de l'Ecosse, le nord et le sud du Pays de Galles, les groupes de comtés anglais, tels ceux qui forment actuellement les circuits judiciaires ou ceux qui sont connus sous les noms de *East Anglia*, et, *Midlands*. Personne ne supposera que j'aie la prétention de fixer des limites définitives de districts ; j'indique seulement telles unités qui pourront faire concevoir au lecteur, sur quelles bases, les législatures locales dont je parle seraient établies. Les affaires de ces districts seraient réglées plus avantageusement et avec plus de connaissance de cause, dans des chambres de ce genre qui constitueraient, en outre, des écoles excellentes pour ceux qui se destinent à la vie publique et dont le nombre va toujours croissant ; enfin la chambre des Communes se trouverait allégée d'une partie de sa besogne.

La tension qui règne en Irlande s'apaiserait aussi ; et cela, par des moyens sûrs et naturels. Il y a des Irlandais qui, désespérés de l'état actuel de leur pays, réclament une Irlande

indépendante et autonome, ayant son parlement à Dublin, son ministère des affaires étrangères et sa diplomatie, son armée et sa marine, son cours monétaire et son tarif. Ceci est manifestement impraticable. Mais, ici encore, voyons ce que fait un peuple qui, dans la politique, voit clair et voit juste, observons ce qui se passe aux Etats-Unis. Le gouvernement de Washington se réserve les affaires d'intérêt général et concernant la nation tout entière, telles que celles que je viens d'énumérer et qui ne peuvent être abandonnées sans que l'on renonce, en même temps, à l'unité de l'empire. Il ne permet pas à son vaste sud et à son immense ouest de se constituer en parlement méridional et en parlement occidental. Des provinces trop étendues, comme la Virginie, par exemple, ont été divisées. Les différents Etats n'en forment pas moins des unités réelles et importantes, chacun possédant sa législature et le contrôle libre, en dedans de ses frontières, de toutes les affaires qui ne tombent pas sous l'autorité du parlement fédéral. Le gouvernement des Etats-Unis n'intervient, en dernier ressort, que pour maintenir l'ordre. Supposons qu'un système semblable soit appliqué à l'Irlande. Il y a là quatre provinces formant quatre unités naturelles ou peut-être

—si l'on jugeait avantageux d'unir Munster et Connaught—trois seulement. Le parlement de l'Empire serait toujours à Londres, et l'Irlande y enverrait des représentants. Mais, en même temps, chaque province irlandaise aurait sa législature et le contrôle de ses propres affaires. Le *landlord* anglais, dorénavant, ne déciderait pas la question de la tenure des terres, dans une province irlandaise ; le protestant britannique n'interviendrait plus dans les questions relatives à l'Eglise et à l'école. En dehors des questions d'un intérêt général pour l'Empire et, aussi longtemps qu'il ne surviendrait pas de désordres pouvant nécessiter l'intervention militaire, le gouvernement de Londres laisserait l'Irlande se gouverner seule. Lord Spencer et M. Campbell Bannerman reviendraient en Angleterre. Le château de Dublin serait le palais législatif de la province de Leinster. La question des terres, les lois de chasse, la police, les affaires ecclésiastiques, l'éducation, tout cela, pour la province de Leinster, serait décidé et réglé par le peuple et la législature de Leinster ; et ainsi pour Ulster, Munster et Connaught. En Angleterre et en Ecosse, ce serait la même chose relativement aux mêmes questions, les législatures en disposeraient.

Mais il y a plus. Tout homme qui observe le fonctionnement de nos institutions, voit quelle tension et quelles frictions y créé, actuellement, le fait que nous possédons une seconde chambre composée presque exclusivement de grands propriétaires terriens et représentant presque exclusivement les sentiments et les intérêts de cette classe de grands propriétaires. Dans les conditions de l'époque moderne et de notre vie actuelle, personne, sûrement, ne songerait jamais à établir une chambre sur de telles bases. Mais nous nous permettrons de faire mieux que d'énoncer simplement ce truisme, nous oserons nous demander quelle espèce de seconde chambre, un peuple qui verrait clair et juste, organiserait tout naturellement, dans les conditions de l'époque moderne et de notre vie actuelle. Et, nous trouverons, grâce à l'expérience des Etats-Unis, que les législatures locales qui seraient, ainsi que nous venons de le voir, le remède naturel à la confusion qui règne à la chambre des Communes et à la confusion qui règne en Irlande, auraient encore ce mérite de nous fournir la meilleure base possible pour la constitution d'une seconde chambre. Le Sénat des Etats-Unis est peut-être, de toutes les institutions de la grande République, la plus heureusement organisée,

celle dont le fonctionnement est le plus parfait. La législature de chaque Etat de l'Union élit deux sénateurs, à la seconde Chambre du Congrès national de Washington. Les Sénateurs sont les Lords—nous pourrions conserver ce titre, pour désigner les membres de notre seconde chambre, cela vaudrait mieux sûrement ; il nous est familier depuis tant de générations.—Chacune des législatures de la Grande Bretagne et de l'Irlande élirait les membres de la Chambre des Lords. Les législatures coloniales y enverraient aussi des députés, et ainsi, de la manière la plus simple et en même temps la plus efficace, nous nous rendrions au désir actuel et de l'Angleterre et de ses colonies, d'entrer dans une union plus étroite, en même temps qu'à celui des colonies de se trouver représentées au Parlement impérial. Il est probable qu'on trouverait expédient de transférer les représentants des universités à la seconde Chambre. Aucun plan pour la création d'une seconde Chambre, au temps présent, ne tiendra debout, à moins qu'il ne soit basé franchement sur l'élection et la représentation. Tout projet de former une seconde chambre, dont les membres seraient nommés, soit par la Couronne, soit par l'élite de la noblesse, les hauts fonctionnaires, les grands négociants et

les banquiers, les hommes éminents dans les sciences et les lettres, tout projet de ce genre serait fantastique. Il ne résulterait, probablement, de ces nominations, aucune seconde chambre acceptable. Mais, certainement, le pays n'en serait pas satisfait et ne lui donnerait pas sa confiance ; conséquemment on déclarerait que l'institution est futile et impropre à fonctionner.

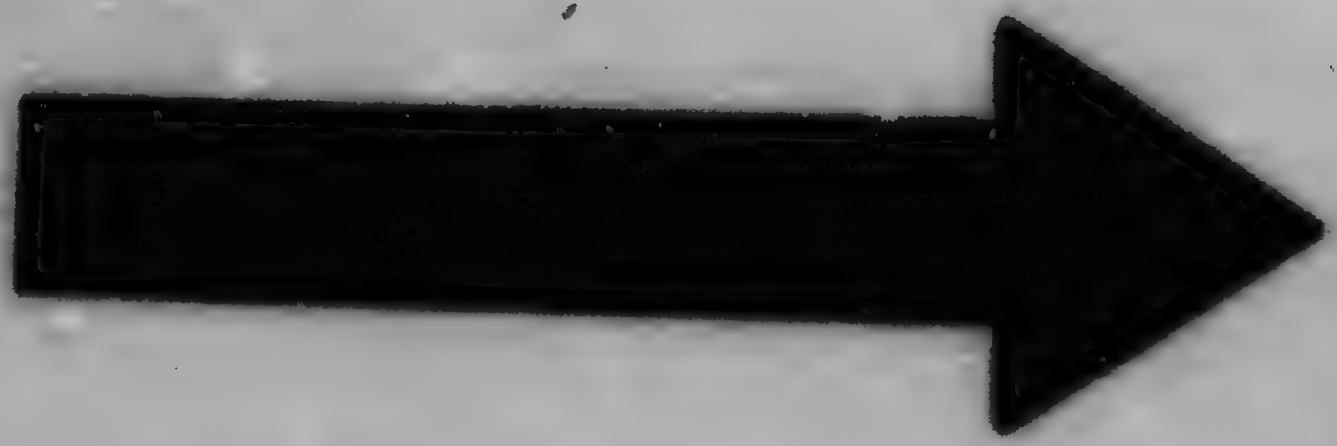
Ainsi, nous avons découvert ce qui paraîtrait à quelqu'un qui verrait clair et penserait juste, le meilleur moyen de sortir de nos pires embarras. Mais il est fort peu probable qu'on reconnaisse dans notre pays, l'excellence de ce moyen et qu'on le mette en pratique ; et pourquoi cela ? Parce que, en tant que nation, nous avons si peu de lucidité, nous voyons si peu clair et pensons si peu juste. Et pourquoi, encore, en est-il ainsi ? C'est parce que notre société est si peu homogène. Notre basse classe a encore à montrer ce qu'elle peut faire en politique. Les politiciens à l'état ascentionnel, commencent déjà à la flatter avec une assiduité servile, leurs éloges, toutefois, sont prématurés, la basse classe est trop peu connue ; notre haute classe et notre classe moyenne, nous les connaissons. Elles ont, chacune, leurs prétendus intérêts qui sont bien différents des intérêts généraux de la

nation. Le seul fait d'être divisés en classes obscurcit notre vision. En l'époque moderne, nous vivons avec un système si intense de castes, une société si compliquée, à l'encontre de l'ordre naturel, que toutes les opérations de notre esprit en sont entravées et faussées. Je retourne à ma vieille thèse : l'inégalité est notre fléau. Les grands obstacles dans notre route vers le progrès, ce sont l'aristocratie et le protestantisme dissident. On pensera que ceci est une épigramme ; hélas, c'est bien plutôt un truisme.

On dit souvent que c'est d'une société aristocratique comme la nôtre, que les artistes et les hommes de lettres ont le plus à gagner. Mais une institution ne doit pas être jugée, en raison des bénéfices que tel ou tel individu peut en retirer, elle doit l'être d'après l'idéal qu'elle propose. L'aristocratie anglaise — s'il m'est permis de revenir à des paroles qui, bien que répétées souvent, ont toujours leur valeur, parce qu'elles sont vraies—l'aristocratie anglaise propose un faux idéal qui matérialise notre classe supérieure, vulgarise notre classe moyenne et brutalise notre basse classe. Elle entraîne les jeunes gens dans une fausse voie, elle rend les mondains, plus mondains, les esprits bornés, plus bornés, les attardés, plus

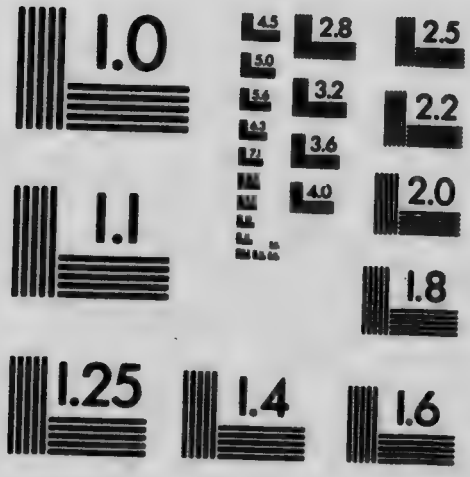
attardés. Même aux imaginatifs, pour lesquels lord John Manners croit qu'elle est une amie sûre, elle constitue plutôt un obstacle qu'un secours. Johnson a bien dit : " *Tout ce qui fait prédominer le passé, le lointain ou l'avenir sur le présent, nous avance dans la dignité d'êtres pensants.* " Mais, qu'est-ce qu'un duc de Norfolk ou un comte de Warwick, vêtu d'un complet de drap ou d'étoffe ordinaire, et se rendant à ses affaires ou à ses plaisirs, dans un cabriolet ou en chemin de fer, tout comme chacun de nous ? L'imagination elle-même les prierait de débarrasser la voie et de nous laisser les Norfolk et les Warwick de l'histoire.

Je dis ceci, sans une ombre de haine, et, au contraire, avec de l'admiration, de l'estime et de l'affection pour plusieurs membres de l'aristocratie. Mais l'action du temps et des circonstances est fatale. Si l'on recherche ce qui est réellement désirable, ce qu'il est expédient de faire, on ne se contentera pas de substituer une seconde chambre élective, à la chambre des Lords actuelle, on ira beaucoup plus loin. Toute confiscation, toute atteinte portée à ce qui est légitimement possédé, (hors les cas d'abus graves) est condamnable. Mais on souhaiterait, si l'on se mettait à souhaiter, l'extinction des titres après la mort des titulaires et le



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

partage de la propriété par une rigoureuse loi de succession. Notre société, alors, serait homogène et, ce n'est que par ce moyen qu'elle peut le devenir.

Mais l'aristocratie ne court pas grand danger. "—Je suppose, Monsieur, me disait l'autre jour. un ministre protestant dissident, que vous avez trouvé, lors de votre séjour en Amérique, que ce que l'on nous envie le plus, là-bas, c'est notre grande aristocratie." C'était son opinion sincère, que les Américains nous envient notre aristocratie ; et, c'est probablement l'opinion sincère de notre classe moyenne, en général—ou, tout au moins, que si les Américains ne nous envient pas cette possession, ils devraient nous l'envier.—Et mon ami, un membre du grand parti Libéral qui maintenant, je suppose, a presque fini de jeter dans le désarroi, la sœur de son épouse défunte, pauvre femme ; (1) mon ami, dis-je, a la main et le cœur remplis, en autant qu'il s'agit de politique, de la question de l'abolition de l'église établie. Il a hâte de se mettre à l'œuvre, afin d'amener un

---

(1) Allusion probable à la loi sur les mariages entre beaux-frères et belles-sœurs, qui se discutait à la Chambre des Communes, croyons-nous, au temps où cet article de M. Arnold a paru dans le *Nineteenth Century* (N. d. T.)

changement qui, s'il était était désirable, (je ne crois pas qu'il le soit) est encore loin de la frontière des réformes réellement urgentes.

M. Lyulph Stanley, le professeur Stuart et Lord Richard Grosvenor attendent, prêts à lui venir en aide, et peut-être que M. Chamberlain lui-même, dirigera l'attaque. J'admire M. Chamberlain comme homme politique, parce qu'il a le courage—et c'est un courage plein de sagesse—d'indiquer, dans toute leur étendue, les réformes dont nous avons besoin, au lieu de les atténuer. Mais, comme Saul avant sa conversion, il ne respire que menaces et carnage contre l'église établie et peut-être conduira-t-il à l'assaut contre elle. C'est un formidable assaillant, cependant, je crains qu'il ne se brise les ongles contre les murs de la place. Si l'Eglise épiscopale a pour elle la majorité, elle se maintiendra nécessairement. Dans tous les cas, cette institution, avec toutes ses fautes, a le mérite qui fait la grande force des institutions—elle propose un idéal noble et attachant, l'égalité est ce qu'elle professe, si elle ne la pratique pas toujours. Elle inspire une vaste et profonde affection et possède, en conséquence, une force immense. Elle ne subsistera probablement pas dans le Pays de Galles; elle ne se maintiendra pas, non plus, probablement, en

Ecosse. Dans le Pays de Galles, elle ne devrait pas, je crois, être maintenue. En Ecosse, je regretterais son abolition ; mais les églises presbytériennes sont faites pour le séparatisme, tout comme les étincelles s'envolent en haut. Quoiqu'il en soit, c'est par le vote des législatures locales, qu'l'abolition de l'église établie se fera vraisemblement, car cette mesure, requise dans certaines provinces, n'est pas d'un intérêt général pour tout le pays. En d'autres termes, l'effort en vue de l'abolition devrait suivre l'effort en vue de réformes plus importantes et ne pas le précéder. Je doute, cependant, que M. Chamberlain et M. Lyulph Stanley m'écoutent quand je plaide ainsi la cause qu'ils soutiennent eux-mêmes ; on trouve si peu de lucidité en Angleterre ; ils diront que je suis l'esclave des prêtres.

Il est un homme, qu'avant tous les autres, j'aurais été heureux de voir siéger au Parlement, pendant les dix dernières années, et y conquérir une influence considérable qu'il pourrait exercer, dans les circonstances actuelles— M. Goldwin Smith. Je ne dis pas qu'il n'était pas trop aigri contre l'Eglise établie ; dans mon opinion, il l'était trop. Mais avec une remarquable lucidité, et une grande pénétration, il a vu de quelles réformes nous avons

besoin dans d'autres sphères, et il a compris dans quel ordre, selon leur importance relative, ces réformes devraient être étudiées. Ses manières d'agir, ses facultés, son caractère, étaient tels que, seul peut-être, parmi les hommes de la même profondeur de vues, il eut pu faire peser et accepter ses idées par nos ministres, alors qu'au milieu de toutes les tentations et des offres de toutes les faveurs, on était sûr de le voir rester fidèle à ses convictions, "inébranlable, inaccessible à la séduction, sans peur et sans reproches." Je considère qu'il aurait constitué au parlement, une véritable puissance pour le bien, s'il était devenu aujourd'hui, comme il aurait pu le devenir, un de ses *leaders*. Son absence de la scène, sa retraite au Canada, sont une perte pour ses amis, mais une perte encore plus grande pour son pays.

A peine inférieur en influence au Parlement même, nous avons le journalisme. M. John Morley, ne me paraît pas en état d'occuper au Parlement, la situation que M. Goldwin Smith y aurait, je crois, occupée. Si, comme Protésilas le conseille dans un de ses poêmes, il contrôle sa passion hystérique (le danger constant des hommes de lettres, sur la plate-forme électorale et à la Chambre) et se souvient de mani-

fester " la profondeur et non le tumulte de son âme, " il sera puissant dans cette assemblée ; il s'élèvera, il arrivera au pouvoir ; mais il ne fera pas pour nous, ce qu'il me semble que Goldwin Smith y aurait fait. Il y a en lui, trop du partisan. En revanche, dans le journalisme c'est une figure unique, comme aurait été, j'imagine, M. Goldwin Smith aux Communes. Journaliste, M. John Morley a donné les preuves d'un esprit qui savait saisir et comprendre les signes des temps. Il avait toutes les idées d'un homme à connaissances profondes, et seul, peut-être, parmi ses égaux, il était assez adroit pour donner cours à ces idées dans la presse. Mais M. John Morley a abandonné le journalisme. Il y a beaucoup de talent au Parlement, il y en a beaucoup dans le journalisme ; mais il n'y a personne, ni dans l'une ni dans l'autre de ces institutions, pour exposer les signes de notre temps, comme ces deux hommes auraient pu les exposer. J'ai le regret de le dire, il faut que les signes du temps, dans la sphère politique et la sphère sociale, trouvent le moyen de se manifester, eux-mêmes, au public, le mieux qu'ils le pourront. Et quel organe impuissant pour accomplir cette tâche, que la littérature, si on la compare au Parlement et au journalisme !

Que les signes du temps présent, soient exposés au public d'une manière ou d'une autre, cela est certainement nécessaire ; et c'est pourquoi dans cette digression, j'ai essayé de m'en occuper. Mais le problême politique et social, ainsi que les penseurs le désignent, ne doit pas nous occuper tellement qu'il nous fasse oublier le problème humain. Ces problèmes se touchent, mais ils ne sont pas identiques. Je reconnais la confusion qui règne dans notre politique et dans notre vie sociale ; ce qu'est notre Parlement, à l'heure qu'il est, je le vois et le déplore. Cependant, nulle part ailleurs qu'en Angleterre, pas en France, pas en Allemagne, pas en Amérique, il ne serait possible de trouver des hommes politiques assez bien qualifiés—si capables de procédés sincères, de confiance mutuelle et de fidélité à leur parole—pour rendre possible un règlement comme celui qui vient d'être effectué, à propos des projets de lois sur les Franchises et la Rédistribution des Sièges.

Platon a énoncé cette vérité profonde : *L'homme qui médite le bien doit porter son esprit sur plusieurs choses à la fois.* Combien la société, aux Etats-Unis, est homogène, j'ai fait de mon mieux pour le montrer ; jusqu'à quel point leurs institutions fonctionnent faci-

lement et naturellement, je l'ai indiqué ; j'ai dit également combien, sur certaines questions des plus importantes, les Américains voient clair et pensent juste. Cependant, voilà que Sir Lepel Griffin (1) prétend qu'il n'y a pas un pays s'appelant civilisé, la Russie exceptée, où l'on ne préférât vivre, plutôt qu'en Amérique. Dans les choses politiques, je n'ai pas une grande confiance en Sir Lepel Griffin. J'espère qu'il administre dans l'Inde, quelque district où une connaissance profonde de l'essence et du fonctionnement des institutions n'est pas nécessaire. Mais, je suppose qu'on peut le considérer comme un interprête fidèle des goûts de cette classe nombreuse d'Anglais, que M. Charles Sumner nous a appris à appeler la classe des *gentlemen*. Ainsi donc, un Anglais de cette classe préfèrerait vivre en France, en Espagne, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Italie, plutôt qu'aux Etats-Unis, malgré notre communauté de race et de langue avec les habitants de ce dernier pays ! Cela veut-dire que, dans l'opinion de nos *gentlemen*, le problème humain, au moins, n'est pas résolu d'une manière satisfaisante aux Etats-Unis, quoi qu'il en soit du problème

(1) Dans *The Great Republic* (Londres 1884) (N. d. T.)

politique et du problème social. Nous devrions certainement diriger notre attention sur leur solution du problème humain, surtout lorsque nous nous trouvons en présence d'une semblable objection ; et quelque jour, bien que pas à présent, nous nous en occuperons et chercherons à savoir ce que vaut l'objection. J'ai donné des hôtages aux Etats-Unis, je suis lié à eux par le souvenir de témoignages de sympathie constants et de hautes manifestations de bienveillance. Je n'aimerais pas être obligé de reconnaitre qu'ils sont, de tous les pays portant le nom de civilisés, en dehors de la Russie, celui où l'on aimerait le moins à vivre.

QUATRIÈME PARTIE

LA CIVILISATION AUX ÉTATS-UNIS

Il y a deux ou trois ans, j'ai publié, dans le *Nineteenth Century*, quelques articles où, après avoir passé en revue les institutions et l'état social du peuple des Etats-Unis, je disais que ce que nous appelons, dans le jargon du jour " le problème politique et social " me paraissait avoir été résolu par les Américains, d'une manière remarquable. J'y montrais le contraste qui existe, sous ce rapport, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, contraste qui, à plusieurs points de vue, est à l'avantage de ce dernier pays. Mais j'ajoutais que la solution du problème politique et social, ainsi qu'on l'appelle, ne devait pas nous absorber tellement, qu'elle nous fit perdre de vue le problème humain et qu'il restait à se demander comment le problème humain avait été résolu aux Etats-Unis.

Vers le même temps, un haut fonctionnaire de l'Inde, Sir Lepel Griffin, homme d'un esprit très fin et très distingué, arrivait d'un voyage dans la grande république et déclarait, que, d'après ce qu'il avait vu de la vie américaine, il ne croyait pas qu'il y eut au monde, un seul pays prétendant au titre de civilisé, où l'on ne pût vivre plus agréablement qu'aux Etats-Unis, la Russie exceptée. Certainement, me dis-je, en présence d'un tel jugement sur les Américains, il ne suffit pas d'admirer leurs institutions, la stabilité de leur état social, leur liberté, leur égalité, leur vigueur, leur énergie et leur richesse, il faut aller plus loin, rechercher ce qu'ils ont fait pour résoudre le problème lui-même et voir ce que valent les objections de Sir Lepel Griffin.

Et je me promis de faire un jour cet examen. Cependant, c'est une chose si délicate que de discuter la manière dont une nation susceptible résout le problème humain que je songeai à suivre l'exemple du moraliste grec, Théophraste, qui n'écrivit ses fameux *Caractères* q'uà l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Et je me dis que je ferais peut-être mieux, moi-même, d'attendre que j'eus atteint à peu près cet âge. Mais quatre-vingt-dix-neuf ans, c'est un grand âge, il est probable que je ne vivrai pas aussi

vieux. Finalement, je me suis décidé à aborder la question, sans attendre aussi longtemps et voilà comment j'offre aux lecteurs de cette revue les remarques qui vont suivre.

J'apporterai à la discussion de la manière dont les Américains résolvent le problème humain, la même franchise avec laquelle j'ai discuté leur solution du problème politique et social.

Il n'est guère probable que l'on se rappelle ce que je disais, ici, il y a trois ans, relativement à la manière victorieuse dont les Américains ont résolu le problème politique et social. Je vais le résumer de la manière la plus succincte possible. Je disais que les Etats-Unis s'étaient constitués à une époque moderne et que leurs institutions s'accommodaient bien à la forme, aux exigences et aux conditions d'une époque moderne. Sans faire la part de ce qu'il faut attribuer à la sagesse et à l'excellence du peuple américain et de ce qui résulte d'une chance favorable, on ne peut nier que ses institutions fonctionnent bien et harmonieusement. Le jeu des institutions américaines, disais-je, fait sur mon esprit la même impression qu'un homme vêtu d'habits qui lui siéent à ravir et lui laissent toute la liberté et la grâce de ses mouvements ; d'habits qui sont

amples là où il faut de l'ampleur, étroits où il convient et qui, en outre, pourraient suivre la croissance de celui qui les porte et se prêter à tous les agrandissements, à mesure qu'ils deviendraient nécessaires. Voilà, quant à la solution, par les Etats-Unis, du problème politique. Relativement au problème social, je faisais observer que les populations des Etats-Unis formaient une société singulièrement libre de distinctions de classes, remarquablement homogène et que, par conséquent, la division entre les riches et les pauvres y était beaucoup moins profonde que dans les pays où elle est accentuée par ces distinctions. J'ajoutais qu'il y avait probablement de l'exagération dans ce que l'on disait de la corruption des magistrats et fonctionnaires américains, et je concluais, qu'en somme, politiquement et socialement, les Etats-Unis vivaient, au milieu de la prospérité, dans des conditions modernes normales, et qu'ils avaient conscience de vivre ainsi. Bénéficiant donc de ces saines conditions, ajoutais-je, et possédant la lucidité de jugement qui est un des privilèges de la santé, le peuple américain juge d'une manière saine, il voit clair et pense juste, en tout ce qui se rapporte à son état politique et social.

Comparant les Etats-Unis à l'Angleterre, je

disais que, pendant qu'ils bénéficiaient de ces conditions naturelles et saines, nous formions, nous, au contraire, un peuple si peu homogène, affligé d'un système de classes si intense, d'institutions sociales si peu modernes et si compliquées, à l'encontre de toutes les lois naturelles, que notre jugement en était embarrassé et faussé, et je concluais que, manquant de lucidité et d'une vision claire et sereine des choses, nous devions reconnaître que, de ce côté, les Américains avaient un grand avantage sur nous.

Cependant, voici qu'un Anglais, homme d'expérience et de beaucoup de finesse d'esprit, déclare qu'il n'y a pas un pays appelé civilisé, excepté la Russie, où il n'aimât mieux vivre qu'aux Etats-Unis. Si telle est l'opinion d'un homme de cette valeur, la civilisation américaine doit avoir des lacunes, en dépit de la prospérité du pays et de ses progrès.

Qu'est-ce que la civilisation ? La civilisation c'est l'*humanisation* (1) de l'homme dans la société, elle rend l'homme apte à vivre en

(1) Du mot *humanisme*, créé par la Renaissance, et qui indique le fait de devenir véritablement homme, — c'est-à-dire d'affiner son âme par une haute culture intellectuelle et morale, et de l'agrandir par un sentiment élevé de la fraternité et de la solidarité humaine. —(N. du T.)

société et lui fait trouver dans la vie sociale, la satisfaction des lois véritables de sa nature.

" L'homme passe sa vie, dit Platon, à chercher une réponse à cette question : Comment vivre ? " et il ajoute " le but que nous devons poursuivre, c'est de rendre notre vie parfaite et complète. " Nous sommes plus ou moins civilisés, selon que nous nous rapprochons plus ou moins de ce but, dans la sphère sociale qne la poursuite de ce but exige. Plusieurs éléments ou puissances concourent nécessairement, comme je l'ai souvent répété, à constituer une vie humaine complète. Il y a la puissance de la conduite, la puissance de l'intelligence et du savoir, la puissance de la vie sociale et des bonnes manières, la puissance de la beauté : nous avons des instincts qui répondent à toutes et qui les exigent toutes. Nous ne sommes parfaitement " hommes " que lorsque tous ces instincts de notre nature, tous ces éléments de la civilisation ont été justement reconnus et satisfaits d'une manière adéquate. Sans doute, la reconnaissance et la satisfaction adéquates de tous ces éléments sont impossibles. Les uns sont plus appréciés que les autres, quelques-uns se rencontrent plus dans certains milieux sociaux que dans d'autres, et les jouissances

qu'ils procurent ont une valeur plus ou moins haute.

Cependant, le mot " civilisation " est généralement employé dans le sens le plus étendu possible, car la plupart des hommes y attachent une acception en rapport avec leurs propres préférences et leur propre expérience — La signification qu'on y attache le plus communément est celle de la satisfaction, non pas de toutes les principales exigences de la nature humaine, mais de celles qui ont trait au confort et aux commodités de la vie, et cela de la manière particulière dont entendent le confort, les personnes qui se servent de cette expression.

Nous devrions toujours employer un mot important, dans le sens qui prévaut généralement et que la plupart lui attribuent. Il est probable que lorsque Sir Lepel Griffin reprochait à la civilisation américaine, ses défectuosités, il était dominé par sa conception naturelle des agréments et du confort de la vie. Pour des hommes comme lui, pour cette élite nombreuse dont la voix a tant d'autorité en Angleterre, j'entends ces hommes qui ont étudié dans nos écoles publiques et nos universités : avocats, médecins, ingénieurs, fonctionnaires, littérateurs et journalistes, l'Amérique n'est pas un séjour agréable. En Angleterre, tout favo-

rise un homme de cette catégorie, la société paraît organisée spécialement à son avantage. Un Rothschild ou un Vanderbilt peut, à force d'or, frayer sa voie partout et jouir de tout le luxe et de tout le confort possible, en Amérique comme en Angleterre. Mais c'est en Angleterre qu'un revenu annuel de trois et quatre à quatorze et quinze cent livres sterling, rend accessibles à celui qui le possède, des jouissances qui sembleraient ne devoir être l'apanage que de gens beaucoup plus riches. Pour lui, ou pour lui surtout, sont organisés les cercles et le service peu dispendieux des cabriolets, pour lui les domestiques sont nombreux et à bon marché et les employés de chemins de fer attendent aux gares. En Amérique, toutes les choses de luxe sont chères, excepté les huîtres et la glace ; les domestiques sont rares et le service est mal fait ; être membre d'un cercle, entraîne des dépenses excessives ; le tarif des cochers est prohibitif ; plus de la moitié des gens qui, en Angleterre, vont en cabriolet, seraient forcés, en Amérique, de voyager en tramway. Le tailleur et le mercier coûtent un bon tiers plus cher qu'ici. Je ne mentionne que quelques points saillants au sujet desquels il ne peut y avoir de contestation et qui feraient trouver à un homme de la classe de Sir Lepel

Griffin, une grande différence entre l'Angleterre et les Etats-Unis, relativement au confort qu'il peut se donner. Il y en a cent autres qu'il serait possible d'indiquer et d'où l'on tirerait la même conclusion. Lorsqu'un homme porte un jugement sur la civilisation d'un pays, des observations de ce genre s'accumulent dans sa mémoire et déterminent son verdict.

D'un autre côté, pour la grande majorité de la nation, pour les gens dont le revenu est au-dessous de trois ou quatre cents livres par année, le système de vie en Amérique est favorable. D'abord, il leur est beaucoup plus facile de s'élever dans l'échelle sociale et de faire fortune, que dans le Vieux Monde, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Même sans faire fortune, même avec un revenu annuel de moins de trois cents livres, tout les favorise en Amérique; la vie semble avoir été organisée à leur profit. Le travail le plus humble est mieux rémunéré outre-mer qu'en Angleterre, tandis que les fonctions honorifiques le sont moins; le garçon de bureau, par exemple, est relativement mieux payé que le fonctionnaire. Les routes sont abominablement coupées par des chemins de fer et obstruées par des tramways, mais l'inconvénient n'existe que pour ceux qui ont leur propre voiture ou vont en

cabriolet, la masse de la population qui, s'il n'y avait pas de tramways, serait forcée d'aller à pied, bénéficie de cet état de choses. Les voitures ordinaires des chemins de fer ne sont pas très agréables, mais elles sont mieux meublées et plus chaudes que les voitures de troisième classe en Angleterre, et avec cela, on voyage à bon marché. Le luxe, comme je l'ai dit, est très cher, surtout le luxe européen. Mais un ouvrier peut se vêtir presqu'à aussi bon marché qu'en Angleterre, et se nourrir à meilleur marché. Il y a même certaines douceurs qu'un ouvrier peut se procurer facilement. J'ai mentionné la glace. Je mentionnerai aussi les fruits. L'abondance et le bon marché des fruits sont une vraie bénédiction pour les gens qui n'ont qu'un faible revenu, en Amérique. Ne croyez pas les Américains, lorsqu'ils vantent leurs pêches et les déclarent aussi bonnes que les meilleures pêches du monde, ou même supérieures à toutes les pêches du monde ; elles ne valent pas les pêches mûries en serres-chaudes. Ne les croyez pas, non plus, lorsqu'ils disent que la pomme reinette Newton fait son apparition aux étalages de fruits de New York et de Boston, en même temps qu'à Londres et à Liverpool, et qu'ils peuvent vous donner une poire qui vaut

la Marie-Louise. Mais quel ouvrier, artisan ou petit commis, en Angleterre, peut se payer des pêches de serre-chaude, des reinettes Newton ou des poires Marie-Louise ? Cependant, à défaut de pêches, de pommes et de poires aussi exquises que celles que je viens de nommer, ces gens-là, en Amérique, et leurs familles, peuvent se procurer en abondance des pêches, des pommes et des poires qui ne sont pas à dédaigner.

Et maintenant, que dirait, dans le cas qui nous occupe, un philosophe ou un philanthrope ? Quel état de civilisation préférerait-il, celui qui offre le plus d'avantages, quant au confort et aux agréments de la vie, aux gens possédant un revenu inférieur à trois cents livres, ou celui qui favorise les gens dont le revenu est supérieur à cette somme ?

Beaucoup de personnes répondront à cette question sans la moindre hésitation. Elles diront qu'elles sont elles-même et que, tous, nous devrions être en faveur du plus grand bonheur du plus grand nombre. Quoi qu'il en soit, la question n'est pas de celles que je me crois tenu de discuter pour le moment. Il va sans dire que si le bonheur et la civilisation consistent à être abondamment pourvu du confort et des commodités de la vie, la

question ne présente aucune difficulté. Mais je ne crois pas que ni le bonheur, ni la civilisation consistent à être abondamment pourvu du confort et des commodités de la vie, c'est pourquoi je laisse la question sans y répondre.

Je préfère chercher un critérium différent et meilleur pour juger la civilisation des Etats-Unis. J'ai souvent insisté sur la nécessité d'une plus grande égalité et sur le mal causé par l'inégalité dans notre pays. Aux Etats-Unis, notre division si intense de castes, notre inégalité n'existent pas, il y règne une grande égalité. Qu'on me permette de mentionner deux traits de leur système de vie sociale où cette égalité me paraît avoir produit de bons résultats. Le premier est une simple question de forme, mais il a bien sa signification. Tout le monde sait que c'est notre habitude, en Angleterre, lorsque nous écrivons à quelqu'un que nous supposons appartenir à la classe des *gentlemen*, de lui donner le titre de " Esquire, " tandis que nous réservons le simple " monsieur, " pour ceux que nous supposons ne pas appartenir à cette classe. Or, franchement, est-il possible de trouver une habitude plus offensante et plus ridicule ? Le titre d'*Esquire*, comme la plupart de nos titres, nous est venu de la grande boutique de friperie du Moyen-

Age. Qu'il y a loin de là au bon goût et aux franches manières de l'antiquité, alors que l'on disait simplement : *Périclès, Camille !* Différant en cela des autres titres, il est octroyé ou refusé d'une manière très arbitraire. Il me semble que lorsqu'un individu n'a pas de titre particulier et lui appartenant en propre, celui de monsieur est bien suffisant, et que l'on n'a pas besoin d'y ajouter cet appendice " esquire " qui n'a aujourd'hui aucune signification, pour tirer une ligne de démarcation artificielle et blessante entre les *gentlemen* et les autres hommes ; comme si nous voulions créer une source d'embarras pour celui qui adresse une lettre et une source de mortification pour celui qui la reçoit. Les Français, qui sont la grande autorité dans la vie sociale et les bonnes manières, trouvent le titre de monsieur, suffisant et je suis heureux de constater que les Américains suivent de plus en plus l'exemple des Français. J'espère qu'ils persevèreront et ne se laisseront pas séduire par " Esquire " attendu que : *c'est si anglais, mon cher !* " J'espère de plus que, quelque bon jour, nous prendrons le même parti, et nous laisserons de côté notre absurde " Esquire. "

L'autre trait est plus important. Il y aurait beaucoup à redire sur le timbre de la voix et les intonations des femmes américaines, mais

tout le monde est forcé d'admettre qu'il y a chez elles, un charme particulier, un charme que vous trouvez chez toutes, quelque part où vous alliez. C'est le charme qui se dégage de manières simples, sans contrainte, sans artifice et sans prétentions ; ces manières ne sont pas toujours des bonnes manières, mais elles sont toujours naturelles, dégagées et convenables, et cela nous fait plaisir. Nous avons ici, au moins, une manifestation de la civilisation américaine, en même temps qu'une preuve du bon effet de l'égalité sur la vie sociale et les manières. J'ai souvent entendu faire cette observation que des manières parfaitement naturelles sont aussi rares chez les femmes de la classe moyenne, en Angleterre, qu'elles sont communes chez les Américaines de la même classe. Et si cette observation est vraie, cela provient sans aucun doute, de ce que l'Anglaise vit en présence d'une classe supérieure, ainsi qu'on l'appelle—c'est-à-dire en présence d'une classe de femmes qui sont reconnues commes des autorités en fait de bon ton et d'élégance et qui, s'imagine-t-elle, critiquent sa tournure et ses manières, trouvant ceci ou cela défectueux, ceci ou cela vulgaire. De là, contrainte et susceptibilité chez elle. L'Américaine ne vit pas en présence de telle classe ; il y a peut-être des cercles qui en affec-

tent le ton et cherchent à s'en donner l'apparence, mais ils ne sont pas reconnus et n'ont pas d'autorité. L'Américaine, en général, ne s'occupe aucunement de leur opinion, elle est elle-même, jouit de l'existence à sa guise et a, en conséquence, des manières agréables et naturelles. C'est là son grand charme et c'est de plus, comme je l'ai dit, une manifestation réelle de civilisation qu'on doit mettre au crédit de la vie américaine et de son égalité. Mais il nous faut pénetrer plus avant et entrer au cœur même de la question que nous nous sommes posée, quant au caractère et à la valeur de la civilisation américaine. J'ai déjà dit quelle est la portée réelle du mot civilisation— " l'humanisation " de l'homme dans la société, sa marche progressive vers la véritable et complète humanité. Une certaine somme de progrès matériel est toujours considérée comme un pas en avant dans la civilisation. Nous entendons proclamer telle nation hautement civilisée, en raison de son industrie, de son commerce et de sa richesse, ou en raison de sa liberté et de son égalité, ou encore à cause de ses nombreux journaux, de ses nombreuses églises, écoles et bibliothèques. Mais il y a quelque chose dans la nature humaine, un certain instinct de croissance, telle loi de perfection

qui se révolte contre cette étroite définition. Ce que la nature humaine demande à la civilisation, c'est peut-être, au-dessus de toutes ces choses qui frappent d'abord notre esprit, ce que la nature humaine, dis-je, demande à une civilisation qu'elle jugera haute et satisfaisante, est mieux rendu par le mot " intéressante. " C'est là le charme extraordinaire de l'ancienne civilisation grecque, elle est si intéressante ! Ne me parlez pas seulement, dit la nature humaine, de la prospérité de votre industrie et de votre commerce, de la bienfaisance de vos institutions, de votre liberté, de votre égalité, du nombre considérable et toujours croissant de vos églises, de vos écoles, de vos bibliothèques et de vos journaux ; dites-moi aussi si votre civilisation—c'est le nom que vous donnez à tout ce développement—dites-moi si votre civilisation est intéressante.

Un de mes amis d'Amérique, le professeur Norton, a publié, en ces derniers temps, les lettres de jeunesse de Carlyle. Si quelqu'un désire un excellent antidote à l'impression désagréable que laisse " *la vie de Carlyle* " par M. Froude, il n'a qu'à lire ces lettres. Non seulement elles le rendront sympathique à Carlyle, mais elles le rempliront d'estime et d'admiration pour les qualités de caractère, la vie

de famille que le paysan écossais nous y révèle. Or donc, la famille Carlyle était pauvre, nombreuse et nécessiteuse. L'aîné, Thomas Carlyle, jeune homme de faible santé et dont les perspectives n'étaient pas brillantes, cherchait à faire son chemin à Edimbourg. Un de ses plus jeunes frères pa. . d'émigrer. " C'est ce qu'il pouvait faire de mieux " dirions-nous tous. Carlyle l'en dissuada. " Ne songes jamais sérieusement, lui écrit-il, à traverser la grande mare d'eau salée pour aller te transplanter dans la terre des Yankees. C'est une misérable destinée pour qui que ce soit ; n'y songes pas. Comment, tu irais t'exiler de tout ce qui *intéresse* ton esprit, oublier l'histoire, les institucions glorieuses, les nobles traditions de la vieille Ecosse—afin de pouvoir mieux dîner ? "

Voici notre mot lancé " intéressant." Je ne ne dis pas que l'avis de Carlyle était bon ou que des jeunes gens ne devraient pas émigrer ; je ne fais que prendre note, dans le mot " intéressant ", d'un besoin, d'une aspiration, d'un désir qui ne se manifestait pas seulement dans l'âme imaginative de Carlyle, mais devait se répercuter sûrement dans celle de son frère ; un besoin, une aspiration de la nature humaine.

Amiel, ce Suisse contemplatif dont le monde

a lu dernièrement les confidences, nous dit " qu'il semble que le cœur humain soit hanté par des réminiscences d'un âge d'or, ou plutôt par des aspirations vers une harmonie des choses que la réalité de tous les jours nous refuse." Il dit que la splendeur et le raffinement de la haute vie sont une tentative que font les classes riches et cultivées pour réaliser cet idéal et qu'elles sont " une des formes de la poésie." L'intérêt que cet effort éveille dans les classes qui ne sont ni riches ni cultivées, la fascination qu'exerce sur l'imagination des humbles, le merveilleux conte de fées que leur paraît être la vie dans les châteaux et les palais, la vie des grands, tout cela nous indique aussi chez eux, la même tendance vers ce qui est beau et élevé. Bref, ce qui suivant l'expression de Gœthe, tient le monde en esclavage, la vulgarité, *Was uns alle bändigt, das Gemeine*, est, malgré sa prévalence reconnue, contraire à un instinct inhérent à la nature humaine et combattue par cet instinct. Avant donc de nous déclarer satisfaits d'une civilisation qui devra rendre notre vie plus complète, nous lui demanderons, en dehors de tous les autres biens qu'elle pourra nous procurer, d'être intéressante.

Et quelles sont maintenant les grandes sour-

ces de l'intérêt? La distinction et la beauté; ce qui est élevé et ce qui est beau. Occupons-nous d'abord de la beauté, et voyons jusqu'à quel point elle se rencontre dans la civilisation américaine. Evidement, nous touchons là au côté faible de cette civilisation. Il y a peu, en Amérique, pour flatter le sens du beau. Dans les Etats d'ancienne colonisation, qui se trouvent à l'est des Alleghanies, le paysage en général n'est pas intéressant, le climat est rude, très froid en hiver et excesssivement chaud en été. Les Américains sont remuants, actifs, acharnés à améliorer leur situation et à faire fortune, l'habitant ne s'attache pas au sol avec amour, comme dans l'Angleterre rurale. Dans la vallée du Connecticut, vous trouvez un grand nombre de fermes qui ont été abandonnées par leurs possesseurs yankees, partis pour l'ouest et que cultivent maintenant quelques nouveaux émigrés irlandais. Le pays né pourrait pas posséder à un bien haut degré, ce charme de beauté qui nait de la permanence et de l'ancienneté de la vie rurale, mais il le possède encore moins que l'on pourrait s'y attendre. Les Américains descendent, pour la plupart, de cette classe nombreuse en Angleterre, dont le sens pratique et l'esprit de conduite sont beaucoup plus développés que le sens de la beauté.

Si nous n'avions pas, en Angleterre, les cathédrales, les églises, les châteaux du Moyen Age catholique, les maisons de l'époque de la reine Elizabeth, mais seulement les villes et les édifices que l'élévation de nos classes moyennes a fait surgir à l'époque moderne, nous serions beaucoup dans le même cas que les Américains. Nous vivrions sans cette éducation du sens de la beauté, perçue par les yeux, qui se fait dans la contemplation des choses extérieures. Les villes américaines n'ont presque rien qui puisse satisfaire un goût cultivé ou naturel pour la beauté ; elles ont des édifices qui ont coûté beaucoup d'argent et qui produisent un certain effet—des édifices comme notre gare de Saint Pancras, par exemple—mais rien qui puisse se comparer à Somerset House ou à Whitehall. Les Américains ont eu un architecte de génie, Richardson, que j'ai eu le plaisir de connaître. Il est mort, hélas ! Beaucoup de ses travaux ont été gâtés par les conditions dans lesquelles il a dû les exécuter ; je me rappelle un seul édifice, peu important, où il semble avoir eu ses coudées franches et avoir été lui-même ; vraiment, c'est excellent !

Où les Américains réussissent le mieux généralement, en architecture—dans cet art qui

indique si bien le sens d'un peuple pour la beauté et qui est si favorable à sa culture— c'est dans la construction de leurs villas de campagne, en bois. Elles sont souvent originales et en même temps très agréables ; mais elles sont coquettes et jolies, elles ne sont pas *belles*. Dans les autres arts, de même qu'en littérature, ils ont produit bien peu, jusqu'à présent, qui soit réellement beau. Je demandai un jour à un peintre allemand, que je trouvai faisant des portraits en Amérique et gagnant beaucoup d'argent, comment il aimait le pays. "Comment un artiste *pourrait*-il l'aimer ?" me répondit-il. La plupart des artistes américains vivent en Europe ; tous les Américains riches et cultivés visitent l'Europe constamment. Les seuls noms des localités produisent sur une personne cultivée, la sensation de piqûres d'épingles. Quel peuple, chez lequel existerait le sens de la beauté et de la propriété des termes aurait inventé, ou pourrait tolérer, les noms hideux terminés en *ville*, les Briggsville, Higginsville, Jacksonville que l'on entend du Maine jusqu'à la Floride, la kyrielle de noms contre nature et mal appropriés que l'on rencontre partout ? Sur le parcours du chemin de fer d'Albany à Buffalo, la moitié des noms des stations ont été empruntés au

dictionnaire classique ; cette folie est due, paraît-il, à ce que l'arpenteur qui, le premier, a mesuré le terrain, avait dans sa poche un dictionnaire classique ; mais un peuple ayant quelque sens artistique n'aurait pas supporté cet arpenteur. Les Américains, bons enfants, ont conservé les noms qu'il a imposés ; du reste, ses étranges Marcellus, Syracuse, etc, ne sonnent pas beaucoup plus mal, peut-être, que leur ineffable Briggsville.

Voilà quant à la beauté et quant aux satisfactions que peut se procurer le sens esthétique aux Etats-Unis. Pour ce qui est de la distinction et de l'intérêt que prend la nature humaine à la contemplation de ce qui est élevé, nous sommes à peu près dans le même cas. Il y a peu aux Etats-Unis pour les créer et beaucoup pour en empêcher l'éclosion. Gœthe a dit quelque part que "le frisson est ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité." *Das Schaudern ist der Menschheit bestes Theil.* Mais s'il est une discipline qui manque aux Américains, c'est celle de la crainte et du respect. Une religion austère et ardente imposa aux premiers colons puritains, la discipline du respect et leur fit éprouver ce frisson dont parle Gœthe ; mais cette religion se meurt. Les Américains ont produit un grand nombre d'hommes

forts, rusés, droits, habiles, pratiques, mais fort peu qui soient hautement distingués. Alexandre Hamilton est un homme d'une rare distinction. Washington, bien qu'il n'ait pas les éminentes qualités intellectuelles d'un Périclès ou d'un César, possède une réelle distinction de manières et de caractère. Mais ces hommes appartiennent à la période pré-américaine. Les derniers biographes de Lincoln déclarent que Washington n'est qu'un Anglais, uu officier anglais ; l'Américain type, disent-ils, c'est Abraham Lincoln. Or, Lincoln est sagace, habile, jovial, honnête, courageux, ferme, ; il est rempli de qualités qui méritent l'estime et appellent l'éloge, mais il n'a pas de distinction.

Le fait est qu'en Amérique, tout s'oppose à la distinction et au sens d'élévation qui résulte du fait d'admirer et de respecter ce qui est distingué. La glorification de "*l'homme ordinaire*," l'homme du commun, qui est un culte pour les législateurs et les publicistes, s'y oppose. L'engouement pour le loustic, qui est, aux Etats-Unis, une calamité nationale, s'y oppose. Plus que toute autre chose, les journaux s'y opposent.

On dit qu'une nation a le gouvernement qu'elle mérite. Ce qui est beaucoup plus cer-

tain, c'est qu'une nation a les journaux qu'elle mérite. Le journal est le produit direct d'un besoin ressenti, l'offre répond toujours exactement à la demande. Je suppose que nul ne connaît les journaux américains qui n'a pas été, pendant quelque temps, obligé de les lire ou de n'en pas lire du tout. On y trouve disséminés ça et là, des articles d'une valeur réelle. Mais à tout prendre et pour dégager l'impression générale qu'ils laissent, je dirai que, si quelqu'un cherchait les moyens d'effacer et de détruire dans toute une nation, la discipline du respect, le sentiment de ce qui est élevé, il ne pourrait mieux faire que de lui donner les journaux américains à lire. L'absence de véracité et de sobriété, le manque d'intérêt sérieux, la rage des personnalités et des nouvelles sensationnelles qui les distinguent, dépassent tout ce qu'il est possible d'imaginer. Il y a quelques journaux qui forment, en tout ou en partie, des exceptions. La *New-York Nation*, une revue hebdomadaire, peut être comparée à la *Saturday Review* de Londres, telle qu'était cette dernière au bon vieux temps ; Mais la *New-York Nation* a pour directeur, un étranger, et son tirage est excessivement restreint. En général, les journaux quotidiens sont tels que, lorsqu'on retourne en Angleterre, on est péné-

tré de reconnaissance et d'admiration, non seulement pour les grands journaux de Londres, le *Times*, le *Standard*, mais aussi pour les grands journaux de province, comme le *Leeds Mercury* et le *Yorkshire Post*, dans le nord, et le *Scotsman* et le *Glasgow Herald*, en Ecosse. Les Américains avaient l'habitude de me dire que ce dont ils se souciaient, c'étaient seulement des nouvelles, et que leurs journaux leur donnaient des nouvelles. J'ai fini par répondre " Oui, des nouvelles pour les domestiques." Je me rappelle qu'un journal de New-York, l'un des premiers qui me tomba sous la main après mon arrivée, avait un long article, en première page, à l'endroit qu'on aurait pu consacrer aux conséquences de la maladie de l'empereur d'Allemagne, ou de l'arrestation du maire de Dublin, au sujet d'une jeune femme qui avait épousé un homme tout en os, un paquet d'os, s'exhibant comme squelette ; de l'horreur croissante de la jeune femme pour cet homme et finalement, de sa mort. Tout cela décrit avec la plus grande minutie de détails et toute la force de rhétorique que le journaliste avait à sa disposition. Cela m'est toujours resté à la mémoire comme un spécimen de ce que les Américains appellent " nouvelles. "

Il faut avoir vécu au milieu de leurs jour-

naux pour savoir à quoi s'en tenir sur leur compte. Si je relate quelques-unes de mes expériences personnelles, c'est qu'elles donnent une idée assez exacte de ce qu'est la presse dans ce pays-là, et que nous nous rappelons mieux ce qui nous est arrivé à nous-mêmes. Peu après mon arrivée à Boston, je demandai un journal de la localité, et je tombai sur une colonne ayant pour entête : *Tic-tacs*. Par *tic-tacs*, il faut entendre les nouvelles transmises par le *tictac* du télégraphe. Le premier *tic-tac* se lisait comme suit : " Matthew Arnold a soixante deux ans. " C'est un âge, soit dit en passant, que je n'avais pas encore atteint, à cette époque. Le second *tic-tac* était le suivant : " De Galles déclare que Mary est une chérie. " Ce qui voulait dire que le prince de Galles avait manifesté une grande admiration pour Mary Anderson. Nous étions à Boston, l'Athènes de l'Amérique. Je me rendis ensuite à Chicago. Je venais à peine d'arriver que l'on me présenta un journal du soir, je l'ouvris et trouvai sous cet entête en lettres majuscules : *Nous l'avons vu arriver*, la description suivante de ma personne : " Il a des traits durs, des manières affectées, il sépare ses cheveux sur le milieu de la tête, porte un monocle et des habits qui lui vont mal. " En dépit de cette introduction

plutôt défavorable, je reçus à Chicago une fort aimable hospitalité. Il se trouva que j'avais une lettre pour M. Meddill, un homme âgé, d'origine écossaise et propriétaire du plus important journal de cette partie du pays, *The Chicago Tribune.* J'allai le voir et nous causâmes amicalement. Plus tard, lorsque je fus de retour en Angleterre, un journal de New-York reproduisit sur Chicago et ses habitants, un article de critique que j'étais censé avoir publié dans la *Pall Mall Gazette* de Londres. C'était une pauvre mystification, mais plusieurs personnes s'y laissèrent prendre et eurent droit de s'en offenser. Un ami m'adressa un câblegramme pour savoir si j'avais écrit l'article. Naturellement je répondis de suite, par le câble, que je n'en avais pas écrit une seule syllabe. Alors on m'envoya un journal de Chicago, et j'eus le plaisir d'y lire comme résultat de ma dénégation : " Arnold, nie, M. Meddill (mon vieil ami) refuse d'accepter la dénégation d'Arnold, et dit qu'Arnold est un chien. "

J'écrivais, un jour, qu'en Angleterre, un homme né avec l'amour des idées et de la lumière, ne peut s'empêcher de trouver que le ciel qui l'abrite est de cuivre et de fer. Et je dirai, aussi, que l'homme qui, en Amérique,

aspire à "l'intéressant" dans la civilisation, et demande à satisfaire dans ce qui l'entoure, son désir de beauté et d'élévation, doit également trouver que le ciel au dessus de sa tête est de cuivre et de fer. Ainsi donc, le problème humain n'est encore résolu, aux Etats-Unis, que d'une manière fort imparfaite. Il existe un grand vide dans la civilisation de ce pays, on y sent le manque de ce qui élevé et beau, de ce qui est intéressant. La lacune est importante ; et, c'est là probablement ce qui a déterminé le jugement de Sir Lepel Griffin, bien qu'il ne l'exprime pas exactement, lorsqu'il a déclaré que l'Amérique est l'un des pays où il aimerait le moins vivre.—Et c'est aussi pourquoi un grand nombre de personnes cultivées sentent que des pays beaucoup moins libres et beaucoup moins prospères que les Etats-Unis, sont cependant plus réellement civilisés, présentent plus d'intérêt, parlent plus à l'âme et sont des pays dans lesquels, en conséquence, la vie serait plus agréable.

La lacune est d'autant plus grave qu'elle est si peu reconnue par la masse des Américains, —Que dis-je?—qu'elle est bruyamment niée par eux. Si les gens de ce pays reconnaissaient leur infériorité, au point de vue que je viens d'indiquer, et la regrettaient ; s'ils cherchaient

les moyens d'y rémédier et prenaient la résolution d'y rémédier ; s'ils disaient, ou si seulement un certain nombre d'esprits dirigeants parmi eux, disaient : " Oui, nous voyons ce qui manque à notre civilisation ; nous reconnaissons que " *l'homme ordinaire* " constitue un danger ; nous savons que nos journaux sont scandaleux, que la sujétion de la masse de la population de ce pays, au commun et à l'ignoble, est notre cauchemar ; mais il était difficile d'attendre autre chose de notre civilisation, dans les circonstances. Ce que vous voyez ce sont des débuts, c'est un commencement ; ce commencement est fruste, il est trop exclusivement matériel, il manque de beaucoup de choses, il laisse beaucoup à désirer, mais il n'aurait pu être autre ; ce qui est, était inévitable ; nous allons maintenant progresser et nous élever au-dessus de ces humbles débuts. " Si les Américains disaient cela franchement, nul n'aurait un mot à retorquer, nul n'insisterait sur leurs lacunes ; nous nous contenterions de leur admission qu'ils n'ont encore résolu le problème humain que d'une manière très insuffisante, et nous nous en tiendrions là. Nous les féliciterions d'avoir résolu le problème social et politique avec tant de succès, et nous ferions cette observation seulement, qu'en cher-

chant à voir clair et à juger sainement dans l'étude de nos questions politiques et sociales, nous avons grand besoin, je l'ai déjà dit, de suivre l'exemple qu'ils nous donnent.

Mais il semble, au contraire que, sur certaines questions, les Américains aient résolu, en tant que nation, de s'entretenir dans l'illusion, de se persuader qu'ils possèdent ce qu'ils ne possèdent pas, et de couvrir les défectuosités de leur civilisation par la vantardise, de se figurer qu'ils ont résolu et bien résolu, non seulement le problème politique et social, mais aussi le problème humain. On croirait qu'ils espèrent réellement trouver dans des phrases ronflantes et un sentimentalisme exagéré, tout ce qu'il faut pour tenir lieu de ce sens réel d'élévation auquel aspire instinctivement, ainsi que je l'ai dit, la nature humaine, et qu'ils s'imaginent que ce postiche vaut tout autant que l'article véritable. Le " frisson " que Gœthe déclare être ce que l'humanité a de meilleur, ils ne le créeront pas, en se proclamant de toute la force de leurs poumons, la plus grande nation du monde et en s'assurant les uns aux autres, dans le langage de leur historien national, que " *la démocratie américaine poursuit sa marche ascendante, uniforme et majestueuse comme les lois de l'être, sûre*

d'elle-même comme les décrets de l'éternité. "

Ou encore, loin d'admettre que leurs journaux sont un scandale, ils s'assurent les uns aux autres que leur presse est l'une des institutions qui leur fait le plus d'honneur. Loin d'admettre qu'en littérature, ils n'ont encore produit que peu d'œuvres importantes, ils se complaisent à traiter la littérature américaine comme si elle était une grande puissance indépendante ; ils réforment l'épellation de la langue anglaise, conformément à la manière de voir de leur "*homme moyen*". A chaque écrivain anglais, ils ont un écrivain américain a opposer et, celui-là, tous les bons Américains le lisent. Les Etats de l'ouest, à l'heure qu'il est, se forment et se nourrissent, paraît-il, des romans d'un certain auteur indigène, du nom de Roe, au lieu de ceux de Dickens et de Walter Scott. Loin d'admettre que leur *homme moyen* est un danger, et que sa prédominance a été la cause du manque presque absolu de raffinement, de distinction et de beauté dont ils souffrent, ils déclarent, dans les termes dont s'est servi mon ami, le colonel Higginson, un éminent critique de Boston, que Dame Nature aurait dit, il y a quelques années : "Jusqu'à présent la race anglaise a été ma meilleure race, mais nous avons eu assez d'Anglais :

faisons la dépense d'une goutte additionnelle de fluide nerveux et créons l'Américain." Et avec cette goutte, un nouvel horizon de promesses s'est ouvert pour la race humaine, et un type d'hmanité plus subtil, plus fin, plus hautement organisé a vu le jour. Loin d'admettre que l'accent américain, tel que l'ont fait le climat et l'influence de l'homme moyen, est un défaut qu'il faut combattre, ils s'assurent les uns aux autres que c'est le véritable accent, l'accent type de la langue anglaise de l'avenir. Cela me rappelle un passage du *Dîner des Auteurs*, de Smollet : Assis près du philosophe, " en train d'écrire une réfutation orthodoxe de Bolingbroke. mais qui, en même temps, vient d'être traduit devant le jury, pour répondre à l'accusation d'avoir, le jour du Seigneur, blasphêmé dans un débit de bière "—assis près du philosophe, dis-je, on voit un Ecossais qui donne des leçons de prononciation anglaise."

Ce qui est pire encore, c'est que toute cette grandiloquence et cette glorification de soi-même, rencontrent à peine quelques rebuffades de la part de la saine critique, aux Etats-Unis. Je relaterai à ce propos, une chose qui m'a beaucoup frappé : Un Ecossais qui a amassé une grande fortune à Pittsburg, un excellent ami à moi, l'un des plus généreux et des plus

hospitaliers des hommes, M. Andrew Carnegie, a publié, il y a quelques années, un livre intitulé " *La Démocratie triomphante.*" L'œuvre abonde en renseignements précieux ; mais les gens religieux ont pensé que l'auteur y insistait trop sur le simple progrès matériel et ne faisait pas suffisamment la part des défectuosités de l'Amérique et des dangers qui la menacent. Un aimable clergyman du Massachusetts m'exposant combien il regrettait cela et combien les Américains ferment aisément les yeux sur leurs propres dangers, me mit entre les mains un autre volume ayant pour titre " *Notre pays* ", écrit par un ministre congrégationnaliste, homme fort distingué, lequel volume, m'a-t-il dit, constituait un excellent antidote à celui de mon ami, M. Carnegie. Je l'ai lu en entier. L'auteur voit dans le protestantisme évangélique, tel que les sectes protestantes orthodoxes le présentent, le grand remède aux défectuosités de l'Amérique et la grande sauvegarde contre les dangers dont elle est menacée. Je n'ai rien à dire à cela ; ce qui m'a frappé et ce sur quoi je veux insister, c'est que cet écrivain ne s'est pas du tout aperçu que la glorification de soi-même et l'auto-déception dont j'ai parlé plus haut, sont l'un des dangers de l'Amérique. Lui-même partage

toutes les illusions de l'*homme moyen*, sur ses compatriotes ; il encourage ces illusions. Sur les points même où un critique sérieux reconnaîtrait que les Américains se montrent le plus inférieurs, lui, proclame leur supériorité ; ils n'ont besoin que de l'addition d'une bonne dose de protestantisme évangélique. " Notre nation est la nation choisie, clame ce réformateur des défauts américains, notre peuple est le peuple par excellence de l'avenir. " Déjà, dit-il, nous sommes plus grands et pesons plus que les autres hommes ; nous vivons plus longtemps, nous sommes plus riches et plus énergiques, mais, avant tout, nous sommes " *d'une organisation nerveuse plns affinée que les autres hommes.*"—Oui, ce peuple qui supporte, comme lecture quotidienne, les journaux américains et qui peut demeurer en des endroits qui s'appellent Briggsville, Jacksonville, Marcellus—ce peuple possède une organisation nerveuse plus affinée,plus délicate que les autres peuples ! C'est encore la goutte additionnelle de fluide nerveux du Colonel Higginson. Cette " goutte " joue un rôle stupéfiant dans le concert d'éloges que l'Américain se donne à lui-même.

Il est incontestable que les Américains, hommes et femmes, sont très nerveux. Un

grand médecin de Paris prétend avoir découvert une espèce nouvelle et distincte de maladies nerveuses, celle qui est produite chez les femmes américaines, par les ennuis que leur causent leurs domestiques. Mais, cette nervosité qu'ont développée dans la race américaine, les soucis, le surmenage, le manque d'exercice, une nourriture malsaine et un climat très déprimant, cette nervosité morbide, nos amis la signalent comme la subtile susceptibilité du génie et la citent comme une preuve de leur distinction, de leur aptitude supérieure à la civilisation. " *Les racines de la civilisation, ce sont les nerfs*, dit encore notre moraliste congrégationnaliste, *et toutes choses égales, d'ailleurs, la plus fine organisation nerveuse produira la plus haute civilisation. Or, la plus fine organisation nerveuse, c'est la nôtre.* "

L'Ouest nouveau promet de surpasser dans la joute à la vantardise, même les vigoureux champions que je viens de citer. Ces derniers appartiennent aux anciens Etats de l'Est. L'autre jour, on m'adressait un journal de la Californie qui appelait les gens de l'Est " les malheureux habitants d'un climat impossible ;" il ajoutait plus loin : " *Le temps viendra où tous les chemins mèneront à la Californie. C'est ici que sera la patrie de l'art, de la science,*

de la littérature et de l'érudition profonde. "

De critique sensée de ces déclamations, je le répète, il n'y en a presque pas, en Amérique. On y trouve une multitude d'individus cultivés, d'un jugement sûr et d'un commerce charmant, ils sont notre espoir, l'espoir de l'Amérique, c'est par eux que viendra l'amélioration ; ils savent parfaitement bien combien creuse et fausse est toute cette vantardise ; mais ils laissent la tempête d'auto-adulation faire rage et ils ne disent rien. Contre les adversaires politiques et contre leurs actes, les dures paroles, les invectives abondent, mais au sujet des défectuosités de la civilisation américaine et de la folle vantardise qui les perpétue, c'est à peine si l'on entend un mot de regret ou de blâme, au moins en public. Mais, même dans la conversation privée, plusieurs des Américains les plus cultivés évitent ce sujet et se montrent irritables et susceptibles quand on l'aborde. Jamais ils ne le traitent en public, dans un esprit de critique calme et sensé. Je pourrais me vanter d'avoir donné un bon exemple, en confessant, ici, que, loin d'avoir résolu nos problèmes victorieusement, nous autres, Anglais, nous nous trouvons avec une classe supérieure matérialisée, une classe moyenne vulgarisée et une basse classe brutalisée. Il semble que

rien ne peut inspirer à un critique américain, l'audace de dire fermement et à haute voix à ses compatriotes, et à écrire dans ses journaux, qu'en Amérique, ils ne résolvent pas le problème humain victorieusement, et qu'avec leurs méthodes actuelles, ils ne le résoudront jamais. En conséquence, la masse de la nation américaine finit par croire tout ce qu'elle entend sur son organisation nerveuse supérieure, sur l'excellence de l'accent américain et sur l'importance de la littérature américaine ; c'est-à-dire qu'elle voit les choses, non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elle voudrait qu'elles fussent.

Les Américains s'induisent eux-mêmes en erreur, totalement. Et en se complaisant dans cette erreur, ils ferment la porte à l'amélioration et font de leur mieux pour rendre le règne du trivial, *das Gemeine*, éternel. Dans ce qui a trait à la solution du problème politique et du problème social, les Américains voient clair et ils pensent juste ; relativement à la question d'une civilisation supérieure, ils vivent dans le paradis des fous. C'est ce qui fait qu'un illustre critique français a pu parler de "*la dure inintelligence des Américains du nord*," (1) à propos

(1) En français dans le texte.

d'un peuple qui passe pour spécialement intelligent, et qui l'est, en effet, dans certaines limites. Mais ils se sont tellement habitués à la vantardise et aux sots propos, qu'en dehors de ces limites, et là où il est question de choses dans lesquelles leur civilisation est inférieure, ils semblent, un grand nombre d'entre eux, avoir perdu tout pouvoir de perception, toute notion de différence et de degrés, et ne plus savoir distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais. Et, s'ils continuent ainsi, ils ne pourront jamais, après avoir résolu avec succès le problème politique et le problème social, réussir à résoudre heureusement le problème humain et à rendre finalement leur civilisation, complète et intéressante.

Résumons.—Ce qui fait que la civilisation américaine ne nous donne pas satisfaction, c'est qu'il lui manque le côté *intéressant*, manque dû surtout à l'absence de ces deux importants éléments, l'élévation et la beauté. L'absence de ces éléments est rendue plus sensible et prolongée par le fait que les Américains prétendent les posséder, alors qu'ils ne les possèdent pas. Il me semble que ce dont les Américains ont le plus pressant besoin, à l'heure qu'il est, ce n'est pas tant d'un vaste développement additionnel du protestantisme

orthodoxe, que des leçons d'une critique saine et raisonnée qui leur seraient données sans interruption, par leurs hommes éclairés, leurs esprits dirigeants. Et peut-être la première chose qui s'imposerait à ceux-ci, serait-elle d'insister pour faire donner à l'Amérique, et créer s'il en était besoin, de meilleurs journaux.

Pour nous, également, l'avenir des Etats-Unis est d'une importance incalculable. Nous subissons déjà leur influence et nous la subirons plus encore, dans l'avenir. Nous avons beaucoup à apprendre des Américains ; il y a chez eux, aussi, beaucoup de choses dont nous devons nous défier, plusieurs points sur lesquels il faut espérer que notre démocratie ne ressemblera jamais à la leur. Il est possible d'ailleurs, qu'au fur et à mesure des progrès de la démocratie dans notre pays, nous cessions de souffrir de cette maladie que j'ai ainsi décrite : Une haute classe matérialisée, une classe moyenne vulgarisée, une basse classe brutalisée. Mais la prédominance du trivial et de l'ignoble née de la prédominance de " *l'homme moyen* " est aussi une maladie. Que le trivial et l'ignoble sont des ennemis de la nature humaine, que la distinction et la beauté en sont des besoins, qu'une civilisation est incomplète quand ces besoins ne sont pas satis-

faits, et vicieuse quand ils sont étouffés, ce sont là des enseignements dont nous, aussi bien que les Américains, nous devons nous pénétrer, c'est une doctrine à laquelle nous devons nous attacher fermement. Il serait bon, également pour nous, de tenir comme à la vie, à cette persuasion que notre but sera manqué si nous ne savons pas nous débarrasser d'une vaine vantardise et de vaines illusions, éliminer ce qui flatte en nous le trivial et l'ignoble et donner notre approbation à ce qui est réellement excellent.

J'ai mentionné le protestantisme évangélique. Il y a un texte que le protestantisme évangélique—et le catholicisme également—traduit mal et auquel il donne un sens trop étroit ; c'est le texte bien connu " *A moins qu'un homme ne naisse de nouveau, il ne pourra voir le royaume de Dieu.* " Au lieu de " de nouveau, " nous devrions traduire par " d'en haut " et au lieu de prendre le royaume de Dieu, dans le sens d'une vie dans le ciel, là haut, nous devrions interpréter ce texte, dans le sens que lui a donné celui auquel nous le devons, dans le sens du règne des saints, d'une société renouvelée et perfectionnée sur la terre, la société idéale de l'avenir. Dans la vie d'une telle société, dans la vie venue *d'en haut*, la vie

de l'inspiration ou de *l'esprit*, l'élévation et la beauté ne sont pas tout, mais elles comptent pour beaucoup et sont indispensables. L'humanité ne peut remplir sa mission, quand elles sont absentes. " A moins qu'un homme ne renaisse *d'en haut*, il ne peut avoir part dans la société de l'avenir. "

FIN